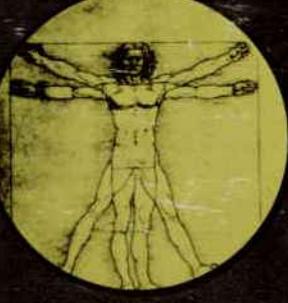
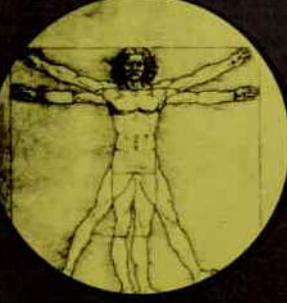
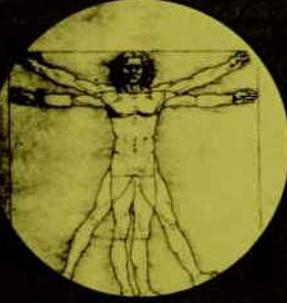
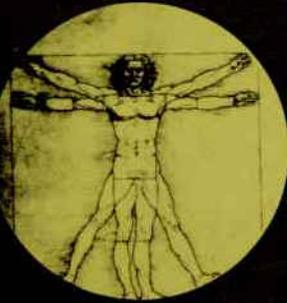
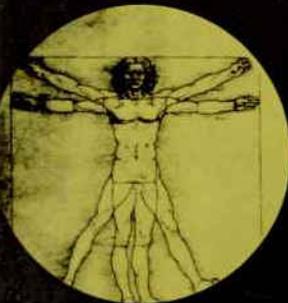




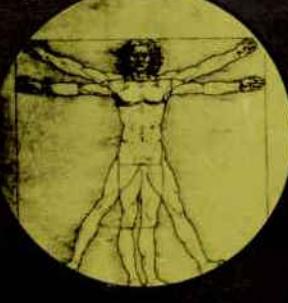
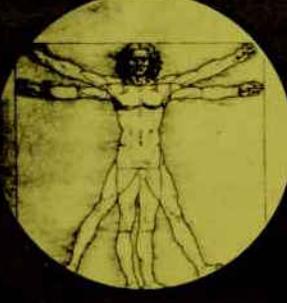
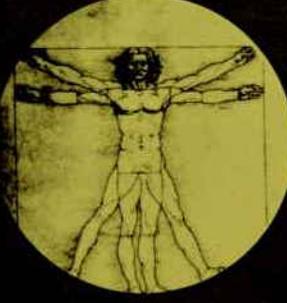
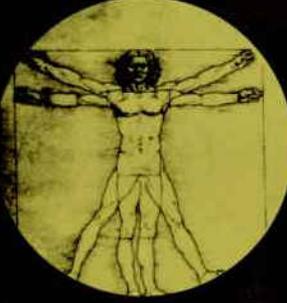
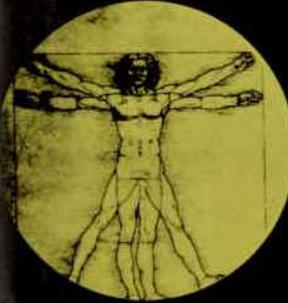
Le Courrier

Une fenêtre ouverte sur le monde

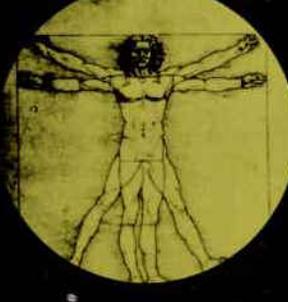
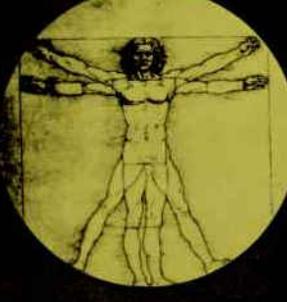
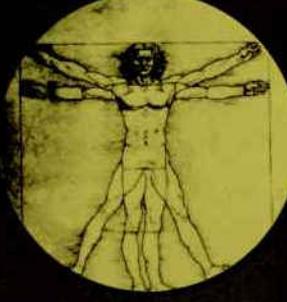
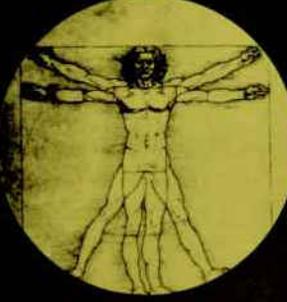
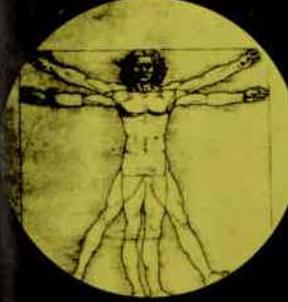
Août-Septembre 1971 (XXIV^e année) - France : 2,40 F - Belgique : 34 F - Suisse : 2,40 F



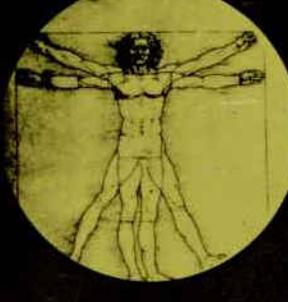
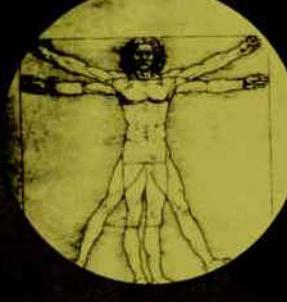
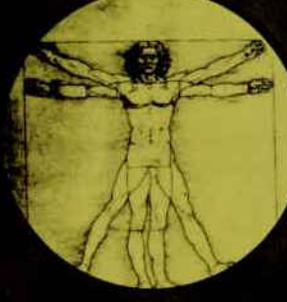
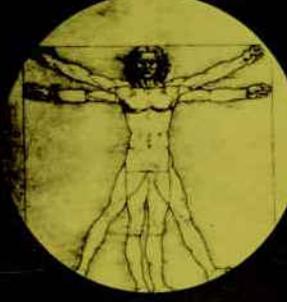
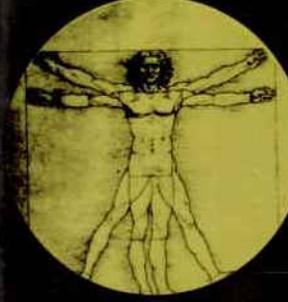
25 ANS



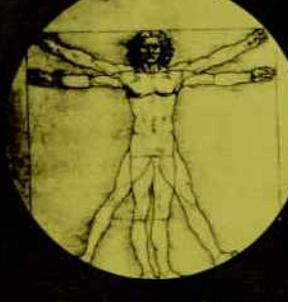
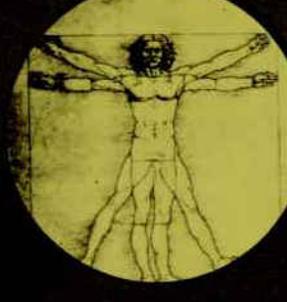
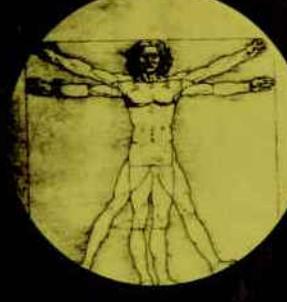
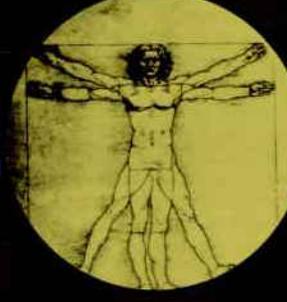
D'UNESCO



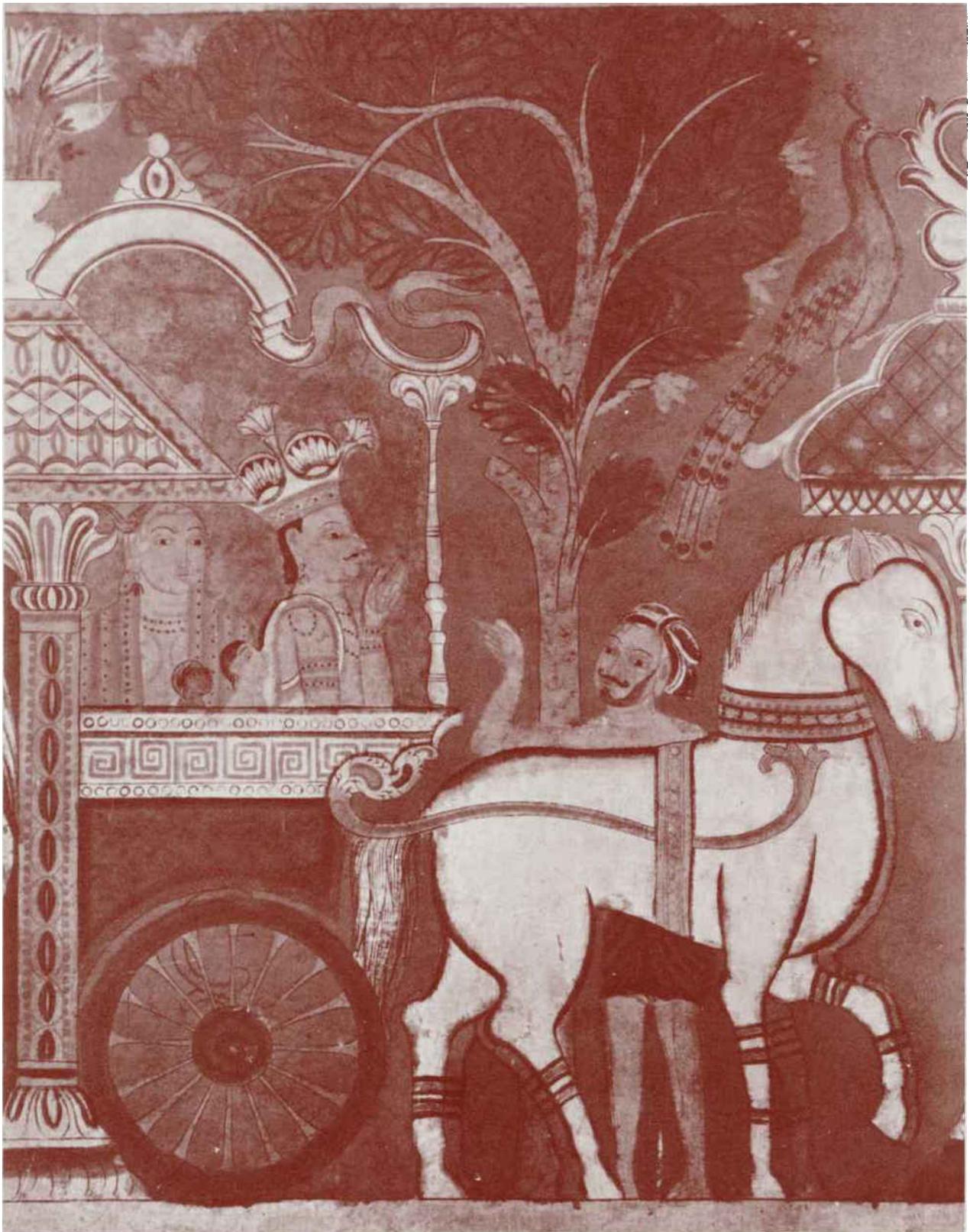
RACONTES



PAR UN JEUNE



DE 25 ANS



Sur les voies de l'ascèse

TRÉSORS DE L'ART MONDIAL

58

Ceylan

Dans leurs œuvres peintes ou sculptées, les artistes bouddhistes ne se lassent jamais de raconter des Jâtaka — légendes sur les vies antérieures du Bouddha avant qu'il atteigne l'illumination. Cette peinture du 19^e siècle fait partie d'une série de fresques qui se trouvent dans le temple troglodyte de Mulgirigala, au sud de Ceylan : elle décrit un épisode du *Vessantara Jâtaka*, dernière incarnation du futur Bouddha en la personne d'un roi qui abandonne tous ses biens terrestres et part vivre dans les forêts avec sa femme et ses enfants, pour y mener une vie ascétique. Cette reproduction est extraite de « Peintures de temples et de sanctuaires à Ceylan », l'un des 23 albums parus dans la « Collection Unesco d'Art Mondial », et présentant nombre de chefs-d'œuvre artistiques peu connus et d'un accès difficile. D'autres œuvres rares, qui font partie du grand trésor de l'art mondial, figurent dans les 38 volumes des « Livres d'art en format de poche » publiés sous les auspices de l'Unesco : on peut également se les procurer sous forme de diapositives en couleur, dans une série de 48 recueils édités à l'initiative de l'Unesco.



AOUT-SEPTEMBRE 1971
XXIV^e ANNÉE

PUBLIÉ EN 13 ÉDITIONS

Française	Italienne
Anglaise	U. S. A.
Espagnole	Hindie
Russe	Tamoule
Allemande	Hébraïque
Arabe	Persane
Japonaise	

Mensuel publié par l'UNESCO
Organisation des Nations Unies
pour l'Éducation,
la Science et la Culture

Ventes et distributions :
Unesco, place de Fontenoy, Paris-7^e

Belgique : Jean de Lannoy,
112, rue du Trône, Bruxelles 5

**ABONNEMENT ANNUEL : 12 francs fran-
çais; 170 fr. belges; 12 fr. suisses; £ 1 stg.
POUR 2 ANS : 22 fr. français; 300 fr. belges;
22 fr. suisses (en Suisse, seulement pour les
éditions en français, en anglais et en espa-
gnol) ; £ 1.80 stg. Envoyer les souscriptions
par mandat C.C.P. Paris 12598-48, Librairie
Unesco, place de Fontenoy, Paris.**



Les articles et photos non copyright peuvent être reproduits à condition d'être accompagnés du nom de l'auteur et de la mention « Reproduit du Courrier de l'Unesco », en précisant la date du numéro. Trois justificatifs devront être envoyés à la direction du Courrier. Les photos non copyright seront fournies aux publications qui en feront la demande. Les manuscrits non sollicités par la Rédaction ne sont renvoyés que s'ils sont accompagnés d'un coupon-réponse international. Les articles paraissant dans le Courrier de l'Unesco expriment l'opinion de leurs auteurs et non pas nécessairement celles de l'Unesco ou de la Rédaction.



Bureau de la Rédaction :
Unesco, place de Fontenoy, Paris-7^e - France

Directeur-Rédacteur en chef :
Sandy Koffler

Rédacteur en chef adjoint :
René Caloz

Adjoint au Rédacteur en chef :
Olga Rödel

Secrétaires généraux de la rédaction :
 Édition française : Jane Albert Hesse (Paris)
 Édition anglaise : Ronald Fenton (Paris)
 Édition espagnole : Francisco Fernández-Santos (Paris)
 Édition russe : Georgi Stetsenko (Paris)
 Édition allemande : Hans Rieben (Berne)
 Édition arabe : Abdel Moneim El Sawi (Le Caire)
 Édition japonaise : Hitoshi Taniguchi (Tokyo)
 Édition italienne : Maria Remiddi (Rome)
 Édition hindie : Kartar Singh Duggal (Delhi)
 Édition tamoule : N.D. Sundaravavelu (Madras)
 Édition hébraïque : Alexander Peli (Jérusalem)
 Édition persane : Fereydoun Ardalan (Téhéran)

Rédacteurs :
 Édition française : Nino Frank
 Édition anglaise : Howard Brabyn
 Édition espagnole : Jorge Enrique Adoum

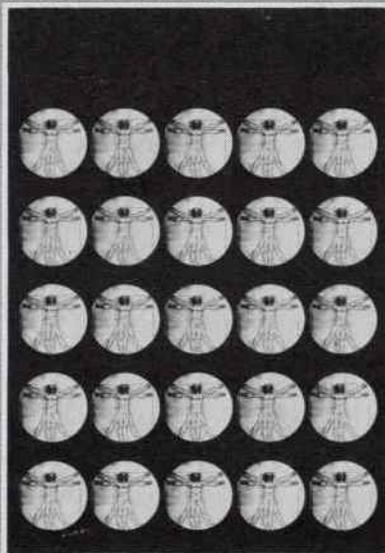
Documentation : Zoé Allix

Maquettes : Robert Jacquemin

Toute la correspondance concernant la Rédaction doit être adressée au Rédacteur en chef.

Pages

4	JEUNESSE DU MONDE JEUNESSE DE L'UNESCO <i>par René Maheu</i>
6	25 ANS D'UNESCO RACONTÉS PAR UN JEUNE DE 25 ANS <i>par Ehsan Naraghi</i>
9	LES SAISONS DE L'ESPRIT <i>par Wayne McEwing</i>
	I. D'ABORD LA PAIX
16	II. L'ESPRIT QUI S'ÉVEILLE Alphabétisation
21	III. L'ESPRIT EN EXPANSION Éducation
26	IV. FORCE ET VIVACITÉ DE L'ESPRIT Jeunesse
31	V. CURIOSITÉ DE L'ESPRIT Science
38	VI. EXTINCTION DE L'ESPRIT Écologie
44	VII. L'ESPRIT CRÉATEUR Culture
48	VIII. PRÉSERVATION DE L'ESPRIT Patrimoine artistique
54	IX. L'ESPRIT EN PARTAGE Communication
57	X. RÉFLEXION DE L'ESPRIT Pensée et idéal
43	REFLETS DE L'UNESCO SUR LE MONDE Citations d'un livre anniversaire
60	NUBIE Victoire de la solidarité internationale <i>par Abdel Moneim El Sawi</i>
64	QUELQUES FAITS ET CHIFFRES
65	NOS LECTEURS NOUS ÉCRIVENT
2	TRÉSORS DE L'ART MONDIAL Sur les voies de l'ascèse (Ceylan)



Notre couverture

Le 4 novembre 1971 l'Unesco célèbre son 25^e anniversaire. Les 25 médaillons de notre couverture reproduisent l'homme universel de Léonard de Vinci, tandis que notre couverture de dos symbolise l'effort constant des hommes de tous les continents pour élever leur vie grâce à la culture, la science et l'éducation.

Couverture © réalisée pour le Courrier de l'Unesco par l'agence Mafra (Maimé Arnodin, Fayolle, International Associés) Paris. Directeur artistique: Roman Cieslewicz. Couverture de dos: Photo © Tibor Löwi, Fiap, Bucarest

Nov 8 - 9 - 1971 MC 71-2-269 F

JEUNESSE JEUNESSE

par René Maheu

Directeur Général de l'Unesco

LE 4 novembre 1971 l'UNESCO aura vingt-cinq ans.

A ceux qui l'ont servie au long de ce quart de siècle, lui donnant le meilleur d'eux-mêmes et recevant d'elle au centuple par le dépassement constant de soi que comporte l'adhésion à l'universel humain, cet anniversaire fournit une riche matière de souvenirs et de réflexions sur le passé.

Pourtant, c'est vers l'avenir que je me tourne. L'avenir est la véritable perspective de l'UNESCO, dont la mission est de préparer l'apparition d'un esprit nouveau et qui tire toute sa force de l'espérance dont elle est porteuse. Et ma pensée va à ceux qui n'étaient pas nés à l'époque de sa fondation et qui sont l'avenir du monde dont ils constituent plus de la moitié de la population.

C'est avec raison que l'on a demandé à l'un d'eux de décrire, voire de juger, telle qu'elle lui apparaît, l'histoire de ces premiers vingt-cinq ans de l'Organisation à laquelle il n'a pas participé et qui est notre histoire. Car c'est d'abord pour ceux de sa génération que nous l'avons vécue : depuis la « grande et terrible guerre » où nous avons failli sombrer jusqu'à ce jour où nous voici tenus de présenter notre entreprise, encore si imparfaite, au regard de la postérité. Et c'est d'eux que dépend sa poursuite. Même s'ils se méprennent en certains points sur nos actes ou nos intentions, il est normal que nous cherchions à savoir d'eux si les effets répondent à ce qu'ils attendent.

Pendant la période qui vient de s'écouler, l'UNESCO a dû affronter des situations et des tâches que ses fondateurs n'avaient pas prévues, telles la guerre froide des années 50, l'aide au développement des années 60. Elle a démontré, ce faisant, une capacité d'adaptation et d'invention qui atteste sa vitalité, en même temps qu'une intuition remarquable de l'actualité et de ses lendemains.

Ces qualités lui seront particulièrement nécessaires au cours des prochaines années, dont je crois qu'elles vont ouvrir une époque nouvelle. En disant cela, ce ne sont pas des événements politiques que j'entends évoquer — c'est-à-dire des chan-

DU MONDE DE L'UNESCO

gements dans les rapports entre Etats — encore qu'il en est de très importants qui se profilent déjà à l'horizon. Je pense aux changements plus profonds qui sont en train de se produire dans les conceptions et les comportements des hommes et qui mettent en cause le sens de l'existence et l'ordre de la société.

UN peu partout, et notamment chez les jeunes générations, la qualité de la vie de la personne apparaît de plus en plus comme la seule justification réelle des efforts que requièrent la puissance et la prospérité de la communauté. Et il est clair que la qualité de la vie que l'on recherche — jusque sur les chemins de l'évasion ou de la révolte — appelle pour beaucoup une révision des valeurs actuellement en honneur. De moins en moins, le développement se réduit à la croissance pure et simple. Croissance pour quoi faire ? entend-on demander.

Aussi peut-on être assuré que l'éducation, la science, la culture, l'information, qui sont les disciplines de formation, de recherche et d'expression de l'esprit par lesquelles l'homme est à même de donner explications et buts à sa condition, vont figurer, en ce prochain quart de siècle, au premier plan des préoccupations des gouvernements et des peuples. Pour l'éducation, c'est déjà fait. Sous des formes et à des degrés divers, ce qu'on appelle la crise de l'éducation et qui est proprement la nécessité de sa rénovation, est patente à travers le monde. Et pour certains, cette « crise » n'est elle-même que le prodrome d'une immense révolution culturelle en gestation.

Face à ces grandes mutations, aux orientations encore incertaines, c'est à la jeunesse du monde qu'il convient de confier la jeunesse de l'Unesco. Leurs sorts sont solidaires.

25 ans d'Unesco racontés par un jeune de 25 ans

par Ehsan Naraghi

LE 4 novembre 1971, l'Organisation des Nations Unies pour l'Education, la Science et la Culture célébrera son vingt-cinquième anniversaire. A cette occasion, le « Courrier de l'Unesco » consacre ce numéro spécial à l'Unesco telle qu'elle apparaît, réussites, échecs, problèmes, à un esprit de la jeune génération.

Tableau dressé au terme de plusieurs mois d'observations et de sondages tant au siège de l'Unesco à Paris qu'à l'extérieur, ce vivant survol dû à un jeune étudiant canadien, Wayne McEwing, donne une perspective nouvelle à l'œuvre qu'accomplit la moins spécialisée des institutions spécialisées des Nations Unies.

Toutes les portes ont été ouvertes à Wayne McEwing, qui a eu loisir d'étudier l'Unesco sous toutes ses faces. Il en a brossé un portrait plein de fraîcheur, d'élan, avec toute la sincérité critique dont sait témoigner la jeunesse.

Comment McEwing a été amené à écrire sur l'Unesco révèle assez l'intérêt très vif de la jeunesse internationale pour l'Unesco, comme l'attention qu'attache l'Unesco aux opinions de la jeunesse et

aux questions qu'elle soulève ; plus encore, l'évolution de la pensée de l'Unesco à l'égard des problèmes de la jeunesse au cours d'un quart de siècle.

Avant 1968, pour ce qui a trait aux activités de la jeunesse, on peut dire dans l'ensemble que l'accent était surtout mis, à l'Unesco, sur les activités de loisirs ou les sports. C'est en 1968 qu'il apparut que les problèmes de la jeunesse étaient étroitement fonction de la société considérée comme un tout. Et voilà qu'un nouveau pas en avant a été accompli quand fut pris conscience que les problèmes de la société considérée comme un tout étaient directement liés à la jeunesse.

En 1969, l'Unesco organisait une première série de cours d'études d'été, d'une durée de trois mois, à l'intention d'étudiants de toutes les parties du monde ; ces cours sont depuis devenus annuels. Ils visent à associer intimement des jeunes aux activités de l'Unesco, qui, du même coup, bénéficie de l'image nouvelle, de l'abord nouveau, que restituent leurs regards neufs. Ainsi se crée un double courant d'échanges.

Chacun de ces étudiants s'attache à un domaine qui concerne spécialement ses activités à venir. Un étudiant se destinant à l'enseignement a la possibilité de s'attacher au travail des spécialistes du Secteur de l'Education pour un projet d'alphabétisation fonctionnelle en Amérique du Sud, par exemple ; un futur géologue peut, dans le Secteur des Sciences, étudier les méthodes nouvelles de prévention des séismes.

Au bout de leur trimestre, les quelque vingt étudiants appelés à suivre ces stages évaluent eux-mêmes ce qu'ils ont appris et communiquent leurs

EHSAN NARAGHI, Directeur de la Division de la jeunesse à l'Unesco, est un sociologue iranien qui a participé de nombreuses années durant aux travaux d'associations scientifiques internationales. En 1965, il a entrepris, pour les Nations Unies, la première étude, à l'échelon mondial, sur l'exode des cerveaux. Depuis 1970, il donne, à l'Université de Vincennes (France), un cours sur jeunesse, éducation et société dans le Tiers Monde, travaux qui font la matière d'un ouvrage qui paraîtra prochainement aux Editions Franklin, à Téhéran.

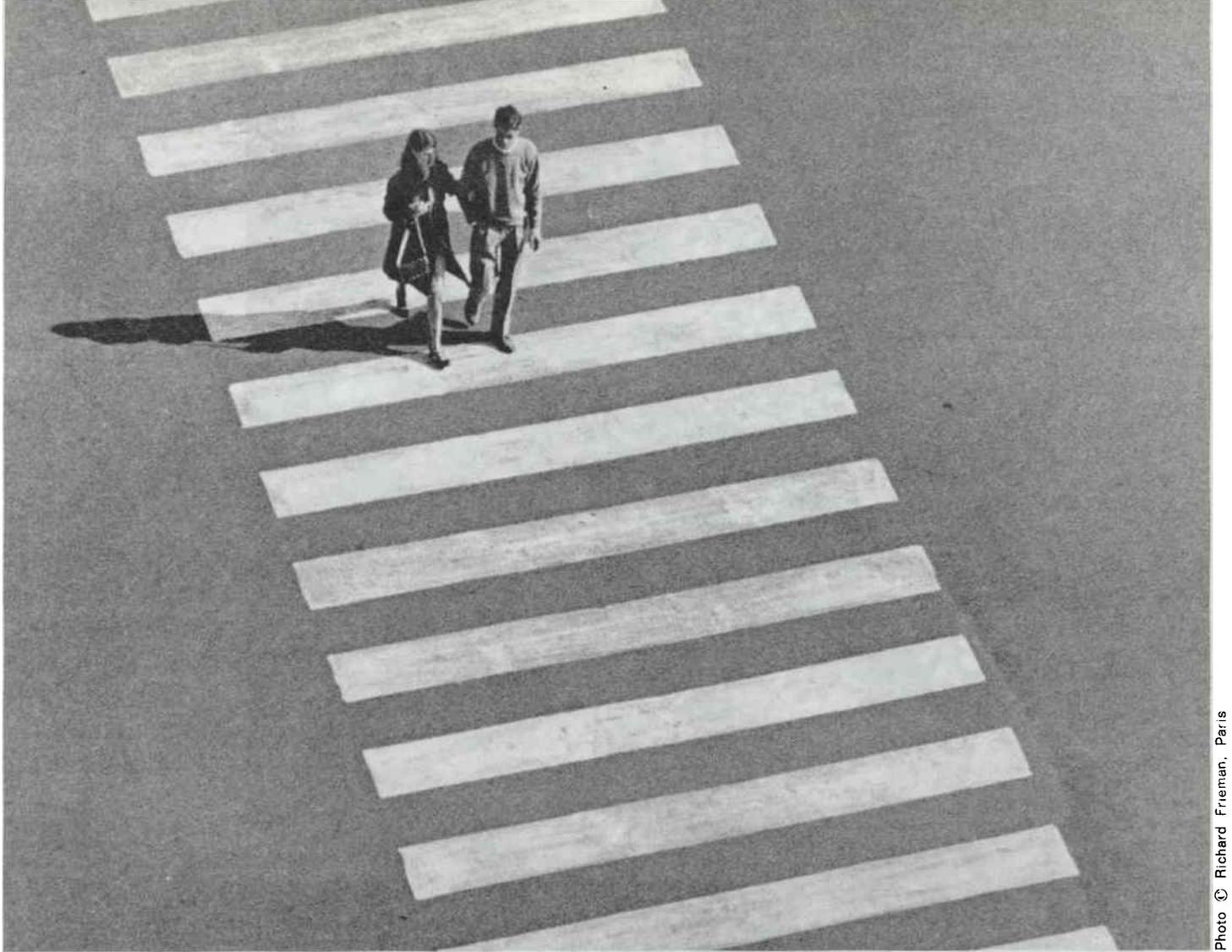


Photo © Richard Frieman, Paris

propres remarques et critiques sur les méthodes de travail de l'Unesco.

Wayne McEwing a suivi la première série de ces cours, partageant son temps entre l'Office de l'Information du Public et la Division de l'Enseignement Supérieur. Après trois mois, il savait à quoi s'en tenir sur la valeur du travail qu'accomplit l'Unesco. Mais il était tout aussi persuadé de la nécessité d'expliquer ce travail aux jeunes, de telle manière qu'ils s'y sentent plus nettement impliqués. En quoi il avait parfaitement raison, surtout pour la jeunesse des pays développés qui connaissent souvent moins l'Unesco et ce qu'elle accomplit que les jeunes des nations en voie de développement.

Après son retour au Canada, dans une lettre à M. René Maheu, Directeur général de l'Unesco, Wayne McEwing précisait son point de vue. C'est ainsi qu'il devait être invité à revenir à Paris, au siège de l'Unesco, où lui fut donnée carte blanche pour conter, à sa façon, l'histoire de l'Unesco.

McEwing a écouté les opinions des représentants des Etats membres, interrogé des experts à leur retour de missions sur le terrain, observé le personnel du Secrétariat au travail.

Quelle que soit leur philosophie de la vie, leur conception du monde et de notre société actuelle, les jeunes, un peu partout dans le monde, visent passionnément la réalisation des idéaux de l'Unesco. Et, pour sa part, l'Unesco cherche, avec non moins d'ardeur, à établir un dialogue permanent avec la jeunesse du monde et à lui fournir une tribune.

Mais l'Unesco sait bien que pour les jeunes la coopération internationale — quelle que soit son ampleur apparente, — n'est pas assez poussée pour éliminer les inégalités entre riches et pauvres, au sein même des nations comme entre pays développés et pays en voie de développement. Que le hiatus s'accroît constitue un péril qui inspire les critiques des jeunes à l'égard d'une société où le progrès est trop souvent mesuré en termes de quantité plutôt que de renouveau et de changement social.

Et, par-delà cette critique de la coopération internationale, bon nombre de jeunes doutent des options politiques, économiques, sociales et culturelles en cours ; ils estiment que nul ne peut espérer guérir les maladies du monde s'il reste impuissant et silencieux devant la course aux armements, la répression pratiquée contre des groupes humains ou des individus, la dégradation et le gaspillage des ressources naturelles. Tous ces soucis, toutes ces aspirations ne peuvent se traduire dans les faits que si les membres de la communauté internationale s'engagent eux-mêmes dans une phase nouvelle de coopération entre les peuples. A cette coopération, l'énergie créatrice de la jeunesse est gage d'avenir.

Nous souhaitons que la publication de cette série d'articles à l'occasion du 25^e anniversaire de l'Unesco contribue à susciter parmi nos lecteurs, les jeunes comme les moins jeunes, un large débat sur la participation de l'Unesco au développement de l'éducation, de la science et de la culture dans le monde, comme sur les préoccupations de la jeunesse à l'égard de la coopération et de la paix entre les nations. ■



< Les guerres prenant naissance dans l'esprit des hommes, c'est dans l'esprit des hommes que doivent être élevées les défenses de la paix. >

Constitution
de l'Organisation
des Nations Unies
pour l'éducation, la science
et la culture

Photo © John D. Schiff - Galerie Rose Fried, États-Unis

**< Printemps >, huile
du peintre français
Francis Picabia, datée
de 1938.**

LES SAISONS DE L'ESPRIT

1 - D'abord la paix

par Wayne McEwing



WAYNE McEWING est un jeune Canadien qui étudie la langue et la littérature anglaise à l'Université d'Ontario, au Canada. Il a fait une thèse à Exeter College, Oxford, en Grande-Bretagne, et à l'Université de Harvard, aux Etats-Unis.

C'EST la vieille histoire de deux hommes qui labouraient leur champ. La terre était pierreuse et la saison mauvaise. Tout en travaillant, un des hommes avait les lèvres serrées, les yeux durs. Il se disait que sa vie était trop pénible, que ses pieds, ses jambes lui faisaient mal. Son cheval n'allait pas assez vite pour son goût et, bien sûr, le blé du voisin serait plus beau et rendrait mieux que le sien.

Pendant ce temps, son voisin travaillait avec rythme et bonheur. Il s'appliquait à tracer des sillons bien droits, s'arrêtait de temps à autre pour laisser reposer sa jument.

Le soleil les écrasait tous deux et la chaleur ne faisait qu'augmenter. Le premier paysan n'arrêtait plus de cingler son cheval à coups de rênes ; la sueur lui coulait dans les yeux ; sur ses mains agrippées aux poignées de la charrue, les veines saillaient. Il dut penser que son voisin faisait exprès d'aller si lentement, que c'était pour se moquer de lui, sa rage alla crescendo. S'il avait le cheval du voisin, il labourerait deux fois plus facilement, deux fois plus vite !

Tout à coup, il planta là sa charrue et, la langue épaisse, ramassa la plus grosse pierre qu'il put trouver. Avec un cri sauvage, il se rua vers l'autre à travers le champ.

Le lendemain, le voisin revint labourer. Cette fois, il avait deux chevaux. Il avançait pourtant plus lentement que d'habitude, attristé par l'étrange événement qui s'était produit le jour précédent. Levant la tête, il avait vu son voisin courir furieusement vers lui et, avant d'avoir pu réagir, l'avait vu tom-

ber mort à ses pieds, la main encore crispée sur une pierre. Jusqu'à ce que meure le jour lui-même, il avait été incapable de comprendre ce qui s'était passé dans l'esprit de cet homme, ni d'où lui était venu cet accès de violence sauvage.

La morale de l'histoire peut paraître évidente, mais elle est loin d'être simple. La rage et le sentiment de paix correspondent tous deux à des dispositions très personnelles. Tous deux prennent naissance au plus secret de l'esprit.

Il ne suffit pas de dire que ces deux hommes avaient un état d'esprit différent. On ne peut pas s'en tenir là. Entre eux, la différence était évidemment affaire de valeurs. L'homme qui se trouvait en harmonie avec le monde était meilleur, plus « humain » que l'autre.

Par extension, on peut dire que la seule nation réellement humaine est celle dont les habitants possèdent en eux le même esprit de paix. Il fut un temps où l'on croyait possible de faire vivre les hommes, et les Etats, les uns à côté des autres, en plantant entre eux des règles de conduite. Mais aujourd'hui, ces palissades ont dû être élevées bien haut ; nous commençons à réaliser que cette sorte de paix imposée devient par trop instable et dangereuse.

Où pourrait-on faire naître, chez les individus comme chez les nations, et dans un monde trop évidemment rempli de discorde et d'égoïsme, un tel esprit de paix ?

C'était exactement le problème posé aux fondateurs des Nations Unies, à



Photo © Institut Géographique National, Paris

L'UNESCO A PARIS

Cette photographie aérienne d'une partie de la Rive Gauche de Paris a été prise d'un hélicoptère : on y voit distinctement (en bas, à gauche) le siège de l'Unesco et notamment le bâtiment principal du Secrétariat, à forme de triangle à trois ailes. L'ensemble des bâtiments s'élève place de Fontenoy, au bout d'un axe formé par quelques sites parisiens célèbres : le pont d'Iéna (en haut, à droite de la photo), qui accède à la Tour Eiffel (difficile à localiser sur cette photo, qui a été prise presque à sa verticale), les jardins du Champ de Mars et l'Ecole Militaire. Le siège de l'Unesco occupe l'emplacement d'anciennes



casernes de cavalerie : inaugurés en 1958, dans leur architecture résolument moderne, ces bâtiments sont désormais devenus un paysage urbain familier aux Parisiens. La tache froncée que l'on voit dans le coin gauche du site de l'Unesco est le toit du bâtiment principal des conférences. A côté, on aperçoit six rectangles : il s'agit là de six ensembles de bureaux et de salles de conférences souterrains, qui donnent sur six patios agrémentés de jardins et de fontaines. Un autre bâtiment de l'Unesco n'est pas visible sur la photo : il a été construit récemment à proximité du siège.

la fin de la seconde guerre mondiale. Réunir les gouvernements, envoyer nourriture et médicaments à des millions de personnes émanciées et affaiblies, c'était très bien, mais, même à ce point, cela ne suffisait pas. S'en tenir là, ç'aurait été comme de donner anesthésique et cordial à la victime d'un accident, sans essayer de soigner ses blessures...

Pour encourager la paix et la générosité, ces fondateurs se sont rendu compte qu'il fallait s'attaquer à l'esprit des hommes. D'après le principe suivant : quand on a vu comment fonctionne l'esprit du voisin, ce que mange ce voisin, ce qu'il a réalisé, ce qu'il a appris du monde qui l'entoure, comment il a été formé par sa famille et son milieu culturel, enfin quelle idée il se fait de vous, quand on sait tout cela, le haïr doit être à peu près impossible. L'esprit de l'homme ne peut pas rejeter ce qu'il essaye de comprendre.

Connaissance scientifique, arrièrepédagogie, héritage culturel... tels semblaient être les secteurs à explorer. On n'eut pas besoin de réfléchir beaucoup pour constater que, sur tous ces points, il y avait dans le monde des gens qui étaient à des années-lumière les uns des autres. Certains hommes vivent littéralement à l'âge de pierre. La société arrive à les nourrir, elle leur enlève leurs hachettes (parfois en échange de fusils), mais elle n'a pas pour autant commencé à les faire entrer au 20^e siècle.

V OICI donc l'Organisation éducative scientifique et culturelle des Nations Unies face à la tâche de former et développer l'esprit des hommes. Elle doit, bien sûr, ouvrir ces hommes à la paix et à la compréhension mutuelle ; mais elle doit d'abord, très souvent, les rendre capables d'écrire leur nom, de semer un champ ou de conduire un tracteur.

Pour être honnête, il faut reconnaître que les Nations Unies, en créant l'Unesco, ont simplement fait la preuve de leur bel idéalisme. Elever le niveau de conscience du monde entier, cette seule idée a de quoi stupéfier. Il va sans dire que tout progrès ne peut être que douloureusement lent. Mais cela, nul ne le sait mieux que ceux qui travaillent au siège de l'Unesco à Paris. Il y a peu de tâches plus déprimantes que d'essayer de traduire dans la réalité un projet idéaliste...

Si l'on veut comprendre une organisation, quelle qu'elle soit, et si l'on veut vraiment voir comment elle marche, il est sage de découvrir qui y prend les décisions ou même, pour être grossier, d'où en vient l'argent. A l'Unesco, les décisions sont prises à la Conférence Générale des cent vingt-cinq Etats membres. A ces conférences, qui ont lieu tous les deux ans,

chaque délégation nationale a le même pouvoir et dispose d'une voix ; ceci malgré les très grandes différences qui existent entre les contributions des divers pays, entre les sommes qu'ils peuvent fournir. Dans les divers départements de l'Unesco, à Paris, un ensemble de propositions précises est mis au point. Elles concernent les projets qu'il faudrait entreprendre ou poursuivre, dans l'intérêt de tous les Etats membres. Ces propositions sont soumises à la Conférence, et l'on attend alors de savoir si la majorité est disposée à les accepter.

Avoir un patron n'est déjà pas toujours commode. Mais en avoir cent vingt-cinq, chacun avec ses vues propres et ses intérêts particuliers, cela finit par compliquer la vie de façon incroyable. Pour dire les choses gentiment, le poste de directeur général de l'Unesco (à Paris, on l'appelle en toute révérence le D. G.) demande des provisions de tact à peu près illimitées. Mais ce qui apparaît avec une force de plus en plus grande, au cours des ans, c'est que cent vingt-cinq Etats différents peuvent bien réellement se mettre d'accord. Il n'y avait, en apparence, presque aucune chance d'y arriver, pourtant on peut bien réellement les faire collaborer à un même projet.

Un changement intéressant a eu lieu dans la répartition des Etats membres. Au début, il n'y avait que vingt pays, appartenant dans l'ensemble à ce bloc culturel que l'on appelle « civilisation occidentale ». L'atmosphère faisait plus ou moins penser à celle d'un club pour intellectuels raffinés d'après-guerre. Mais la vie est allée vite depuis cette époque. Des nations nouvelles sont apparues, par familles entières (surtout en Afrique), et toute l'ambiance du lieu a changé. Au Secrétariat, quand on prend l'ascenseur ou, surtout, quand on jette un coup d'œil dans les salles de réunions, on se rend compte qu'on ne se trouve pas dans un bâtiment comme les autres, construit dans une ville et dans un pays particuliers : c'est un bâtiment à la face de la Terre. La première chose qui se remarque est la diversité des styles vestimentaires ; puis c'est la profusion des langues, que l'oreille ne peut même pas toujours identifier, et la traduction instantanée dans les cinq langues officielles — anglais, français, russe, espagnol et arabe.

Plus important, en ce qui concerne l'œuvre de l'Unesco, l'accent n'est plus mis sur le seul échange des idées. Aujourd'hui, le mot clef est « développement ». L'Unesco joue un rôle actif dans l'éducation, la science, la culture et la communication, si bien que pour une personne travaillant au Secrétariat, à Paris, il y en a deux qui travaillent à des projets Unesco sur le terrain. Et cela recouvre une gamme d'actions étonnamment vaste : un expert sert de conseiller pour l'établissement d'une université en Irak, un autre restaure les ruines d'un temple ancien en Indonésie, un autre encore étudie un projet de biologie

L'HISTOIRE DE L'HUMANITÉ

L'une des réalisations les plus considérables qui ont marqué les vingt-cinq ans d'existence de l'Unesco est une « Histoire de l'Humanité » en six volumes : il s'agit d'un vaste ouvrage qui innove, en ce sens qu'il vise à donner un caractère international à la conception de l'histoire du monde. Rédigé sous les auspices de l'Unesco et sous la responsabilité de la Commission internationale pour une histoire du développement scientifique et culturel de l'humanité, cet ouvrage étudie les temps qui vont de la préhistoire au 20^e siècle. Plus de 1 000 historiens, philosophes, spécialistes de 62 pays ont œuvré pendant 18 ans pour produire cette histoire du monde en 7 000 pages, comportant 855 pages d'illustration et 108 hors-textes en couleurs. L'ouvrage a déjà paru en sept langues (français, anglais, espagnol, grec, hollandais, serbo-croate et slovène) : d'autres éditions en hébreu et en catalan sont en préparation. A l'encontre des autres histoires universelles, qui mettent l'accent sur les guerres et conflits entre nations et peuples, l'Histoire de l'Humanité est une tentative de considérer dans une perspective véritablement globale le développement scientifique et culturel de l'homme. Délaissant les vues nationalistes traditionnelles avec lesquelles on aborde l'histoire, l'ouvrage de l'Unesco présente une étude détaillée de la manière dont les idées scientifiques, les religions et les événements culturels, les faits économiques et sociaux, les formes d'expression artistique et la pensée scientifique de quantité de peuples et de cultures se fécondent entre eux.



104. (10,6 x 8)

Extrait de « Estampages Han » de Zao Wou ki et Claude Roy. Club Français du Livre, Paris

**Ci-dessus : un frottis chinois de la période Han (206 av. J.-C. — 220 de notre ère).
Ci-dessous : « Pourquoi la liberté ? Pour réaliser vos rêves », lit-on sur l'inscription qui commente
cette fresque, dans le bâtiment de la Faculté de droit, à l'Université de la ville de Quito.
La mosaïque a été conçue par Guayasamin, le plus célèbre des artistes vivants de l'Écuador.**

Photo © Holmes-Camera Press



océanique dans un centre de recherche au Mexique.

La question d'argent se pose de nouveau. Tous ces projets entrepris par l'Unesco, qui les paye ? Si les gens de l'Organisation n'avaient que leur propre budget — 90 millions de dollars — ils pourraient faire des suggestions, réaliser quelques études pour les gouvernements et organiser des conférences. Mais pour mettre en exécution les projets, ils auraient pratiquement les mains liées. L'Unesco est donc devenue comme un administrateur de l'argent des autres. Sur les sommes considérables réservées au développement mondial pour les Nations Unies, l'Unesco a ainsi prélevé une part importante (sous l'œil vigilant des services de New York) pour ses projets de développement intellectuel.

Il arrive aussi que des organisations ou des pays apportent une contribution particulière à tel ou tel projet en cours dans une autre partie du monde. L'Unesco joue alors le rôle de conseiller financier.

Quand on parle de l'aide accordée à un pays, on a souvent l'impression qu'il s'agit d'un cadeau fait par les nations dites riches. En réalité, les pays qui reçoivent l'aide ont à contribuer financièrement aux projets, et le plus possible, et à faire eux-mêmes la plus grande partie possible du travail. Ils peuvent recevoir conseils et fournitures, mais on leur laisse au maximum l'honneur de payer leur part, et celui de s'aider eux-mêmes.

Une autre question importante vient à l'esprit. Comment l'Unesco décide-t-elle de réaliser tel projet dans tel pays et non ailleurs ? Est-ce qu'elle envoie des gens expliquer aux différentes nations que leur système d'éducation est mauvais, qu'elles feraient bien de se remuer un peu et de commencer à coopérer sur le plan intellectuel ? Ce serait assez difficile. En fait, il appartient aux nations elles-mêmes de prendre l'initiative ; et il appartient à l'Unesco d'attendre que les Etats membres décident de lui demander conseil.

Soit un pays imaginaire, le Sutch. Le Sutch, dans notre histoire, est membre de l'Unesco. Tous les deux ans, d'éminents Sutchéens viennent à la Conférence, à Paris (incidemment, un des délégués se trouve être un jeune homme plein d'avenir, qui commence sa carrière dans son pays natal ; pour lui, la Conférence pourra être en elle-même une éducation). A la tête de la délégation il y a, dans notre histoire, un Sutchéen charmant et avisé, qui a fait ses études à l'étranger, puis est retourné dans son Sutch natal pour se faire un nom dans les milieux de l'enseignement.

Il arrive à Paris, passionné pour un projet qu'il nourrit par devers lui depuis longtemps. Sutch est sans doute un petit pays, et un pays assez pauvre. Mais depuis la jeunesse de notre délégué, la qualité des écoles

s'y est extraordinairement améliorée. Et notre délégué estime le temps venu de fonder, avec l'aide de l'Unesco, l'université de Sutch.

Pour lui, comme pour la plupart des hommes, l'enseignement qu'il a reçu représente exactement l'idéal. Quand il imagine son nouveau « campus » universitaire, il voit un endroit très semblable à l'université de sa jeunesse, simplement transporté sur une colline riante aux portes de la capitale de Sutch.

Ses propositions ont toutes été étudiées avec soin et en détail. Elles donnent une estimation des coûts, des études et de l'aide qu'il faudra demander à l'Unesco, du personnel nécessaire et de tous les autres éléments qui paraissent dignes d'intérêt. A tout cela, le délégué ajoute son propre enthousiasme lorsqu'il rencontre les experts en enseignement, au siège de l'Organisation. Les experts écoutent, posent des questions, réfléchissent, comparent le projet sutchéen à ceux qu'ils ont déjà étudiés, analysent l'économie du pays, sa situation politique. Un projet de cette ampleur peut demander plusieurs années de travail intense, ce qui n'est pas gratuit ; et quelle qu'en soit par ailleurs la séduction, l'idée doit être critiquée et éprouvée sous tous les angles possibles. Cela non seulement pour empêcher l'Unesco de perdre son temps et de gâcher l'argent des autres peuples, mais aussi et surtout pour être sûr que les Sutchéens ne se lancent pas dans une entreprise qu'ils seront incapables de mener à bien.

AU début, les questions posées par l'Unesco le sont au hasard et restent d'ordre exploratoire. Mais, à mesure que les négociations avancent, elles commencent à former un ensemble cohérent. Au cours de ces discussions, un expert demande combien d'ingénieurs Sutch produit tous les ans, quelle formation ces ingénieurs reçoivent. Pour ces études, doivent-ils se rendre à l'étranger, ou non ? Le délégué sutchéen ne peut pas donner le nombre exact, mais pense que quatre ou cinq ingénieurs, au plus, sont formés chaque année. L'enseignement scientifique et technologique, dit-il, n'a pas « pris » dans son pays ; la plupart des gens veulent étudier les humanités, et avoir une formation générale. Cet exposé frappe l'expert de l'Unesco. Il rend un son trop familier : tous ces diplômés en art, où trouveront-ils du travail, et quelle chance aura donc Sutch de développer sa technologie s'il n'a pas de techniciens ?

Quelqu'un d'autre pose une autre question : quelle forme devrait avoir, à son avis, cette université pour refléter réellement la culture sutchéenne ? La question abasourdit le délégué : il n'avait jamais pensé à lier un système d'enseignement à une culture parti-



Dessin © R. Bouwens

culière. Alors, plus il y pense, plus il commence à comprendre que son université, telle qu'il l'avait en tête, le reflétait davantage lui-même, avec sa propre expérience, qu'elle ne reflétait l'ensemble de la culture sutchéenne.

Dans l'idéal, le délégué commence à s'apercevoir à ce moment-là qu'une école technique sera beaucoup plus intéressante au point de vue économique pour l'ensemble du pays. Il constate que son idée d'une université doit encore attendre et que, lorsqu'elle pourra enfin devenir réalité, elle sera très différente de ce qu'il avait à l'esprit. Toujours dans l'idéal, l'Unesco pourra réunir l'argent nécessaire à la création de l'école technique : et Sutch pourra suivre son chemin propre vers la renaissance technologique et vers une nouvelle phase de son histoire.

Tout cela ne se produira que si le délégué est capable de renoncer à son rêve, si les experts de l'Unesco ont posé les bonnes questions sur son projet, si les Sutchéens eux-mêmes sont disposés à étudier les sciences et l'engineering au lieu des humanités, et si le travail et l'argent de l'Unesco ne sont pas plus nécessaires dans un autre pays. Dans la réalité, il faut tenir compte des imperfections et des limites humaines : les choses ne glissent pas toujours aussi facilement.

En un sens, cette histoire donne à l'Unesco un air de sagesse et d'expérience. Mais le délégué sutchéen aurait tout aussi bien pu venir à Paris bouil-

RÉCRIRE L'HISTOIRE

L'Unesco ne songe certes pas à donner son aval à une certaine conception de l'histoire qui ne serait qu'un absurde fourre-tout : depuis longtemps pourtant, elle se rend compte que nombre d'absurdités passent pour être de l'histoire. Dès 1950, à l'initiative de l'Unesco, on a procédé à une série de reconsidérations des manuels scolaires, qui ont révélé d'effrayantes distorsions des faits, une étude superficielle des plus grands événements de l'histoire et des grandes aires culturelles du monde, des descriptions, des styles de vie et des coutumes de pays étrangers basées sur des informations périmées, et jusqu'à d'énormes lacunes dans la présentation de circonstances historiques majeures. Arnold Toynbee écrivait en 1956 : « Dans un temps plus court qu'une vie humaine, la face du monde a changé à en être méconnaissable... Notre vision de l'histoire de l'humanité, depuis l'origine, il y a quelque 5 000 ans, des plus anciennes civilisations connues, s'est immensément élargie et l'on

y porte une attention de plus en plus aiguë. Comme la curiosité est l'une des constantes de la nature humaine, chacun de nous, en notre temps, tend à voir différemment les aspects nouveaux de l'histoire considérée dans son ensemble. Dès lors que l'on considère ce nouveau panorama de l'histoire, on s'avise qu'il fait craquer les structures habituelles à l'intérieur desquelles nos historiens occidentaux avaient accoutumé, depuis 250 ans, de se livrer à leurs travaux. »

L'Unesco ne peut ni ne veut récrire les manuels d'histoire de chaque pays : les seuls qui le puissent sont les peuples eux-mêmes, dans leurs pays. Toutefois, en organisant des réunions d'étude avec les auteurs et éditeurs de manuels d'histoire, de géographie, de langues étrangères, l'Unesco pousse à « démystifier » de manière que, partout dans le monde, les écoliers puissent recevoir un enseignement plus juste et plus objectif sur les pays étrangers.

lonnant d'idées nouvelles et passionnantes, projetant toute une réforme de l'enseignement, et découvrir que l'Unesco n'était pas encore prête pour ce genre de travail. Peu importe en fait qui donne les idées et qui reste à la traîne : pour les gouvernements et l'Unesco, l'important est de travailler ensemble en dépit de tous les obstacles éventuels.

Etant donné ce type de rapports, on comprend aisément pourquoi il y a, à l'Unesco, tant de gens pour s'occuper des liaisons entre les Etats, les organisations et le Secrétariat lui-même. Propositions, contre-propositions, compromis..., repenser, changer de tactique, découvrir une solution... Il faut tout cela pour qu'un projet prenne force, reçoive des appuis, démarre. Ajoutez-y la dimension nouvelle du travail sur le terrain, la compréhension, le tact, l'efficacité nécessaires à tous ceux qui travaillent à la réalisation, et vous commencez à vous faire une idée de ce qu'un projet représente : la recherche et l'organisation nécessaires, et la diplomatie, et le labeur matériel...

Autre particularité du travail de l'Unesco : la plupart des tâches auxquelles elle s'attaque n'ont jamais été entreprises auparavant. Par définition, ses projets sont donc des expériences très élaborées, mais des expériences faites souvent avec un budget limité et, par-dessus tout, faites pour être pratiques ; les gouvernements veulent en effet les mettre en application dans leurs pays. Un expert

a proposé sa solution ; un autre a affirmé que la sienne était la meilleure. Il semble y avoir toujours tiraillement entre deux tendances opposées : l'une cherche les conceptions les plus modernes, l'autre des idées qui aient été au moins un peu éprouvées sur le terrain.

LA décision finale appartient évidemment aux gouvernements eux-mêmes. Quelles techniques marcheront, lesquelles ne marcheront pas ? Ils pourront en avoir l'intuition et seront sans doute alors plus dignes de foi que le plus expérimenté des conseillers Unesco. Pour eux, il peut paraître plus facile de s'en tenir aux solutions bien éprouvées. Mais il arrive que des pays connaissent un développement à perdre haleine. Ces pays n'ont pas le temps de se confier aux réponses du 20^e siècle : ils doivent dès aujourd'hui avoir recours à une technologie qui appartient en réalité au 21^e siècle.

Les choses sont parfois plus compliquées encore. Dans bien des cas, on n'a aucun moyen de connaître la valeur pratique d'un projet tant qu'il n'a pas été mis en application pendant plusieurs années. Comment dire si un nouveau type d'enseignement est applicable tant que personne n'a fait toutes ses études avec lui ? Si le système s'avère inapplicable, plusieurs

milliers de jeunes gens et de jeunes filles peuvent voir toutes leurs études gâchées, et en souffrir toute leur vie. Quand on pense à cela, on utilise toutes les miettes de prévision et toute la sagesse que l'on peut arriver à rassembler. Autre exemple : si vous venez de signer un traité sur les droits d'auteur ou la préservation des monuments, vous ne pourrez juger de son efficacité que lorsqu'il aura été éprouvé dans des situations réelles. En attendant, des écrivains pourront voir l'œuvre de leur vie pillée, des églises et des musées irremplaçables pourront avoir été détruits.

On fait son possible. On ne peut jamais réussir à cent pour cent, mais on ne peut jamais non plus complètement échouer — même si le seul aspect positif d'une tentative se réduit à l'expérience acquise pour la suivante.

Mais c'est assez parlé de la nature de l'Unesco en général. Les catégories « éducation, science et culture » représentent un champ d'action énorme. L'éducation, par exemple, cela veut dire apprendre à lire et à écrire aussi bien aux enfants qu'aux adultes, créer des écoles primaires aussi bien que des universités, enseigner à la fois les sciences et les humanités. Au lieu de partager le sujet en grands morceaux, nous allons essayer d'évoquer, de façon aussi précise que possible, certains projets et certains objectifs de l'Unesco. Partant de là, on devrait pouvoir se faire une idée de l'ensemble. ■

L'esprit qui s'éveille

POUR aborder le travail de l'Unesco en matière d'éducation, il existe un bon moyen : c'est de commencer par l'enseignement le plus fondamental... celui qui fait faire aux hommes les premières pas de l'analphabétisme vers les formes les plus simples de lecture, d'écriture et de calcul.

Le seul fait d'être en train de lire cette page met le lecteur à part, le distingue d'une partie de la population mondiale. On ne peut savoir exactement combien il y a d'analphabètes dans le monde. Les gouvernements à qui l'on demande des statistiques sont naturellement anxieux de présenter une image aussi brillante que possible de leur enseignement. Pourtant, les estimations prudentes faites aux Nations Unies font monter le total actuel aux environs de 800 millions de personnes au-dessus de 15 ans.

Huit cent millions de personnes... un chiffre qui nous est lancé en pleine figure. Considérons-le sous un autre angle : cela représente près d'un quart de la population mondiale, ou environ quatre fois celle des Etats-Unis.

Cela peut paraître surprenant, mais il y a toujours, au vingtième siècle, des gens pour penser : « Ce que les peuples ne savent pas ne peut pas leur faire de mal », et : « C'est une chose dangereuse que d'apprendre quelque chose ». Ou encore : « Pourquoi ne pas laisser les choses comme elles sont ? Celui qui est doué et qui veut apprendre pourra y arriver de toute façon. »

Pendant un temps, l'instruction d'une élite a permis de justifier ce genre de raisonnement. Mais aujourd'hui, l'analphabète est tous les jours bombardé de signes, d'indications importantes, et l'instruction est devenue pour tout le monde une question de survie. Imaginez que vous ayez à passer une journée entière, n'importe où, sans pouvoir même lire les mots et les phrases les plus simples. Cela vous donnera une idée de ce que peut endurer aujourd'hui, comme frustration, une personne qui ne sait pas lire.

Depuis qu'elle existe, l'Unesco a toujours travaillé pour l'alphabétisation. Selon ses statistiques, la proportion des analphabètes dans le monde a commencé à diminuer — et c'est encourageant. Malheureusement, la population mondiale augmente si vite que le nombre total des illettrés, en dépit de tous les pourcentages, s'accroît en réalité de plusieurs millions tous les ans.

De plus, personne ne connaît exactement le nombre de personnes qui ont appris à lire et à écrire, et sont donc officiellement enregistrées comme telles, mais qui ont tout oublié parce que, une fois leur instruction terminée, elles n'ont jamais pu utiliser leur connaissances. L'Unesco répète que l'alphabétisation doit être « fonctionnelle », sinon elle ne rime à rien. Apprendre à lire et à écrire au plus grand nombre de gens possible, dans un pays donné, et le plus vite possible, cela paraît une action glorieuse et magnanime. Mais en réalité, si l'on ne fait pas de ces capacités nouvelles une partie intégrante de leur vie, on aura commis une très mauvaise action à l'égard de ces hommes. Mettez-vous à leur place : qu'est-ce qui serait plus décourageant que d'apprendre ces pratiques « magiques » — lire et écrire — pour découvrir en fin de compte qu'elles n'ont d'aucune façon amélioré votre vie.

Naturellement, vous oublieriez tout en moins de rien, et finiriez par éprouver l'impression terrible d'avoir été trompé, mystifié.

L'instruction n'est pas seulement une affaire d'éducation, l'Unesco l'a constaté : elle est liée à un changement social à grande échelle. Ceux qui viennent d'apprendre à lire et à écrire devraient avoir une chance de voir le mot écrit s'intégrer à leur propre vie quotidienne. Ce pourrait être dans leur travail. Ce pourrait même être par la lecture d'un journal spécial d'alphabétisation qui soit capable de les intéresser et reste à leur portée, — jusqu'à ce qu'ils puissent lire un vrai journal.

Cette nouvelle méthode d'alphabé-

tisation doit avoir comme points de départ les connaissances mêmes des gens à enseigner. Pour un homme dont la vie consiste à faire pousser du coton, des informations sur les nouveaux moyens de travailler le sol et d'en obtenir le meilleur rendement auront un intérêt vital. Les experts de l'Unesco ont pensé à lui. Ils ont fait une série de livres illustrés pour débutants. Ces livres commencent par le mot « coton », dans la propre langue de l'élève, et le conduisent progressivement vers des aspects plus complexes de son travail. Au moment où il parvient à maîtriser ce qu'il doit savoir sur ce travail, il a aussi commencé à apprendre à lire. Cela est tout aussi vrai pour les hommes appartenant à d'autres cultures, parlant d'autres langues, et qui veulent apprendre à conduire un tracteur ou à bâtir une maison.

LES livres faits par l'Unesco pour apprendre à lire et à écrire aux enfants sont, naturellement, beaucoup moins techniques. Mais ils doivent, eux aussi, correspondre à l'image du monde qui est celle de chaque enfant. « Dick et Jane font un bonhomme de neige » ou les aventures d'un écureuil, ce sont de bonnes premières lectures pour les enfants des régions tempérées : là où il existe des bonhommes de neige et des écureuils, et où les prénoms Dick et Jane sont répandus. Mais de tels livres seraient incompréhensibles et presque inutiles pour des enfants vivant dans l'Asie ou l'Afrique tropicales.

De toute évidence, c'est dans sa langue natale que l'on apprend le mieux à lire et à écrire. Maîtriser la lecture et l'écriture est déjà assez difficile pour qu'on n'ait pas, en même temps, à s'attaquer à une autre langue. Les difficultés se présentent quand les langues n'ont pas de forme écrite. Il en est ainsi dans plusieurs régions d'Afrique. Ces langues ne sont jamais transmises qu'oralement, comme c'était le cas autrefois pour celles d'Europe septentrionale.

En Amérique latine,
il y avait, en 1956,
25 millions d'élèves dans
l'enseignement primaire,
secondaire et supérieur.
En 1965, 42 millions.
En 1968, près de
51 millions. Ces résultats
spectaculaires reflètent
l'effort des différents
gouvernements,
notamment dans le cadre
du Projet majeur
pour l'enseignement
primaire en Amérique latine
lancé par l'Unesco en 1957.
A droite, photo
d'écoliers brésiliens.



Apprendre alors aux gens à lire et à écrire dans une autre langue que la leur, c'est condamner la langue qu'ils parlent à disparaître complètement, et très vite. Pour l'éviter, les experts de l'Unesco s'activent en ce moment à enregistrer toutes ces précieuses traditions et à donner une forme écrite pratique à six groupes de langues africaines.

Autre avantage d'une telle entreprise : ces langues débordent les frontières des Etats. Quand elles pourront être écrites et comprises, la communication entre Etats sera beaucoup plus facile.

Malheureusement, le peuple qui parle une de ces langues doit attendre en moyenne cinq ans avant de pouvoir disposer d'une forme écrite, et plus longtemps encore avant la parution du premier livre de lecture. Ces groupes de langues sont loin d'être « primitifs ». On peut facilement leur adapter un alphabet et en faire la grammaire. En yorouba par exemple — langue du Nigeria, du Ghana, du Togo et du Dahomey — les verbes peuvent avoir jusqu'à 57 temps différents. Il n'y a guère qu'une douzaine de temps en anglais et en français.

Une autre langue locale, le hausa, avait certes déjà été mise par écrit. Au Nigeria, pays administré par les Britanniques, cela s'était fait suivant la phonétique anglaise, et au Niger, administré par les Français, suivant la phonétique française. On avait donc finalement une langue qui ressemblait à deux langues étrangères. Actuellement, les experts de l'Unesco essayent de trouver un moyen d'écrire le hausa qui puisse être enseigné et compris à la fois au Niger et au Nigeria.

RECHECHER les nouvelles techniques d'alphabétisation, réaliser des opérations pilotes pour les tester, traduire les conceptions nouvelles en plans à long terme pour développer l'économie et la productivité des nations, ce sont des tâches séduisantes et passionnantes en soi. Mais, au cœur de toute cette activité, l'homme qui apprend à lire et à écrire a ses propres exigences, ses propres opinions.

Il se déplace dans le temps à une vitesse fantastique : du contexte social antérieur à l'écriture vers un pays moderne complètement alphabétisé. Il sait mieux que personne à quel point le fait de ne savoir ni lire ni écrire peut être un handicap ; mais en même temps, il est adulte ; il vivait sa vie bien avant que les enseignants du gouvernement ou les experts de l'Unesco arrivent ; il refuse toute condescendance et ne veut plus être réduit au silence.

Par exemple, l'habitant illettré d'une ville occidentale que l'on suppose développée, — Chicago, Gênes ou Birmingham entre autres — avouera très

difficilement une telle tare. Dans son cas, des programmes de télévision et une publicité très soigneusement étudiés seront nécessaires pour lui donner envie de suivre des cours — et peut-être, pour quelques-uns, de les suivre pour la deuxième ou la troisième fois. Ici encore, ce que certains ont appris enfants, sans avoir jamais l'occasion de l'appliquer, peut se perdre dans les brouillards épais de la léthargie et du manque d'ambition.

La réaction peut être différente d'une culture à l'autre. Mais dans bien des cas, les adultes qui vont aux cours d'alphabétisation sont très impressionnés d'être traités comme des enfants. L'idée de se retrouver le soir dans les salles de classe de leurs enfants peut les frapper, leur paraître assez humiliant. Ils sont beaucoup plus détendus dans une église ou une salle de réunion, dans des bâtiments qu'ils ont construits eux-mêmes, ou simplement à l'ombre d'un arbre, à la tombée du jour.

Le choix des personnes qui donnent cet enseignement a aussi une très grande importance. Les maîtres d'école professionnels sont d'ordinaire moins efficaces avec des adultes que les gens qui ont eux-mêmes suivi des cours d'alphabétisation, car ces gens-là brûlent de partager leur savoir tout neuf avec leurs semblables.

D'habitude, il vaut mieux que les maîtres ne soient pas trop jeunes par rapport à leurs élèves : leur action sera plus efficace. Mais il suffit de commencer à établir de telles distinctions, et l'on rencontre un enseignant diplômé de dix-neuf ans plus efficace que les alphabétisés de quarante ans les plus soigneusement sélectionnés.

Il n'existe pas de règle simple et définitive pour ce genre d'enseignement. Le plus souvent, en fin de compte, ce sont des facteurs personnels qui font la différence entre le succès et l'échec. Dans bien des cas, on prend pour ce travail celui qui accepte de le faire, jusqu'à ce qu'on trouve quelqu'un de plus efficace ou de plus qualifié.

Les experts de l'Unesco et les éducateurs locaux ont donc choisi les méthodes d'enseignement les plus efficaces pour un pays donné (en général par essais et erreurs et grâce à des projets expérimentaux) ; ils ont mis au point le matériel nécessaire à cet enseignement et formé un petit noyau d'enseignants ; tous les obstacles cachés ont été aplanis (par exemple l'horaire de la moisson à tel endroit, ou à tel autre des réactions sociales traditionnelles non prévues). Quand tout cela a été fait, il revient à l'Unesco de se mettre progressivement hors circuit, et aux gouvernements de prendre l'opération à leur compte.

Là où le gouvernement s'y est mis franchement une fois l'Unesco partie, le projet devrait être en bonne voie. Mais, au début, prendre la décision d'investir dans l'alphabétisation des adultes, cela signifie souvent des cou-

LA SOIF DU SAVOIR

Cette jeune sage-femme soudanaise (photo de droite) ne sait pas lire. Les yeux bandés, elle apprend à reconnaître au goût et à l'odeur les médicaments qu'elle doit prescrire aux accouchées. Grâce à une campagne d'alphabétisation que le Soudan a lancée avec l'aide de l'Unesco, cette image pourrait quelque jour ne plus appartenir qu'au passé. A travers le monde, le Programme expérimental mondial d'alphabétisation lancé par l'Unesco en 1964 touche 13 pays d'Afrique, d'Asie et d'Amérique latine ; 53 autres demandent à y participer, tant est grande la soif d'apprendre et le besoin du savoir, gage d'accès à la civilisation moderne. Ci-dessous, dans les îles du lac Titicaca, à 3800 mètres d'altitude dans les Andes, — l'une des régions les plus déshéritées du monde —, des Péruviennes s'appliquent aux premiers rudiments de la lecture et de l'écriture, devant le tableau noir dressé sur un lit de roseaux.



Photo Unesco - B. Herzog

Photo OMS - Eric Schwab



pes dans d'autres dépenses, — les dépenses militaires par exemple, ou celles que l'on faisait pour des formes plus traditionnelles d'enseignement. Et comme les gouvernements et les individus changent, il peut en être de même pour les priorités.

C'est triste à dire, mais il arrive qu'un gouvernement ne voie plus l'intérêt de l'opération, ou qu'il ne puisse plus fournir sa part des dépenses. Alors le projet meurt et, en très peu de temps, tout cet argent et toutes ces heures de travail disparaissent en fumée, comme si rien ne s'était passé.

Pour replacer l'œuvre de l'Unesco dans son cadre, il faut reconnaître que beaucoup de pays ont employé, de leur propre initiative, des méthodes étonnantes dans leur offensive contre l'analphabétisme. Dans ces cas-là, l'Unesco a, par des visites, des conférences, des analyses, à transmettre aux autres pays l'expérience ainsi acquise.

C'est ainsi que l'Iran avait un cruel besoin de maîtres pour ses campagnes d'alphabétisation. Pour y répondre, on a employé des soldats qui avaient fait des études solides : ils ont été versés dans un corps d'alphabétisation. Aujourd'hui, on voit une solution du même genre utilisée au Venezuela, avec la garde nationale ; et les perspectives ouvertes par une telle idée semblent à peu près infinies. Ne serait-ce pas un soulagement de voir toutes les armées du monde converties en forces d'éducation à plein temps ?

Un des signes les plus encourageants, à la fois pour l'Unesco et pour les gouvernements concernés, se trouve dans le nombre des gens qui cherchent désespérément à savoir lire et écrire. A tel point que les projets d'enseignement, quels qu'ils soient, ne peuvent plus suivre...

Un expert de l'Unesco, en mission en Ethiopie, remarqua un jour un homme en première année d'alphabétisation, qui écrivait avec acharnement et dépassait de loin le niveau moyen de son cours : « Pensez-vous que cet homme ait déjà reçu un enseignement auparavant ? » demanda l'expert au maître. « S'il lit aussi bien qu'il écrit, nous avons dû nous tromper en le mettant dans cette classe. »

De fait, l'homme put lire ce qu'il avait parfaitement écrit, mais il affirma n'avoir jamais été à l'école auparavant. Avait-il alors travaillé seul ? Oh ! non... C'était un père fier de ses enfants qui allaient à l'école, et qui y allaient tous les jours. Le soir, quand ils revenaient à la maison, le père venait s'asseoir à côté d'eux pour écouter ce qu'ils racontaient. Ils lui montraient alors ce que le maître leur avait appris. C'est ainsi qu'il fit connaissance avec l'écriture et avec les nombres. Ses enfants recevaient une instruction : n'était-il pas naturel pour lui aussi de la recevoir ? ■

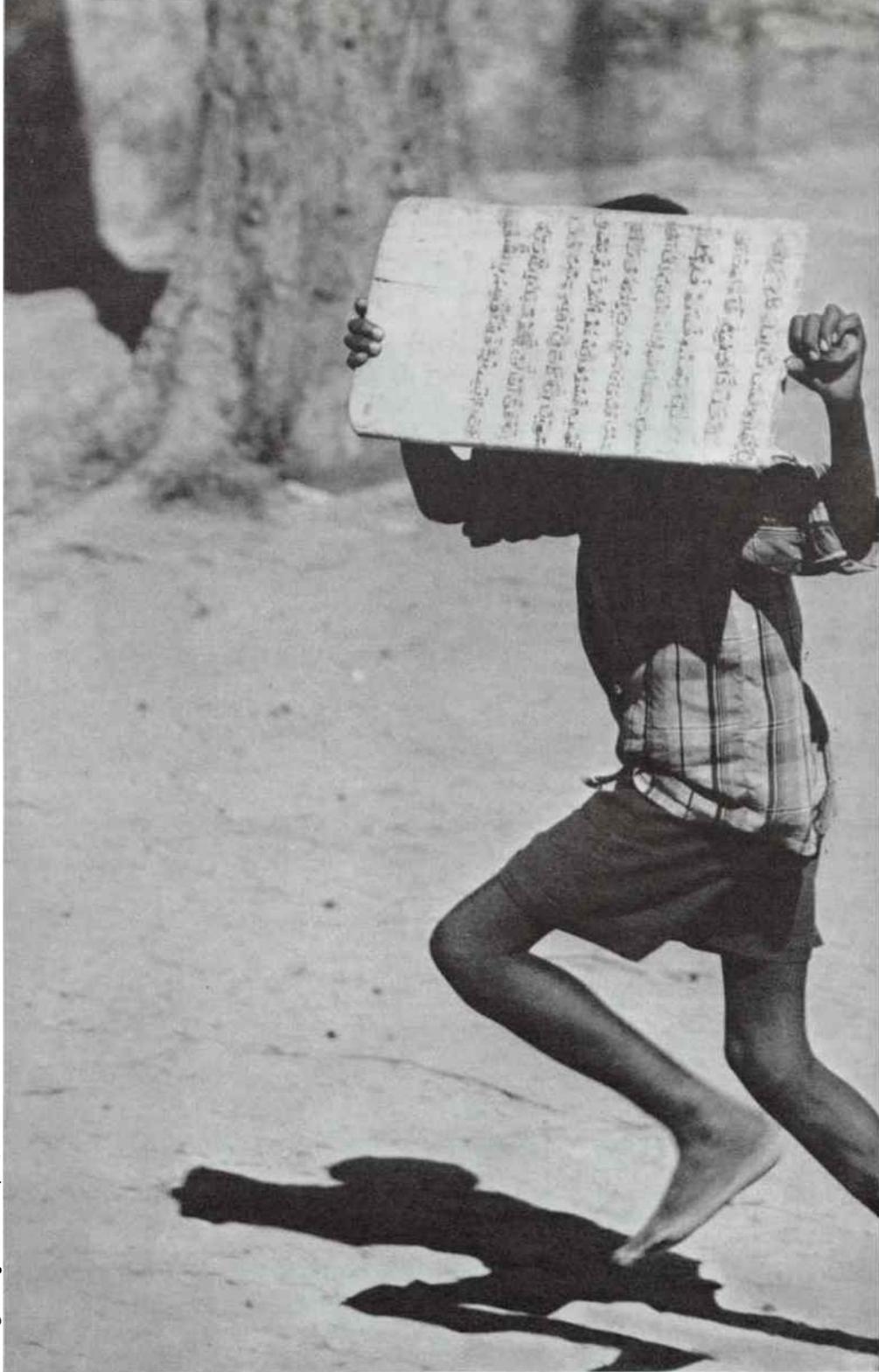


Photo © Georg Gerster-Rapho, Paris

LA COURSE ENTRE L'ÉDUCATION ET LA CATASTROPHE

Le célèbre écrivain anglais H. G. Wells a déclaré un jour que le monde moderne est engagé dans une course entre l'éducation et la catastrophe. En effet, si nous voulons assurer dans le monde une paix véritable, il faut que le niveau de vie dans les pays économiquement pauvres s'élève rapidement. La plupart des gouvernements ont enfin compris que l'éducation est la clef du problème du développement. A cet égard, l'Unesco, depuis 25 ans, a joué un rôle capital ; elle a accéléré et affirmé la prise de conscience en matière d'éducation. Car l'éducation est non seulement un droit de tout homme et de toute femme, mais aussi une nécessité vitale pour tout développement et tout progrès national. L'année dernière, les bilans dressés par les États membres lors de l'Année Internationale de l'éducation, ont révélé une croissance sans précédent dans le domaine de l'éducation. Entre 1950 et 1965 le nombre de maîtres dans le monde est passé de 8 à 15 millions. Les effectifs scolaires en Asie ont augmenté de 80 % en Inde et de 42 % en Iran, par exemple. Dans les États arabes, ils ont passé de 8.500.000 en 1960 à 14 millions en 1967. En Amérique Latine de 1960 à 1967, la scolarisation dans l'enseignement primaire s'est accrue de 12 millions d'élèves.

L'esprit en expansion

QUEL argument convaincrat un banquier d'accorder un crédit à long terme, sans garantie, sans intérêt, et uniquement sur des vues théoriques ? Banquiers et investisseurs sont gens malins, terre-à-terre : ils refusent de se laisser impressionner par la promesse de gains extraordinaires ou les grands projets de développement futurs. En somme, ils veulent des bilans qui leur montrent leur argent en train de travailler réellement, et de façon aussi profitable que possible.

Pour l'Unesco, il existe un domaine où les banquiers peuvent investir de l'argent exactement de cette façon : c'est le développement de l'instruction. Les véritables ressources d'un pays ne sont pas ses dépôts minéraux, pas davantage ses richesses agricoles : ce sont bien plutôt les gens qui y vivent. Comme l'or doit être raffiné, ces gens doivent être instruits. Certes, on n'en retire aucun profit dans l'immédiat ; mais à mesure que le niveau d'instruction s'élève dans un pays, il est sûr que la productivité en fait autant... et cela représente un bon investissement, dans tous les sens du terme.

Aussi les investisseurs avisés de la Banque Mondiale ont-ils décidé de financer, par l'intermédiaire de l'Unesco, de grands projets d'enseignement à travers le monde. Là encore, les gou-

vernements intéressés ont à contribuer au maximum de leurs possibilités, et ils consacrent souvent à l'enseignement une partie importante de leur budget. Mais c'est en général dans les pays en voie de développement — ceux qui ont le moins d'argent — que les besoins sont les plus grands.

Pour les besoins de la cause, supposons qu'un pays n'ait aucun enseignement organisé (dans la réalité, le problème ne se présente jamais de façon aussi brutale). Par où faudrait-il alors commencer, si l'on voulait en créer un ? Par les enseignants, bien sûr — mais où les prendrait-on ? Dans les pays développés, l'enseignement s'entretient lui-même : les enseignants enseignent les jeunes qui peuvent devenir enseignants à leur tour.

Dans les pays en voie de développement, on est obligé de créer des enseignants presque du jour au lendemain, et de le faire avec des gens qui, en réalité, ne devraient être qu'élèves, tour de passe-passe qui présente des difficultés presque insurmontables. C'est là qu'il faut planifier, beaucoup, et accepter, avec beaucoup de bonne volonté, d'être instruit par les autres. L'Unesco ne fait pas qu'envoyer des experts dans tel ou tel pays : elle a créé des centres régionaux pour l'organisation de l'enseignement. Plusieurs pays de cultures et d'intérêts

similaires y mettent en commun leurs découvertes, y établissent des règles qui serviront à tous. Ils économisent ainsi beaucoup de temps dans l'élaboration de leurs politiques particulières.

Organisation, cela ne veut pas dire seulement que l'on va faire des cours pour la formation intensive de professeurs, que l'on va construire des écoles, élaborer des programmes et des manuels, mais aussi que l'on va prendre en considération les besoins économiques des pays et voir quels types d'enseignements lui seront les plus profitables dans l'ensemble. Encore une fois, il s'agit là de domaines explorés ; on ne peut y prendre pied qu'à la faveur d'expériences limitées. Si ces expériences réussissent, les gouvernements pourront les étendre à des secteurs de plus en plus vastes de leurs pays, suivant les plans d'expansion qu'ils auront faits.

Souvent, au lieu de renoncer à une expérience en cours dans une région, si elle ne paraît pas réussir, il ne faut pas craindre de la poursuivre encore. Elle finira peut-être par donner des résultats.

Quand on s'occupe par exemple de former des enseignants, les premières années peuvent paraître très décourageantes. Voici un petit pays à qui il faut deux ou trois cents professeurs ; immédiatement vous mettez sur pied

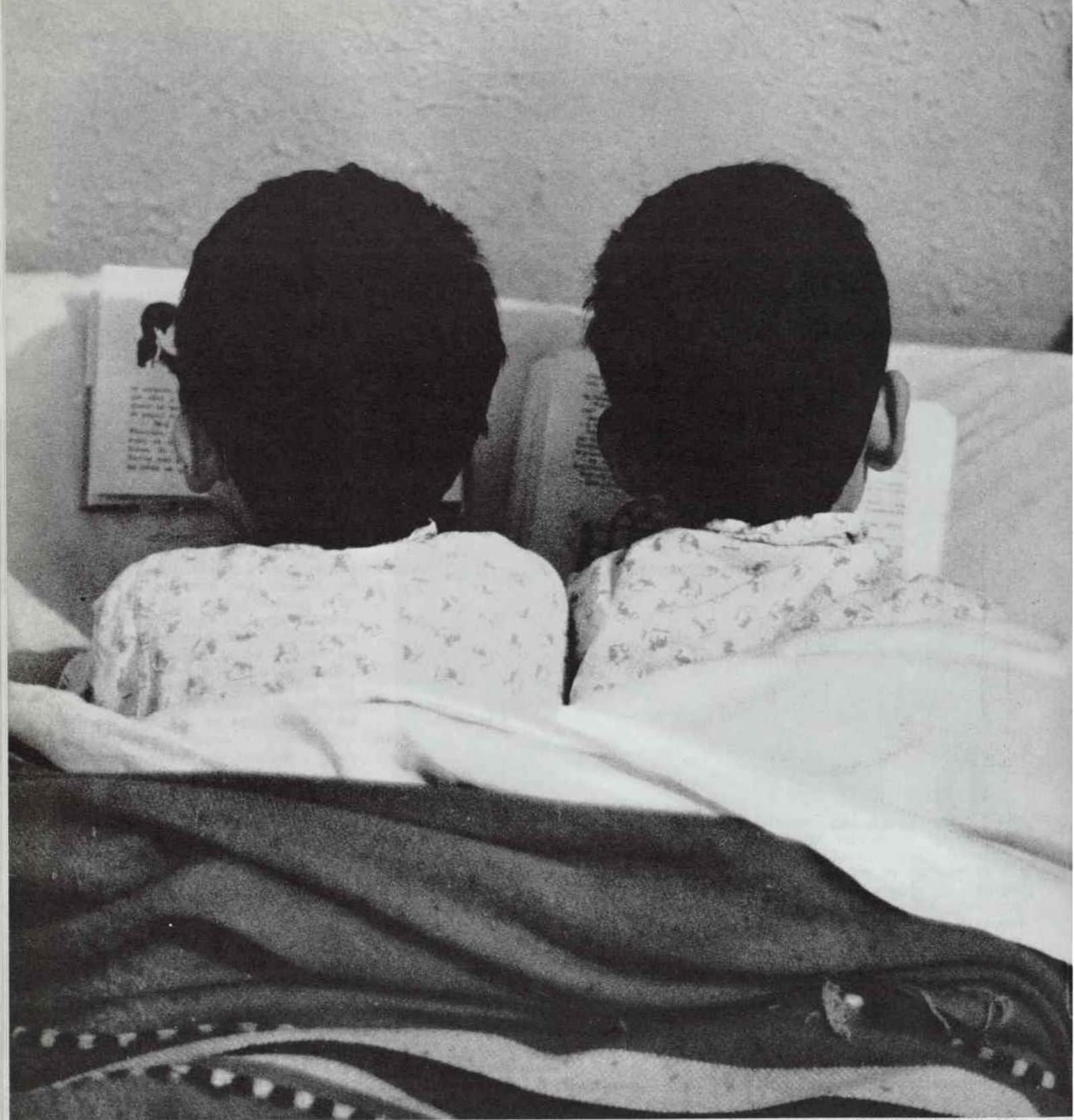
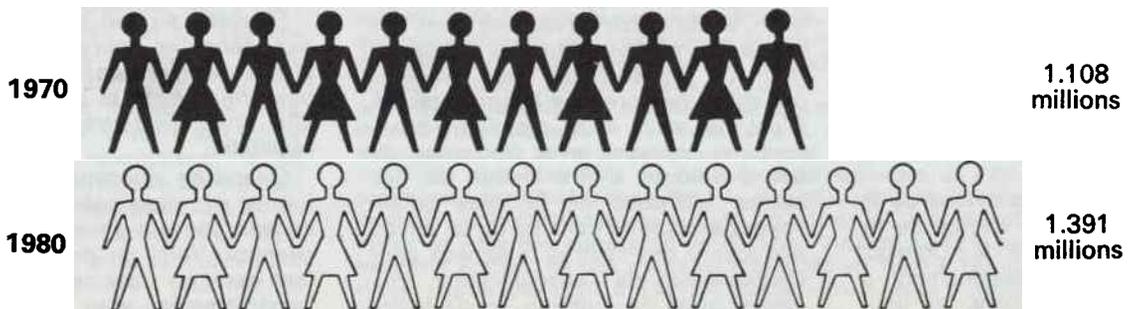


Photo © Claude Vénézia, Paris

POPULATION ENFANTINE DANS LE MONDE (de 0 à 15 ans)

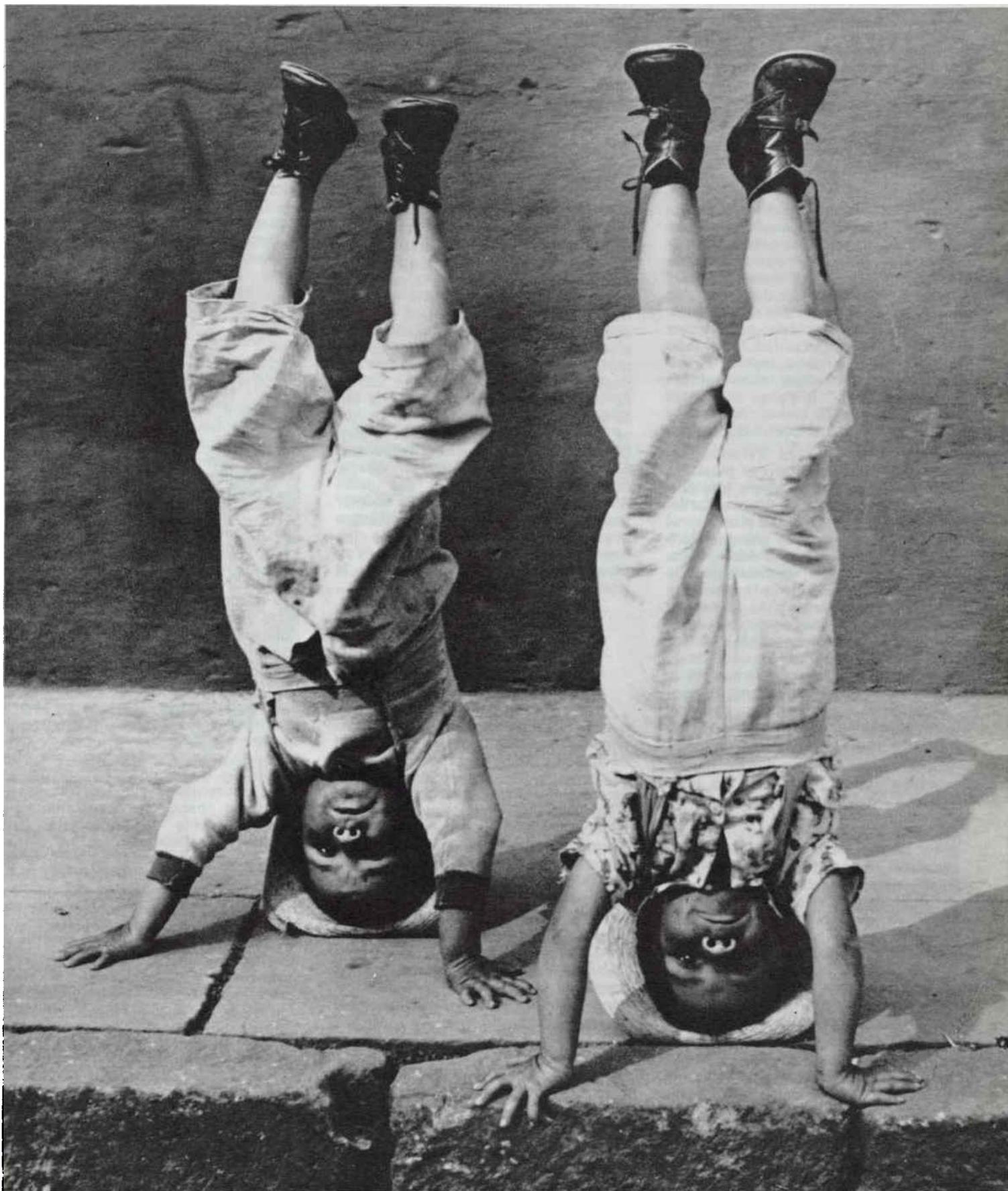
RÉGIONS MOINS DÉVELOPPÉES (chaque figurine représente 100 millions d'enfants)



Document « Unicef News » New-York

LE MONDE A L'ENVERS

C'est dans les régions du monde où les besoins sont les plus pressants que les moyens font le plus défaut. C'est ça, le « monde à l'envers » que semblent contempler (ci-dessous) ces gosses qui jouent la tête en bas. Il y avait en 1970 plus d'un milliard 100 millions d'enfants de moins de 15 ans dans les pays en voie de développement pour 312 millions dans les pays développés. En 1980, il y en aura près d'un milliard 400 millions dans les pays en voie de développement (tableau à gauche en bas) pour 331 millions dans les pays développés. Les enfants des pays riches, dont le nombre sera à peine accru d'ici 10 ans, bénéficieront des avantages de l'éducation moderne dès leur jeune âge (photo de gauche), alors que ceux des pays économiquement pauvres, toujours plus nombreux, manqueront d'écoles, de professeurs, de livres. Pour eux, le niveau actuel de l'éducation, encore trop souvent insuffisant, menace de baisser avec l'augmentation démographique. Les dépenses d'éducation dans les divers pays du monde devront être triplées en 1980. Au niveau de la coopération internationale, la collaboration de l'Unesco et de la Banque Mondiale a assuré jusqu'ici 440 millions de dollars de prêts et crédits aux pays économiquement pauvres pour l'expansion de l'éducation. Pour 1971-1976, on estime que les prêts pourraient atteindre un milliard de dollars.



un centre de formation pour tous les candidats intéressants que vous pouvez recruter, mettons cent cinquante. Votre intention est de leur donner en même temps un enseignement accéléré et une formation d'enseignants. Mais, au bout de cinq ans, vous pouvez très bien constater que vous n'avez été capable de former que cinq ou six professeurs vraiment compétents. Dans ce cas, la seule chose à faire est de continuer à travailler avec le même groupe jusqu'à ce qu'il soit correctement formé. Pour cela, il faut appeler au secours tous les procédés nouveaux imaginables. Et pendant ce temps, le nombre s'accroît tous les ans des enfants d'âge scolaire qui n'ont ni maîtres ni écoles.

EN Côte d'Ivoire, on est en train de mettre en application une des expériences limitées les plus audacieuses, une des plus curieuses que l'Unesco ait tentées et réussies. Au départ, il faut appeler au secours tous les procédés nouveaux imaginables. Et pendant ce temps, le nombre s'accroît tous les ans des enfants d'âge scolaire qui n'ont ni maîtres ni écoles.

On a pensé d'abord à l'enseignement par radio. L'Unesco et plusieurs Etats membres s'en servaient très efficacement dans le passé. C'est actuellement l'un des moyens les plus appréciés pour « couvrir » de grandes étendues avec le minimum d'enseignants. Mais la radio à des inconvénients. Elle ne possède pas le même impact que l'enseignement visuel ; la présence d'un enseignant expérimenté dans la classe est toujours nécessaire à leur efficacité. En Côte d'Ivoire, la meilleure solution paraissait d'employer la télévision avec elle, il suffirait de moniteurs à peine formés qui prendraient leurs consignes directement des instructeurs de la télévision.

Une fois cette proposition acceptée, quelques autres problèmes ont commencé à fleurir. Premier d'entre eux : comment faire marcher la télévision dans un village qui n'a pas d'électricité ? Dans certains cas, l'emploi de batteries a paru la meilleure solution. Dans d'autres, les régions désertiques du Nord, l'énergie solaire a été préférée. D'un seul coup, des villages qui n'avaient jamais connu aucune forme d'électricité l'ont reçue, non par les bonnes vieilles techniques du vingtième siècle, mais avec une technologie que les pays les plus avancés n'emploieront pas avant de longues années.

Autre obstacle : la réparation des postes en cas de panne. A première vue, le problème ne semble pas insurmontable. Mais cette opération pilote

a donné lieu à quelques ennuis qui n'avaient pas été prévus. Dans les régions désertiques, le sable vole et s'insinue dans les moindres interstices des postes de télévision. Il met hors d'usage à la fois les postes qui servent à l'enseignement et ceux que l'on garde en réserve. Au bout de très peu de temps, les enfants se retrouvaient alors en train de jouer toute la journée, pendant que leurs machines à enseigner restaient froides et silencieuses.

De toute évidence, il fallait des postes spécialement construits et hermétiquement clos. Les éléments électroniques fragiles ont été placés dans un tiroir spécial : quand le réparateur passait pendant ses tournées, à intervalles réguliers, il pouvait ainsi retirer les éléments, les remplacer par des nouveaux, et faire réparer les petits tiroirs dans un atelier centralisé d'Abidjan. Grâce à cette technique et aux postes de réserve, on a l'assurance que plus personne ne manquera la classe à cause d'une panne de téléviseur.

Les projets les plus nobles et les plus intellectuels butent toujours sur de petits détails stupides. L'opération pilote de Côte d'Ivoire a dû ainsi affronter une crise provoquée par les souris. Ce sont de petits animaux fort électriques, grands amateurs de sensations nouvelles : ils se sont pris d'une passion permanente pour les câbles de télévision. Plus d'une souris a fait là son dernier repas, avant de quitter ce bas monde dans une gerbe d'étincelles. Malheureusement, l'événement prive d'école les enfants du village, le lendemain et pendant des mois. Alors il a fallu encore une fois adapter l'appareillage. On fit des expériences pour distinguer les câbles que les souris aimaient de ceux qu'elles n'aimaient pas. Cela permit de rendre la télévision immangeable.

PENDANT qu'on se battait avec ces problèmes strictement techniques, les programmes et le matériel de travail étaient en préparation avec le concours des experts de l'Unesco. Finalement, un seul enseignant ferait à la télévision le travail de plusieurs centaines ; et chaque cours serait préparé avec beaucoup plus de soin et plus longuement que ne pourraient le faire une douzaine de professeurs.

Si tout se passe bien, tous les élèves débutants de Côte-d'Ivoire seront instruits par télévision. Chaque année, des cours seront préparés pour la classe suivante. Les élèves qui commencent l'école actuellement feront sans doute par la télévision l'ensemble de leur études primaires.

Encore une fois, comme il s'agit d'un projet Unesco, ces techniques pourront servir aux pays qui voudront jouer la même carte, si l'opération s'avère un succès.

Mais l'Unesco ne s'intéresse pas seulement à l'école primaire. Là où l'on utilise les méthodes traditionnelles d'enseignement, la qualité des diplômés du secondaire a une influence directe sur celle de l'enseignement qui sera donné par la suite dans le primaire. Il est impossible d'améliorer une partie de l'enseignement dans un pays sans prendre en considération et améliorer aussi l'ensemble du système.

Une réalisation de l'Unesco est aujourd'hui passée dans le domaine de l'histoire. Elle concernait l'enseignement des sciences après la seconde guerre mondiale. Le manque de scientifiques expérimentés provoquait alors une sérieuse crise dans le développement du monde : les écoles et les laboratoires qui auraient dû les former gisaient en ruine d'un bout à l'autre de l'Europe.

Des spécialistes de l'Unesco, esprits brillants et imaginatifs, unirent leurs efforts et firent un manuel permettant d'enseigner les sciences avec le matériel le plus rudimentaire... En pressant un citron, on y étudiait les corps conducteurs de l'électricité ; une fourchette, une aiguille et un verre d'eau suffisaient pour exposer les phénomènes de tension superficielle, un bouchon, une ampoule et cinq clous pour fabriquer un « Flash » photographique primitif. Sur la dernière page du livre étaient imprimés une règle, un rapporteur et une équerre, de façon que les élèves puissent les reproduire sur carton. C'est avec ce matériel élémentaire que beaucoup de scientifiques actuels les plus remarquables ont fait leurs premiers pas.

Ce livre, plusieurs fois réédité et mis à jour, est aujourd'hui traduit en une vingtaine de langues. Dans les pays en voie de développement, là où des laboratoires complexes n'existent pas encore, il est plus populaire qu'un texte ne l'a jamais été. La guerre a donc eu, au moins en une circonstance, une influence bénéfique sur l'enseignement. Remarquable exception : la guerre a produit un résultat heureux.

Il est davantage dans son caractère de détruire les écoles et les foyers permanents d'enseignement et de culture. Les enfants qui lui survivent, elle les laisse faméliques, psychologiquement traumatisés ; elle leur ôte presque toute chance de devenir un jour membres actifs de la société. Les réfugiés palestiniens, répandus à travers la Jordanie, le Liban, la Syrie et le territoire de Gaza, étaient par centaines de milliers les victimes de ces maux quand l'Unesco et l'Agence de secours des Nations Unies entreprirent en 1950 de mettre à leur disposition une organisation provisoire d'enseignement.

Au début, pour les écoles tout comme pour l'enseignement lui-même, on vécut d'expédients. Les années passant, on put bâtir des écoles véritables : leurs effectifs montèrent jusqu'aux environs de 250000 élèves, pour le primaire et trois années de secondaire. Ni l'Unesco, ni l'UNRWA ne

réalisèrent le caractère gigantesque de leur entreprise. Aujourd'hui encore, l'opération se survit d'une année à l'autre ; elle dépend des dons faits par des gouvernements et des organisations privées ; elle reçoit l'aide des organismes d'enseignement déjà établis et fondés par les réfugiés eux-mêmes.

COMME on peut l'imaginer, le fonctionnement de telles écoles nécessite un art tout diplomatique de la manœuvre. Après la guerre israélo-arabe de 1967, beaucoup d'écoles endommagées par la guerre ont dû être fermées. Les réfugiés furent encore déplacés. Mais partout où ils sont allés, on a recollé les morceaux des écoles, une fois de plus. Et quelquefois dans des tentes, quelquefois en plein air ou même en plein chaos, l'enseignement a pu survivre. Des livres de classes locaux furent trouvés porteurs d'une charge idéologique excessive dans certains milieux ; les experts de l'Unesco furent alors priés de mettre au point un matériel d'enseignement arabe et « neutre ».

Autre résultat de cette guerre : à Gaza, il ne pouvait plus y avoir d'examens pour les élèves du secondaire. Non seulement le passage à l'Université était devenu matériellement impossible, mais il n'existait plus aucun moyen de sanctionner les années d'études déjà accomplies. Par une série de manœuvres diplomatiques courageuses, l'Unesco est arrivée à obtenir les sujets d'examens préparés au Caire et à les faire venir à Gaza par Chypre. Ce sont des gens de l'Unesco qui ont fait passer les épreuves. Puis les copies ont été renvoyées à Chypre, et de là au Caire pour être corrigées. Du Caire, on envoya les diplômes. La première année où cette tactique a été appliquée, un millier d'étudiants purent passer le canal de Suez, sous l'égide de la Croix-Rouge, pour aller continuer leurs études dans les universités égyptiennes. Sans une organisation internationale comme l'Unesco, il n'y aurait pas eu possibilité d'entreprendre une négociation aussi compliquée. Ces jeunes seraient encore aujourd'hui enlisés, sans diplômes, sans espoir d'en avoir jamais.

Mais l'Unesco a dû affronter un autre problème épineux : évaluer ce que vaut exactement un diplôme. Est-ce que, par exemple, un examen réussi à l'Université de Moscou a la même valeur qu'une licence décernée à la Sorbonne ? La question peut avoir l'air purement académique, sauf si, possesseur d'une licence dans un pays, vous essayez de la faire valider pour continuer vos études dans un autre pas. Ici, l'Unesco en est encore à collecter les données et à faire le point des différentes positions. Mais elle a déjà publié, dans le cadre de ses programmes annuels, deux livres très utiles : « Etudes à l'Etranger » et « Etudes de va-

cances à l'Etranger ». Leur but est d'aider les jeunes à élargir l'éventail de leurs études, à voyager en toute liberté à travers le monde international du savoir. Ils ne donnent pas seulement des listes de cours, mais aussi des informations essentielles sur les bourses d'études. C'est pour avoir bien souvent feuilleté l'un ou l'autre de ces livres que tant de jeunes à l'esprit entreprenant ont pu, non seulement aller étudier à l'étranger, mais aussi se faire rembourser la plus grande partie de leurs frais.

Pour accomplir un pas de plus vers un enseignement mondial, l'Unesco étudie actuellement les possibilités de création d'une Université internationale. Ceci à la demande des Nations Unies. Une entreprise aussi futuriste reste un rêve et n'en est pas encore à se réaliser. Mais des progrès concrets ont été faits pour que la recherche du savoir ne soit pas freinée par l'existence des frontières politiques.

L'Unesco organise une coopération entre des universités ou des écoles techniques bien établies et leurs sœurs qui viennent de naître à des milliers de kilomètres. Parfois, il s'agit de faire parvenir un flot d'informations dans un pays qui a tout à coup besoin de techniciens éprouvés ou de spécialistes en pédagogie. L'Unesco accorde des bourses pour permettre aux personnes qualifiées d'aller étudier à l'étranger. Dans d'autres cas, ce sont des artistes déjà connus dans leur pays à qui elle accorde une aide financière : à l'étranger, ils pourront apprendre des techniques nouvelles, enrichir ce tissu vivant d'où ils tirent leurs créations.

Souvent, ces bourses permettent plus qu'une formation de base : grâce à elles, des personnes qui peuvent bien n'être plus jeunes arrivent à renouveler ou à enrichir des connaissances déjà acquises.

■ Il ne suffit pas de s'intéresser à toutes les étapes d'un enseignement bien défini. L'Unesco a réalisé finalement que, même si l'on a ses diplômes dans sa poche, et quel qu'en soit le niveau, on n'est pas nécessairement « éduqué » pour toujours. Sur tous les sujets, la masse des informations peut faire de véritables bonds, parfois en quelques mois. Même si vous avez eu votre diplôme cinq ans auparavant, comment pourriez-vous alors prétendre connaître toujours votre affaire ?

L'éducation, comme l'Unesco est arrivée à la comprendre, ne concerne plus une période de la vie, la jeunesse, passée à l'écart de la société, de ses pressions, de ses réalités. Elle représente un processus continu qui commence au berceau et ne se termine, dans l'idéal, qu'avec la mort. Conception nouvelle, très belle sur le papier.

C'est d'ailleurs un des principes sur lesquels se base l'Unesco pour organiser son travail d'éducation. Mais si vous cherchez jusqu'où l'on est allé dans ce domaine, vous vous apercevrez qu'on en reste encore aux premiers balbutiements.

Or on ne peut plus échapper à l'éducation permanente. Nous avons tous connu des gens qui arrivaient à parfaire leur éducation de cette façon, en l'élargissant ; leur intelligence et leur ouverture d'esprit sont tout à fait respectables. Mais avec l'explosion actuelle des connaissances, les simples particuliers auront de moins en moins de chances d'y arriver par eux-mêmes.

TOUT le monde est d'accord sur un point : l'enseignement actuel doit devenir partout beaucoup plus souple et plus ouvert sur l'avenir. Les individus, de leur côté, doivent pouvoir reconnaître quand l'enseignement qu'ils ont reçu est dépassé et ne s'applique plus à l'état présent du monde. Autrement dit, les systèmes d'enseignement ont à garder le contact avec ce monde passionnant et changeant dont ils s'occupent, et les individus ont à garder le contact avec l'enseignement. Il a fallu plusieurs générations pour que les écoles assimilent l'idée de Galilée selon laquelle la terre tournait autour du soleil. Il n'est plus admissible d'évoluer avec une lenteur pareille désormais.

Selon toute vraisemblance, un homme de trente ans, aujourd'hui, n'a jamais bien saisi ce qu'est la molécule d'ADN, cette découverte scientifique cruciale du vingtième siècle. Si toute cette génération n'est pas renvoyée à ses livres et mise au courant de façon ou d'autre, elle se retrouvera à quarante-cinq ans aussi éloignée de comprendre quelque chose au monde que si elle plaçait la terre au centre du système solaire.

Au cœur de toute éducation, on devrait placer le changement et le renouvellement, ceux de la connaissance comme ceux des façons de penser. Trop souvent dans le passé, l'enseignement n'a été qu'une façon de tourner en rond, et un dogme. Il le sera encore tant que les gouvernements et nous tous n'aurons pas fait cette découverte : malgré toutes les statistiques et tous les diplômes du monde, il ne peut pas exister d'hommes « instruits », mais seulement des hommes « qui s'instruisent ».

Aucun pays, qu'il soit développé ou en cours de développement, n'a encore mis sur pied, pour l'ensemble de sa population, un enseignement basé sur ce fait. Mais c'est là l'objectif ultime que se fixe l'Unesco pour elle-même et pour ses Etats membres. En tant que tel, il représente à la fois un idéal et une obligation pour le proche avenir. Nos vies doivent être éducation et l'éducation doit être notre vie. ■

Force et vivacité de l'esprit

LE quinzisième jour de mai, en 1968, une conférence se réunit au siège de l'Unesco pour établir le programme des cinq années suivantes. En toile de fond : la grande sculpture blanche, féminine, de Henry Moore, les carreaux vernissés de Miro, les gazons merveilleusement peignés. La seule chose qui, peut-être, ne paraissait pas à sa place était un Picasso énigmatique — il faisait penser à un éclat de rire secret, extravagant, gênant. Tout était normal par ailleurs, mais on respirait comme un air nouveau.

C'était alors en France l'époque des fameux « événements » — les grèves d'étudiants. Des bruits couraient : on disait que les réunions seraient troublées par des manifestations de jeunes ; Paris, à cause des grèves, était au bord de la paralysie. Enfin, un nouveau chapitre de l'histoire commençait — réaction en chaîne de manifestations, de confrontations, de conflits et d'accords difficiles entre des jeunes en colère et les gens en place un peu partout dans le monde.

Ce mouvement dépassait le cas d'un pays ou d'un régime particuliers : les jeunes du monde entier prenaient la parole — les uns contre certains aspects de leur société, les autres contre les contestataires. Et là où la violence

pouvait être évitée, ces jeunes démontraient en fait qu'ils pouvaient se faire entendre.

Les gens de l'Unesco regardaient de leur bureau la bourrasque venir jusqu'à leur porte, ou bien ils se rendaient tous les soirs à des réunions publiques et prenaient part aux débats en pleine rue — et pendant ce temps un monde se cherchait une âme.

Depuis sa création, l'Unesco avait un département de la jeunesse. Il s'était intéressé au rôle des adolescents dans le redressement d'une Europe ruinée par la guerre. Et surtout les activités de l'Unesco n'étaient presque jamais sans rapports avec la jeunesse.

Pourtant, mis à part quelques individus isolés, ces explosions ont été une surprise complète pour l'Organisation. Certes, les gens de l'Unesco n'ont pas été plus surpris que n'importe qui — c'est une consolation. Mais on murmure ici et là qu'ils auraient dû être capables de prévoir un tel phénomène.

Jusqu'à lors l'Unesco avait eu affaire, dans ses diverses activités, à des jeunes tout à fait « bien » — comme on dit —, jeunes gens et jeunes filles qui adhéraient avec passion aux Clubs de l'Unesco dans les pays en voie de développement, qui participaient à son programme mondial de

loisir et sport, et qui s'annonçaient comme les jeunes et brillants leaders de demain. Leurs revendications sociales étaient de type traditionnel, et pouvaient s'exprimer par les voies conventionnelles. Mais au début des années 60, même la participation de ces jeunes était devenue de plus en plus formelle.

Parce qu'elle dépendait étroitement des gouvernements et parce qu'elle faisait partie des Nations Unies — système que l'on ne pouvait plus considérer comme une expérience décisive pour la paix — l'Unesco donnait l'impression de s'attacher aux jeunes par fonction, mais de ne pas participer vraiment à leurs problèmes ni à ce qui les intéressait. Elle paraissait le dernier endroit où des jeunes pouvaient aller mettre leurs idées à l'épreuve. Avec la Conférence Générale de 1968, un effort général fut entrepris pour modifier cette image qu'elle donnait d'elle même.

Certains gouvernements étaient violemment opposés à l'idée que des jeunes pourraient avoir la parole dans une organisation internationale. Ils étaient prêts à admettre que les jeunes devaient recevoir une éducation, mais se montraient moins joyeux quand le moment arrivait pour les étudiants de commencer à donner leur avis.

Photo © Georg Oddner - G. Bern, Paris





Déjà, pourtant, les effets de l'éducation se faisaient sentir dans la communauté mondiale, que cela plût ou non aux hommes et aux femmes en place.

Malgré ce genre d'opposition, l'Unesco se trouvait moralement dans la situation d'un maître qui a stimulé l'activité de ses élèves pour les raisons les plus hautes, qui les a encouragés à penser par eux-mêmes et les en a récompensés, et se découvre tout à coup engagé dans leur vie beaucoup plus qu'il ne l'avait soupçonné. Stopper le dialogue, leur refuser le droit d'exposer leurs opinions quand cela pourrait devenir dangereux, ce serait renier tout ce qu'il a fait avec eux, tout ce qu'il a défendu jusqu'alors.

L'Unesco a toujours parlé de l'idéalisme des jeunes, de leur aptitude au changement, et a toujours eu confiance en eux. Mais l'idée commençait à émerger, lentement, que les jeunes actuels avaient grandi plus vite que ceux des générations précédentes. Il y a en eux plus que le sentiment puisant du bien, — également un scepticisme et un réalisme assez forts pour qu'ils puissent refuser d'être mis à l'écart ou coiffés par les adultes.

Si elle voulait servir à quelque chose, l'Unesco ne pouvait plus œuvrer « pour » la jeunesse, comme le ferait un vieil oncle riche et bien intentionné.

Partout dans le monde, les clubs Unesco se sont révélés parfaitement efficaces pour répandre les idées de l'Unesco et promouvoir parmi les jeunes les idéaux qui sont les siens. Il y a actuellement 1 500 clubs Unesco dans 50 pays. Au Japon, les jeunes (ci-dessus) en ont constitué plus de 400, un nombre qui n'est dépassé qu'en France, avec 450. En Espagne, des clubs d'Amis de l'Unesco existent dans plusieurs grandes villes. On y écoute des conférences, on y fait du théâtre, on y joue des concerts, on y organise des expositions, on y discute des problèmes nationaux et internationaux. Grâce aux Bons d'Entraide de l'Unesco, on peut, dans nombre de pays, participer directement à l'œuvre de l'Unesco, en fournissant du matériel scolaire et scientifique, des livres, des fournitures qui aident à la réalisation de divers programmes, en Asie, en Afrique, au Moyen-Orient et en Amérique latine. Les donateurs achètent des Bons d'Entraide et les adressent directement à l'entreprise qui leur tient à cœur. C'est ainsi que plus de 2 millions et demi de dollars sont parvenus pour aider les programmes d'éducation, les écoles, les bibliothèques et les musées des pays en voie de développement.

Les jeunes sont capables de parier et de travailler pour eux-mêmes ; le nouveau rôle de l'Unesco est de veiller à ce qu'ils aient une chance de le faire. Dans bien des cas, cela l'entraînera à se poser en médiateur entre la société et sa jeunesse. D'abord, au sein des gouvernements établis, la panique provoquée par la jeunesse et par ses accusations de violence, de corruption, de recours à la haine, a frôlé l'hystérie. La jeunesse était vue comme un problème pour la société, une menace pour son existence même.

Aujourd'hui, les premières ondes de

choc ont passé. Les mêmes gouvernements sont en position de se rendre compte, sans être menacés inutilement, que les jeunes peuvent leur en apprendre beaucoup, qu'ils peuvent insuffler un peu de vie et d'efficacité aux institutions les plus éculées — il suffit d'accorder à ces jeunes la moitié d'une chance.

Une fois encore, l'Unesco est en position de suggérer à ses cent vingt-cinq gouvernements (avec des chances de succès diverses) que la jeunesse doit être écoutée. Plus important : qu'elle doit avoir la possibilité de parti-

ciper effectivement à la vie politique et de prendre de vraies responsabilités à l'intérieur des structures sociales. Rien sans doute n'est plus humiliant, plus encourageant, pour quelqu'un de jeune, que de jouer un rôle d'un gage, d'appartenir à une commission ou d'occuper un poste au nom ronflant sans avoir en réalité la moindre influence, — d'être seulement là pour qu'une société ait une belle vitrine.

L'UNESCO et tout le système des Nations Unies ont pu réaliser qu'il est dangereux de réunir des jeunes pour parodier de façon inefficace une institution réelle. Cela s'est passé à l'Assemblée mondiale de la jeunesse, au siège des Nations Unies, à New York. Dans le cadre du 25^e anniversaire, on avait réuni en assemblée les Nations Unies de la jeunesse (une jeunesse d'ailleurs plus ou moins jeune...) et l'on voulait y célébrer le rituel des négociations pacifiques. Résultat : la presse mondiale a été éclaboussée de grands titres : « Assemblée Mondiale de la Jeunesse : les jeunes annoncent les slogans des adultes. L'accord sur la guerre est éclipsé. » « Assemblée des Jeunes : on veut expulser des délégués. » « ONU de la jeunesse : fin tumultueuse. »

Au bout du compte, déception et embarras pour tout le monde. La plupart des assistants sont sortis de là découragés, voyant la « nouvelle génération » partie pour faire les mêmes erreurs stupides que les précédentes et lui trouvant, pour cet échantillon au moins, moins de tolérance et de bonne volonté qu'à ses aînées. D'excellentes suggestions avaient été émises par les délégués : elles se sont perdues dans les comptes rendus sensationnels de la presse ; et comme rien n'avait été prévu pour donner une suite concrète aux travaux de la conférence, elles ont définitivement disparu dans les ténèbres extérieures.

La société moderne, dans le monde entier, possède un caractère frappant : les gouvernements ou les institutions établis n'ont pour ainsi dire aucun moyen de savoir ce que leurs jeunes pensent réellement. Quand ils s'y essaient, c'est au mieux du « pile ou face ». Soumis à des enquêtes ou à des questionnaires officiels, les jeunes, comme d'ailleurs n'importe qui, sont fatalement entraînés à la polémique. D'un autre côté, quand une organisation de jeunesse organise un sondage d'opinions, ce sondage reste souvent partiel et concerne presque uniquement des questions locales, sans grand intérêt au dehors d'un secteur limité.

Aujourd'hui donc l'Unesco, avec l'approbation — chargée à la fois de crainte et d'espoir — des gouvernements qui en sont membres, se met au travail pour découvrir ce que les jeunes pensent ; non seulement dans tel ou

tel pays, mais sans tenir compte des unités politiques et de leurs limites arbitraires. Qu'il y ait un courant général en faveur du pacifisme, de la compréhension, de l'honnêteté et de la sincérité, parmi les jeunes, c'est possible ; mais tant que l'Unesco n'aura pas son entrepôt de données sur la jeunesse, tant qu'elle ne pourra pas établir un courant incontestable d'opinions entre les jeunes et tout l'« establishment » du monde, personne ne sera en mesure de l'affirmer. Et même alors, il faudra beaucoup de prudence et de clairvoyance pour interpréter un tel amoncellement de faits et d'attitudes.

Le programme de l'Unesco implique toujours que l'on parle un peu, mais c'est justement ce qui n'a pas été suffisant jusqu'à aujourd'hui : des jeunes se forment leurs opinions aux réunions de jeunesse, d'autres, employés au Secrétariat, deviennent par eux-mêmes avertis des questions politiques et administratives, des organisations de jeunesse travaillent à des enquêtes pour l'Unesco. Dans tous ses aspects, de l'éducation à la recherche écologique, le programme de l'Unesco est lié de façon ou d'autre au phénomène d'une culture « jeune », c'est-à-dire élaborée par les jeunes eux-mêmes.

L'objet du programme est toutefois d'aboutir à une action. L'Unesco a fait quelques pas timides dans ce sens. Des jeunes viennent faire des stages d'été au Secrétariat. D'autres sont engagés et formés pour travailler en permanence au siège ou bien sur le terrain. L'Organisation prie instamment tous les pays d'inclure au moins un jeune dans leur délégation à la Conférence Générale. Certes, le nombre des personnes en cause est très faible. Il y a des gouvernements qui, tout simplement, ne sont pas preneurs : le nombre des jeunes est donc inférieur même à ce qu'il pourrait être.

D'un autre côté, certains Etats membres ont décidé de faire un pas de plus, d'utiliser les experts de l'Unesco pour se rapprocher de leurs propres jeunes. Plusieurs Etats, par exemple, ont demandé une aide pour mettre au point des politiques nationales de la jeunesse. Si ces politiques sont mises en œuvre, la jeunesse se trouvera directement liée à l'action des gouvernements et aura une chance de contribuer au développement de toute la société.

Trop souvent les jeunes voient leurs facultés gaspillées dans leur propre pays, parce que les études qu'ils font n'ont aucun intérêt pour la société où ils vivent. Et au moment où ils abordent la partie productive de leur vie, ils se retrouvent sans travail. Cette morne et déprimante réalité est ce qu'il y a derrière les statistiques claires et précises concernant les « jeunes sans emploi, ayant étudié » dans bien des pays, développés ou non. Ce sont des « accidents » qui se produisent quand on ne planifie pas l'enseignement au niveau national ou régional.

Et même si vous trouvez un emploi

après vos études, vous aurez bien souvent gaspillé votre temps pour avoir suivi des cours dépassés et sans valeur. Au lieu d'abandonner la planification des programmes, le gouvernement des universités et des écoles aux seuls administrateurs à cheveux gris, l'Unesco soutient depuis longtemps que les jeunes devraient avoir leur mot à dire sur ce qu'ils étudient. Et de nouveau, sur ce point, elle peut faire des suggestions, en souligner les avantages pour telle ou telle institution ; elle peut faire connaître ce que d'autres jeunes ont entrepris pour organiser eux-mêmes leurs études. Mais en fin de compte, la décision appartient à chaque université, à chaque collègue, et dépend des initiatives que les étudiants seront disposés à prendre d'eux-mêmes.

Jusqu'à présent, nous avons employé « jeunesse » comme un terme pratiquement synonyme d'« étudiant », il en est d'ailleurs ainsi dans l'esprit de bien des gens : la jeunesse, ce sont les jeunes qui ont la possibilité de s'organiser ; ces jeunes sont pris pour le tout, c'est cette entité dont il est question dans la presse et dans les analyses.

Mais qui parle de ces étudiants, si nombreux, qui fuient toute forme d'organisation et entendent donner à leurs organisations la plus grande ouverture et la plus grande souplesse possibles ? Et ces jeunes gens qui n'ont pratiquement pas été à l'école, qui errent dans les rues, seuls, sans espoir de travail ? Et les secrétaires ? et les jeunes employés, les jeunes ouvriers ? Comment les atteindre et comment les intégrer à notre tableau d'ensemble de la jeunesse ?

L' sera encore plus difficile d'atteindre la masse de la jeunesse rurale. Ces jeunes peuvent être encore loin de leurs vingt ans, mais ils n'ont jamais connu autre chose que le travail d'un seul et même coin de terre. Sous bien des rapports, ils sont aussi âgés que la terre elle-même. Ils sont eux aussi « la jeunesse » : pourtant, ils ne se reconnaîtraient pas comme partie de leur propre génération. Si l'Unesco les atteignait, eux en particulier, et si elle leur offrait une tribune pour exprimer ce dont ils ont besoin en matière d'éducation et dans leur travail, ils arriveraient peut-être à ressentir un peu les plaisirs d'être jeunes.

Les organisations de jeunesse sont peu nombreuses à s'occuper de jeunes en bleus de travail et il y en a moins encore avec lesquelles l'Unesco puisse collaborer. Mais à part cela, ces masses de jeunes sont pratiquement hors d'atteinte pour l'Unesco.

Il y a évidemment les jeunes « radicaux », tous ceux qui veulent se faire entendre lors de rencontres internationales, les groupes *ad hoc* qui agissent pour que leurs griefs et leurs

colères soient entendus. Ils sont, bien sûr, au-delà des canaux officiels utilisés par l'Unesco et, naturellement, à la perspective d'une rencontre internationale de contestataires, les États membres se sentent pris d'un sérieux malaise. Ils s'attendent à ce que les délégués cassent les vitres. Mais on peut penser que les craintes officielles sont elles aussi un peu excessives.

En réalité, c'est peut-être bien là ce qu'espéraient les orateurs radicaux : dire ce qu'ils avaient à dire, et parmi d'autres jeunes en proie à leurs difficultés propres, lesquelles réduisent à peu de chose d'éventuelles discordes personnelles ; quoi qu'il en soit, se serait dégagée avec acuité la conscience de ce qui est vraiment injuste et déloyal et de ce qui est humainement intolérable dans les compromis de la civilisation.

MAIS, qu'il s'agisse de jeunes qui gardent le silence, de ceux qui n'ont pas voix au chapitre, ou bien des revendicateurs, des critiques bien informés, l'Unesco pourrait leur offrir une possibilité d'expression qu'ils ne trouveraient nulle part ailleurs dans le monde. Bien sûr, la tâche n'est pas facile et ce n'est pas un rôle que l'Unesco aborde à la légère. Mais la jeunesse représente tous les jours une part plus importante de la population mondiale ; elle devient tous les jours un peu plus une force avec laquelle il faut compter. L'Unesco peut se faire son interprète et, si nécessaire, lui assurer son appui officiel pour la conquête des droits de l'homme et de l'esprit.

Il se peut que l'Unesco ne puisse en aucun cas épouser toutes les causes, mais il lui reste encore à prouver qu'elle peut être de quelque utilité pour la jeunesse. Peut-être ses responsabilités vis-à-vis des gouvernements s'avéreront-elles trop étouffantes, peut-être sera-t-il possible de les dépasser. Quand il s'est agi de faire passer des examens aux réfugiés de la zone de Gaza, ce sont les considérations de personnes qui l'ont emporté. Dans ce cas limité, la diplomatie et la bonne volonté ont bousculé tous les intérêts et toutes les laideurs de la guerre pour venir en aide à une poignée de jeunes. Espérons que l'Unesco connaîtra le même bonheur chaque fois qu'il s'agira de la jeunesse en général. En fait, elle est en train d'exécuter un tour de force qui, jusqu'à présent ne semble pleinement apprécié ni par les gouvernements (dont certains l'accusent de se mêler de ce qui ne la regarde pas) ni par les jeunes eux-mêmes.

Tâche ingrate ? C'est bien possible. Mais, comme l'a souligné un membre du Secrétariat, « si nous ne nous efforçons pas de dire un mot pour la jeunesse au niveau international, alors, dites-moi qui le fera dans ce monde de désordre et de confusion ? » ■

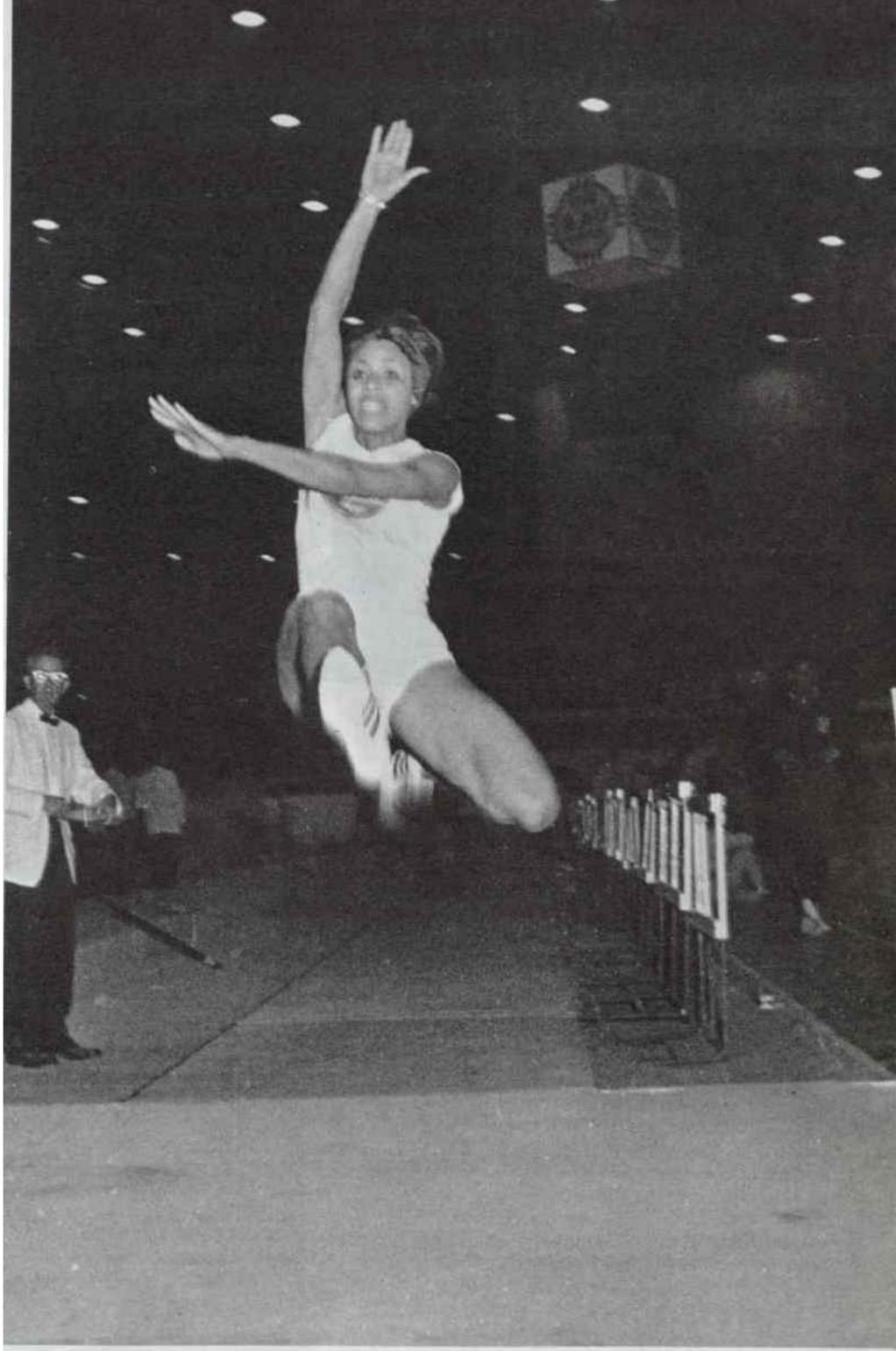


Photo © Eli Attar, New York

DES PRIX INTERNATIONAUX DÉCERNÉS PAR L'UNESCO

Décerné chaque année par le Directeur général de l'Unesco, le Trophée international Pierre de Coubertin met à l'honneur l'esprit de « fair play » dans le sport. Depuis 1964, où il a été attribué pour la première fois, ce trophée est allé tour à tour à un Italien (bobsleigh), une Américaine (athlétisme : photo ci-dessus), un Yougoslave (lutte), un Espagnol (football), un autre Espagnol (basket-ball) et un Polonais (cyclisme). Des équipes de football d'Angleterre, de République Fédérale d'Allemagne, de France et du Japon, ainsi que l'équipe junior de golf de Suisse, ont été également distinguées, aussi bien qu'un entraîneur français de football, un arbitre hongrois, un pongiste suédois, deux yachtsmen américains, un skieur polonais et un ancien joueur tunisien de basket-ball. D'autres prix sont décernés par l'Unesco ou sous ses auspices : le Prix Kalinga pour la vulgarisation scientifique depuis 1952 ; le Prix Unesco pour les Sciences, attribué depuis 1968 à des contributions importantes en faveur du développement technologique ; le Prix iranien Mohamed Reza Pahlavi, fondé en 1967 en vue de promouvoir l'alphabétisation des adultes ; le Prix Nadejda K. Kroupskaïa, créé par l'U.R.S.S. en 1969 pour contribuer au programme de l'Unesco de lutte contre l'analphabétisme ; enfin, le Prix d'Architecture de l'Unesco, décerné depuis 1969 au gagnant d'un concours international réservé aux élèves des écoles d'architecture.



Photo John Zimmerman © Life Magazine

Curiosité de l'esprit

Les visages heureux de ces trois enfants manipulant, à la maison, un télétype branché sur un ordinateur central montre bien que la science est devenue pour la jeunesse d'aujourd'hui un jeu merveilleux. Dans le monde entier, des centaines de milliers de jeunes occupent leur temps de loisir dans des clubs scientifiques, dont l'Unesco a encouragé la multiplication. Ce faisant, l'Unesco défrichait le terrain : elle suscitait de nouvelles manières d'aborder l'enseignement des sciences grâce à de nouveaux matériaux, de nouvelles méthodes et techniques, à la faveur de grands projets pilotes en Amérique latine, en Asie, en Afrique et dans les États Arabes. Dans le cadre de ces projets, des groupes de personnalités éminentes ont été réunis pendant des périodes d'une année afin de repenser dans son ensemble l'enseignement de différentes disciplines scientifiques — la physique à São Paulo (Brésil), la Chimie à Bangkok (Thaïlande), la biologie à Cape Coast (Ghana), les mathématiques au Caire (RAU). Le « Manuel de l'Unesco pour l'enseignement des sciences », dont la première édition a paru en 1957, et qui décrit quantité d'expériences scientifiques faciles à réaliser à l'aide de matériaux aisément disponibles, est devenue, d'une année à l'autre, un grand succès de librairie et il est actuellement publié en 28 langues. L'explosion des connaissances scientifiques a amené l'Unesco à proposer la création d'une « banque » mondiale de la documentation scientifique, pouvant fournir avec rapidité à tous les hommes de science, partout, les informations qui leur seraient nécessaires. Connus sous le nom de Unisist, ce projet prévoit des méthodes de rationalisation des systèmes d'ordinateurs, une liaison entre les réseaux de documentation déjà existants et la création de nouveaux systèmes d'information pour les pays qui n'en bénéficient pas.

LA science moderne est, par elle-même, un univers, un univers beaucoup plus rapide dans son expansion que celui de la démographie ou de l'essor économique. La recherche et le développement sont d'immenses entreprises qui absorbent plus de 50 milliards de dollars par an dans le monde et requièrent plus de 2 millions d'hommes de science et d'ingénieurs, et ces chiffres astronomiques vont doubler au cours des cinq à dix prochaines années.

Les pays riches en scientifiques et en ingénieurs sont dits « développés » ; leur prospérité croît aussi vite que l'imagination de ces hommes peut aller dans la création d'idées nouvelles. Privé de scientifiques, en notre 20^e siècle, aucun pays ne peut même être appelé « en voie de développement » ; le monde se divise donc entre nations « avec science » et nations « privées de science », les premières de plus en plus riches, les secondes de plus en plus à la traîne. Rien d'étonnant donc à ce que s'impose une politique qui permette de mettre ordre à cet état de choses. Le monde scientifique ne peut ignorer plus longtemps que la science est devenue l'objet d'un débat public.

L'Unesco a donc voulu intéresser les pays en voie de développement à la création d'une politique d'organisation de leurs entreprises scientifiques particulières comme à l'extension de leurs capacités technologiques propres. En d'autres termes, il s'agit

de répondre à des questions de cet ordre : tel ou tel pays peut-il assurer au niveau national la recherche et le développement, ou doit-il importer une technologie ? Peut-il former ses chercheurs chez lui, ou doit-il les envoyer à l'étranger en risquant de subir « l'exode des cerveaux » ?

Avant tout, doit se poser une question essentielle : de quelles ressources un pays doit-il disposer aux fins de la recherche et du développement ? Toutes questions qui impliquent que le pays possède des organismes aptes à déterminer une politique scientifique : que faire, comment le faire, quand le faire ?

En aidant à l'implantation de tels organismes, en assurant l'assistance d'experts, l'Unesco a aidé les pays du Tiers Monde à déterminer ce qui leur convient le mieux en matière scientifique.

Dans le domaine fondamental de la formation des scientifiques, le rôle de l'Unesco rejoint son travail d'ensemble en matière d'éducation. Les mêmes règles de base s'appliquent dans tous les cas. C'est une question de survie : l'enseignement de la science doit être aussi poussé, aussi excellent que possible. Si un pays doit partir de zéro, l'Unesco essaye de poser les fondations. Quand il existe déjà un enseignement scientifique, l'Unesco peut alimenter la recherche et fournir les experts pour l'améliorer, la hisser au niveau des meilleures.

A première vue, il semblerait que

l'on puisse greffer la tournure d'esprit scientifique sur les gens appartenant à n'importe quelle culture. En réalité, l'éducation scientifique ou technique ne « prend » qu'à condition de s'intégrer à un ensemble. Citons un cas extrême : dans plusieurs pays d'Afrique, les seuls cours de biologie autrefois disponibles décrivaient la flore et la faune d'un pays européen — celui où ils avaient été faits : les biologistes de ces pays pouvaient ainsi avoir à apprendre pendant leurs cours quantités de précisions sur les haies d'Angleterre, par exemple, au lieu de s'instruire sur leur propre environnement.

L'absurdité d'une telle situation est évidente, mais c'est l'Unesco qui a dû dépenser beaucoup d'argent et de temps pour créer des livres de biologie vraiment africains.

Il en a été de même pour la formation des ingénieurs, grâce à des projets pilotes dans différentes parties du monde. On a essayé de former des hommes dont les capacités correspondent précisément aux besoins des industries et sociétés de leur pays. Les machines, les constructions, les moyens de transports varient ; il devrait en être de même pour la formation des hommes qui en font les plans, les fabriquent et les entretiennent.

L'Unesco est en train de cataloguer les pays qui vivent dans les mêmes conditions économiques et naturelles. Elle essaye de diffuser l'information que chacun d'eux est arrivé à obtenir difficilement par tâtonnements. Ainsi les pays placés dans des conditions analogues, et situés peut-être aux antipodes, pourront-ils éviter les lenteurs d'un tel procédé.

ENFIN, quand on devient scientifique ou ingénieur, il reste un problème considérable : l'assimilation des nouveautés. Dans ce domaine, les événements se succèdent si vite que si vous ne vous tenez pas au courant, non seulement votre information est dépassée, mais bien réellement vous cessez d'appartenir à votre profession. Un scientifique de 1970 qui en resterait à ses connaissances de 1965 et à elles seules pourrait aussi bien être alchimiste et essayer de changer le plomb en or en marmottant des incantations.

Jusque vers 1950, il était possible de rester à flot dans un domaine de recherche en lisant chaque article dès sa parution et en consacrant tout son temps libre à une « éducation permanente ». Aujourd'hui, pour les seules sciences de la nature, il y a près de trois millions d'articles qui paraissent dans le monde chaque année. Sans parler des livres scientifiques ni des brochures, dont apparemment les bibliothèques débordent. Maîtriser ne serait-ce qu'une petite partie, bien

spécialisée, de toute cette masse ? Un esprit s'y grillerait, tout simplement — et le monde serait alors rempli de scientifiques ratés.

C'est l'ordinateur qui a permis cette accélération de la recherche et de la documentation impossibles aux hommes. C'est lui encore, et lui seul, qui permet de marcher au même train. Quelle part de toute cette production scientifique est-elle répétition des mêmes expériences ? Quelles sont les tendances qui se font jour à travers une telle masse ? Seul un ordinateur peut répondre. Même si l'Unesco fait faire des compilations de bibliographies pour certaines des œuvres publiées, ce ne sera rien de plus qu'une liste de titres. La vraie question est de savoir ce que ces titres recouvrent.

Comme le problème se trouverait simplifié si seulement tous les ordinateurs du monde parlaient le même langage, si l'information pouvait être rassemblée et rendue disponible dès son arrivée ! Si seulement l'on parvenait à se mettre d'accord sur des termes de référence et de mesure compatibles... et si seulement les différents systèmes d'ordinateurs étaient eux-mêmes standardisés !

C'est dans ce but que l'Unesco a entrepris de créer l'UNISIST, une organisation mondiale d'information scientifique. Encore au stade des plans, elle promet de bouleverser les idées que l'on se fait sur la nature même de la connaissance scientifique. Aucun pays, aucun groupe de recherche ne sera obligé d'y adhérer mais, il faut l'espérer, quand son fonds d'informations et d'analyses prendra de l'ampleur, aucune personne intéressée par l'enquête scientifique ne sera en mesure de s'en passer.

Evidemment, l'UNISIST exigera, tant des chercheurs que des nations, une humilité nouvelle. Les découvertes particulières seront de moins en moins considérées comme propriétés privées destinées à l'exploitation et au profit : elles entreront dans une sorte de banque mondiale, au profit de tous.

Une coopération internationale comme celle-là peut très bien fonctionner, l'Unesco l'a prouvé. Certes, l'exploration spatiale a été le fait de nations individuelles, avec des budgets et des programmes distincts. Mais si l'homme a commencé à explorer cet autre grand espace insondable qu'est l'Océan, c'est par un effort international concerté, coordonné par l'Unesco. Pour commencer, on s'est attaqué à l'océan Indien pendant six ans. Navires et scientifiques de 25 nations en ont sillonné les eaux dans tous les sens, prélevant des échantillons, sondant les fonds pour dresser la carte de leurs étendues froides et obscures, explorant les courants, cataloguant les formes de vie animale et végétale. Navires et équipements allaient des « gadgets » sophistiqués, emportés par de véritables laboratoires flottants, aux bouées immergées le long des bateaux

de pêche... Les informations pleuvaient de tous les côtés.

Elles ont donné lieu à quelques surprises intéressantes. Par exemple, les scientifiques ont longtemps cru à l'existence d'un courant puissant et rapide qui se dirigerait vers le Nord le long des côtes orientales de l'Afrique. Ils l'appelaient le courant des Somalies, mais n'en avaient encore jamais fait la carte ni mesuré la vitesse. En fait, le courant existait bien ; mais ce qui a provoqué une belle petite surprise a été de découvrir que, seul de son espèce, il disparaissait pendant la moitié de l'année. Quand la mousson du Sud-Ouest souffle, il glisse vers le Nord à une vitesse presque double de celle du Gulf Stream. Mais à la fin de la mousson, quand la direction du vent dominant s'inverse, il se transforme en une timide dérive vers le Sud.

Ce que les scientifiques découvraient, en fait, c'était le mode d'emploi d'une gigantesque turbine naturelle, la mousson, qui fonctionnait comme à l'interrupteur... Au lieu d'avoir à élaborer des théories concernant l'action des vents sur les courants à la surface de l'Océan, voilà que l'on pouvait en mesurer l'effet, pour la première fois et dans la réalité — comme si toute l'étendue des eaux n'était qu'un immense laboratoire.

AUTRE question à laquelle les océanographes voulaient répondre : pourquoi l'océan Indien ne fournissait-il pas son honnête contingent de poissons, comme les autres océans ? Par une ironie du sort, il était entouré des pays les plus densément peuplés au monde, pays où les besoins en protéines, donc en poissons, étaient les plus criants. Les chercheurs découvrirent que, pour des raisons encore inconnues, certaines couches d'eau de l'océan Indien étaient très pauvres en oxygène : quand elles atteignaient la surface, la vie animale et végétale était asphyxiée.

On a bien repéré une grande montée d'eau qui regorgeait de vie, mais seul l'équipement de chalutage le plus moderne permettait d'exploiter ce filon. La nourriture est là, tout près, mais hors de portée pour ceux qui en ont besoin, accessible seulement aux nations assez riches pour la récolter — à leur propre usage.

A qui doivent appartenir en réalité les richesses des océans, les dépôts minéraux de leurs fonds et leurs autres ressources encore inexploitées ? A ce jour, on n'a pas pu arriver à un accord satisfaisant. Mais plus va se développer l'exploration de la Méditerranée, de l'Atlantique Sud, du Pacifique occidental, plus les navires océanographiques tomberont sur des entassements de richesses minérales tout juste hors d'atteinte (comme ils l'ont fait accidentellement en mer



**EXPÉDITIONS
INTERNATIONALES
POUR
L'EXPLORATION
DES OCÉANS**

Ce diagramme physiographique de l'Océan Indien est basé sur les sondages acoustiques effectués par une flotte de 40 navires de 25 pays spécialement équipés, au cours de l'Expédition dans l'Océan Indien (1959-1965) qui a eu lieu sous les auspices de l'Unesco et du Conseil international des Unions scientifiques. C'est par l'entremise de la Commission océanographique intergouvernementale créée en 1960 que l'Unesco coordonne la recherche océanographique, qui coûte aux pays qui y participent 15 millions de dollars par an et vise à explorer l'un des derniers domaines mal connus de notre planète, — les océans qui occupent les trois quarts de sa surface. 14 navires de 8 pays ont étudié, en 1963, dans la zone tropicale de l'Atlantique, les effets des modifications des courants océaniques sur le rendement de la pêche ; l'année suivante, 8 navires de 6 pays ont exploré le Golfe de Guinée ; et en 1965, 36 navires de 6 pays ont entrepris l'étude du Kouroushivo, qui est, dans le Pacifique occidental, l'équivalent du Gulf Stream, afin d'observer la manière dont les variations de ce courant affectent le climat et la pêche.

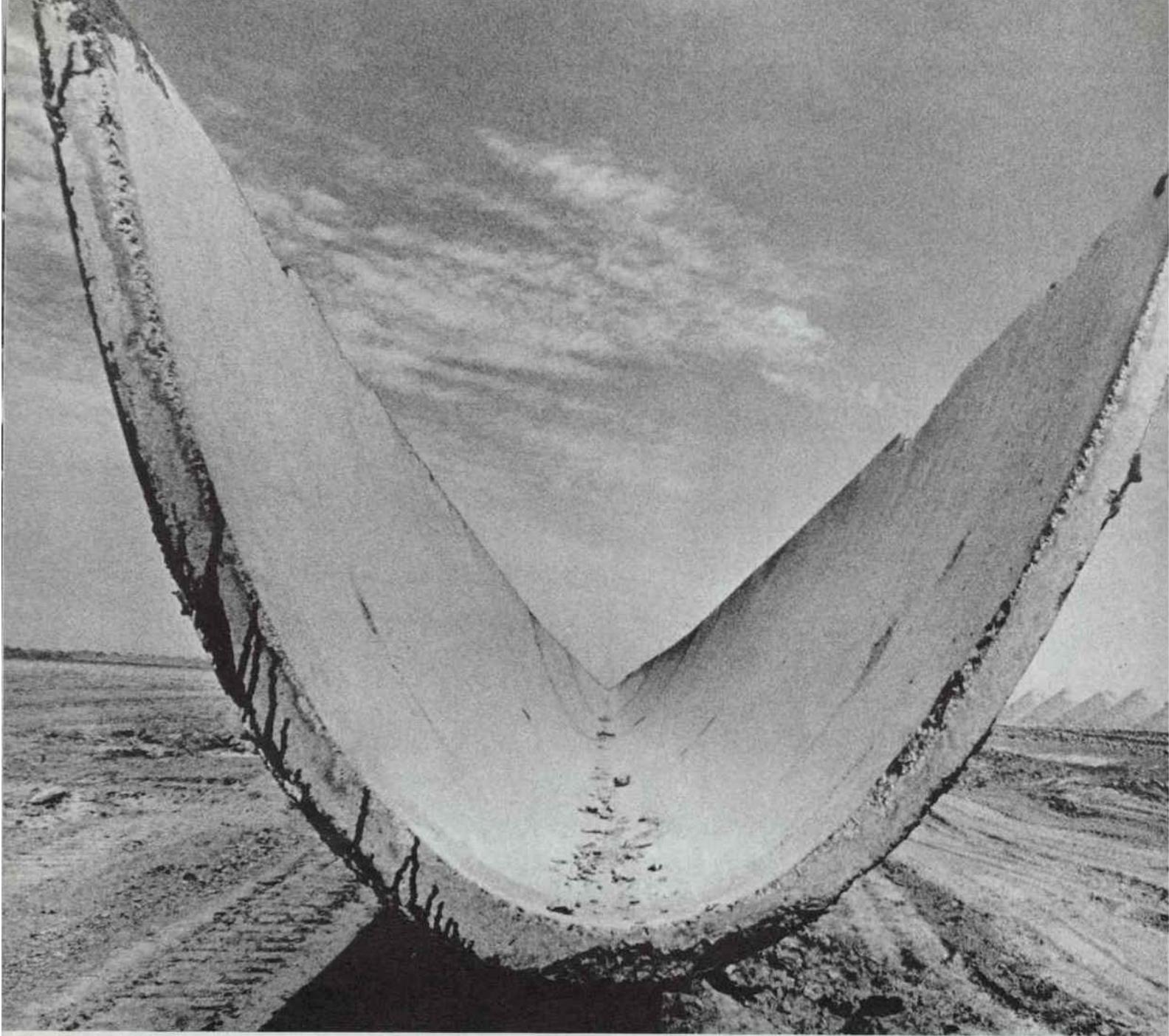




Photo © APN

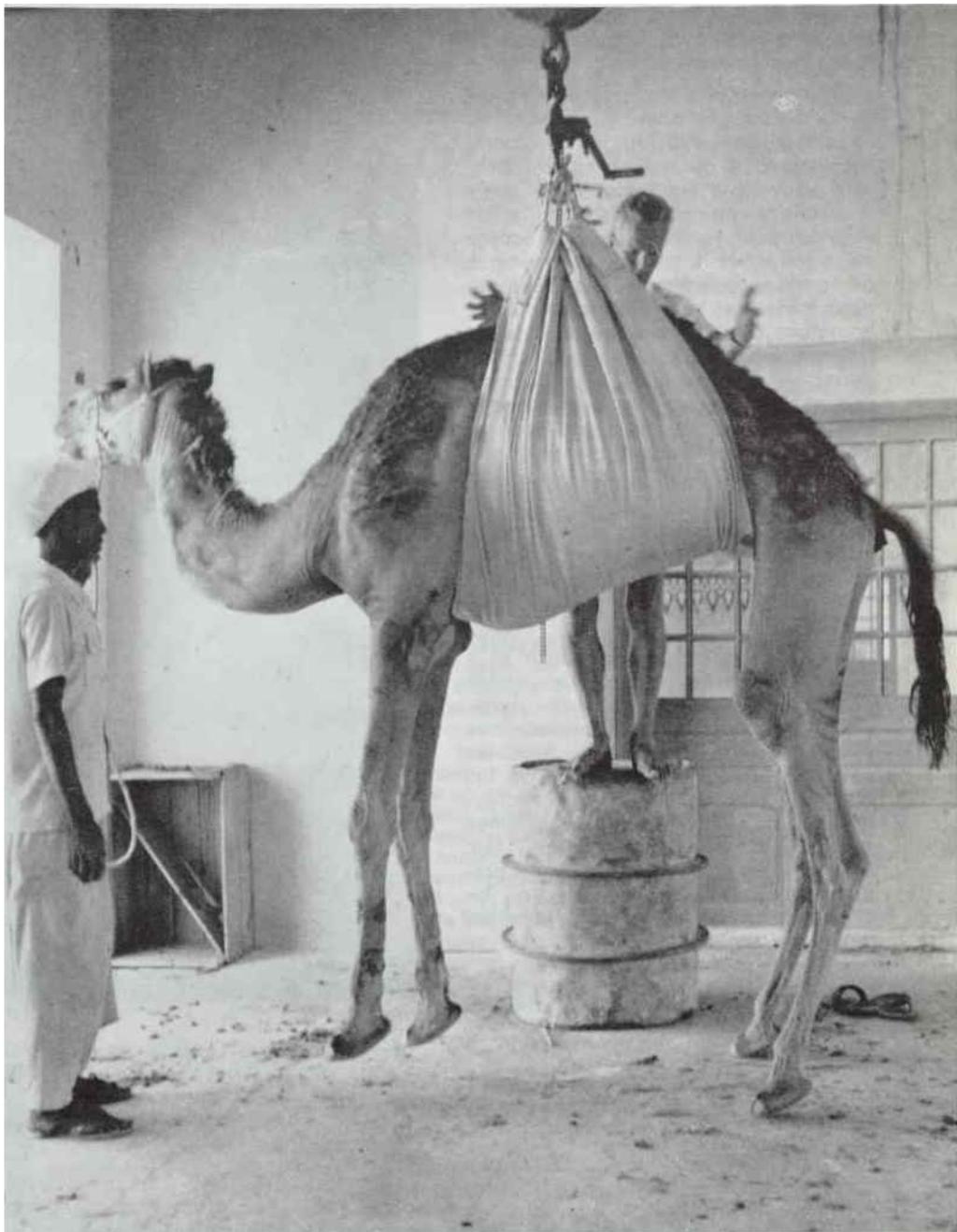


Photo © Schmidt-Nielsen



Photo © Agence Intercontinentale, Paris

TERRES ARIDES FERTILISER L'INFERTILE

Dès 1948, l'Unesco entreprenait un programme international de recherches sur les zones arides, qui couvrent un tiers de la surface de la terre. Des milliers de spécialistes de quelque 40 pays ont participé à des études qui avaient pour objet la recherche des eaux souterraines, la climatologie, l'action de l'énergie solaire et éolienne sur les plantes, l'écologie humaine, végétale et animale. Puis, en prolongement de ce programme, la Décennie hydrologique internationale était lancée par l'Unesco en 1965. La photo ci-dessus a trait à des expériences effectuées en Algérie en 1954, avec l'aide de l'Unesco, sur les capacités de survie dans le désert, des chameaux privés d'eau pendant de longs laps de temps : ici, la pesée d'un animal qui n'a rien bu pendant huit jours. A gauche, des recherches en matière de cultures hydroponiques — c'est-à-dire non issues d'un sol : un pomologiste américain — spécialiste des arbres fruitiers — vérifie des rangées de pommes poussant dans du sable rendu fécond grâce à des composés chimiques. Au cours de ses vingt-cinq années d'existence, l'Unesco a mis en œuvre des programmes sur la physiologie des plantes : elle a également étudié un problème particulier aux zones arides et qui est celui des sols salins et des eaux souterraines salines par rapport à l'irrigation ; en 1962, elle a organisé à Tachkent, en collaboration avec l'Académie des Sciences de l'URSS et l'Ouzbékistan, un colloque d'étude consacré à ce sujet. Ci-dessus, à gauche : une partie d'un vaste canal d'irrigation en construction, en Asie centrale soviétique.

Rouge), et plus deviendra pressant le besoin d'un accord élaboré dans le cadre des Nations Unies.

Si la générosité, qui est parfois celle de la nature, favorise la rapacité et l'égoïsme des individus, par contre, les violences du milieu naturel arrivent souvent à les rassembler, qu'ils le veuillent ou non, dans un effort commun pour survivre. Quand l'écorce de la terre frémit, tremble et provoque de terribles séismes, quand les ouragans hurlent et balayent les paysages, la nature semble faire parade de sa puissance prodigieuse face aux efforts dérisoires des hommes. Alors, comme des enfants, nous nous cramponnons les uns aux autres dans une panique sans recours.

Des catastrophes naturelles comme celles-là ne peuvent pas être évitées. Mais la coopération internationale nous permet éventuellement de les prévoir et de nous y préparer.

Une science relativement nouvelle, la séismologie, a entrepris la longue tâche qui consiste à enregistrer et à décrire, après l'événement, les ondes de choc des tremblements de terre. Par l'intermédiaire de l'Unesco, ces résultats sont devenus accessibles partout. L'étape suivante sera de les combiner tous ensemble et de rechercher à quoi correspondent les séismes dans l'écorce terrestre. Ceci fait, l'homme sera un jour capable de prévoir avec précision quand et où se déclencheront les séismes, donnant ainsi aux populations le temps de se sauver elles-mêmes.

En attendant, une nouvelle branche de la recherche séismologique s'attache, au niveau des ingénieurs, à étudier les formes et les procédés de construction qui permettent aux immeubles de résister aux séismes. Un jour, si vous êtes amené à vivre dans une région à tremblements de terre, on vous avertira d'abandonner votre logement pour quelques heures et, quand la secousse aura eu lieu, vous rentrerez dans l'immeuble intact. Peut-être un ou deux tableaux seront-ils tombés du mur et trouverez-vous quelques plats cassés si le temps de les mettre à l'abri vous a manqué. C'est un espoir. Ce que l'on peut assurer aujourd'hui, c'est que les catastrophes pourront, dans l'avenir, devenir simplement d'ennuyeuses routines.

Dans toutes les branches de la science, la recherche est devenue si complexe qu'aucun pays ne saurait, avec ses seules forces, exécuter tous les projets qui se présentent, ni produire l'immense gamme des spécialistes nécessaires. En recherche nucléaire, par exemple, le coût des équipements et d'un personnel bien formé est astronomique, et il y a longtemps que l'Unesco a reconnu la nécessité d'une coopération internationale dans ce domaine. L'Unesco a alors joué un rôle décisif en créant l'Organisation Européenne de Recherche Nucléaire, mieux connue par le sigle CERN, organisation dont les



objectifs — avec l'appui de l'Unesco — se sont étendus : elle en est maintenant à construire, à Genève, le plus grand accélérateur de particules du monde.

Dans les sciences de la vie, les projets ont l'air moins gigantesques. En fait, ils sont eux aussi incroyablement coûteux. Étudier l'embryologie des mammifères par la croissance de souris dans des tubes à essais, cela représente un mélange inédit de sciences : biologie, chimie, mécanique des fluides pour le placenta artificiel, électronique avancée, etc.

Les recherches sur le cerveau et sur les cellules demandent, l'une et l'autre, les ressources d'un Crésus, des centaines de chercheurs littéralement, une accumulation laborieuse de données minuscules, pour identifier une substance chimique, améliorer une technique complexe, apporter une modification subtile à la théorie de quelqu'un d'autre. Ce sont là, en vérité, des tâches à l'échelle du monde. Les objectifs de la science moderne paraissent peut-être de nature à fracasser la planète, mais si nous voulons arriver à mieux comprendre et presque à recréer le processus d'où est sortie notre propre vie, nous devons nous comporter comme une seule vie, un seul et même esprit scientifique. ■

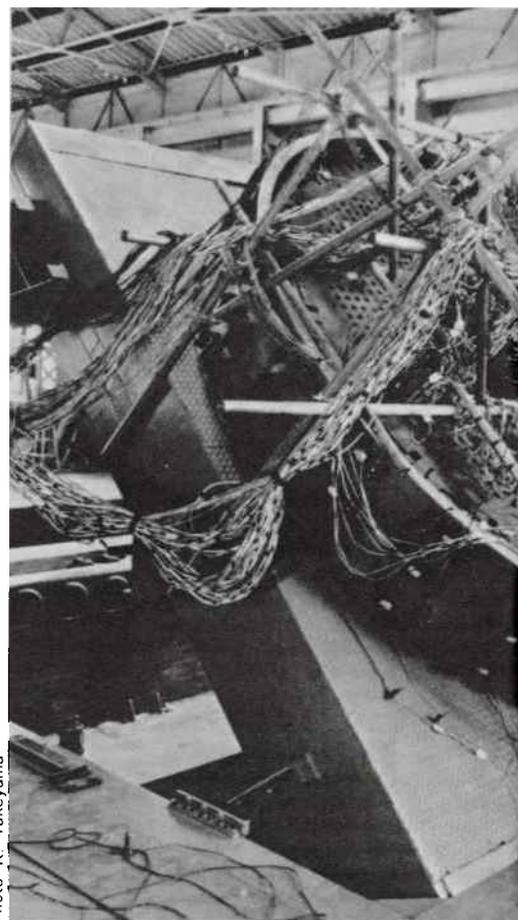


Photo K. Takeyama

LA LUTTE CONTRE LES CATASTROPHES NATURELLES

Dans le domaine scientifique, l'Unesco, au cours des années, a inclus dans ses travaux un vaste programme d'études et de prévention des catastrophes naturelles, tremblements de terre, tsunamis, (raz de marée séismiques), inondations et éruptions volcaniques. A l'Unesco, des spécialistes peuvent se rendre immédiatement dans une région sinistrée pour étudier un séisme ou toute autre calamité. La photo de gauche montre le fameux volcanologue Haroun Tazieff étudiant à Costa Rica l'éruption de l'Irazux lors d'une mission accomplie pour l'Unesco en 1964. Jusqu'en 1970, plus de 20 missions de l'Unesco avaient étudié sur le vif des zones de séismes, y compris à Skoplje (Yougoslavie), Ancash (Pérou) et Dasht-e Bayaz (Iran). Le Japon est l'un des pays du monde qui ont acquis une grande expérience en matière de constructions anti-séismiques. Aussi l'Unesco, en collaboration avec le Fonds spécial des Nations Unies, a-t-elle créé à Tokyo l'Institut international de séismologie, où viennent suivre des cours de formation de futurs spécialistes de pays exposés aux séismes. Ci-dessous, à gauche, la photo montre la table à secousses, machine qui se trouve à l'Institut de recherche sur le bâtiment de Tokyo et qui est employée par les étudiants de l'Institut international. L'Unesco a également participé à la création du Centre séismologique international d'Edimbourg, en Écosse, qui réunit et analyse les données fournies par un réseau de plus de 600 observatoires disséminés dans le monde entier. Par ailleurs, la prévision et la prévention des inondations sont liées à la Décennie de l'hydrologie instituée sous les auspices de l'Unesco. Le modèle mathématique créé par l'Unesco (ordinateur et programme pour le développement du delta du Mekong) a été employé pour prévoir les inondations au Cambodge. Ci-dessous, batelier du Mekong.

Photo © Haroun Tazieff

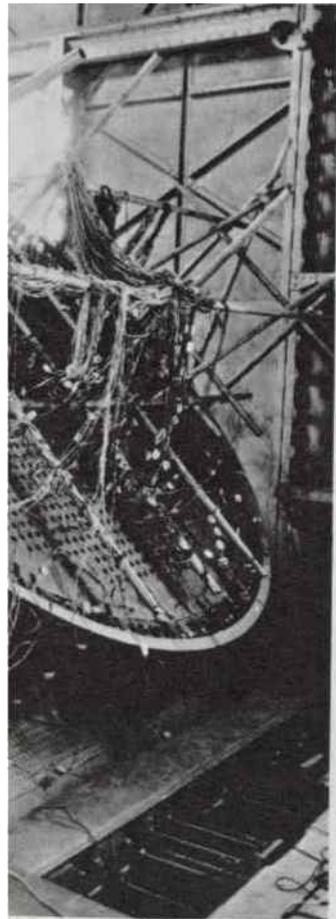


Photo © Raymond Cauchetier, Paris



Extinction de l'esprit ?

NOUS nous débattons dans un environnement hostile, porteur de mort ; et nous nous cramponnons à la surface d'une grande bille de roches que nous appelons la Terre.

Il y a 3 milliards d'années, par une série de coïncidences non encore expliquées, une couche fine et fragile a commencé à se former autour de cette bille. L'énergie pleuvant sur elle du Soleil, les conditions nécessaires à la vie et les processus complexes capables d'entretenir cette vie y ont fait leur apparition. L'oxygène et l'eau ont été créés et leur formation, à son tour, a permis la survie des plantes. Puis la vie animale est entrée en scène et, pièce maîtresse de son évolution, l'homme est arrivé. Un groupe d'êtres vivants s'est transformé pour servir de support au suivant, et tout s'est mis à fonctionner dans un équilibre raffiné.

Cette couche mince, miraculeusement organisée — la biosphère — paraissait confortable, inépuisable, jusqu'au moment où l'homme, avec toute son habileté, s'aperçut qu'il en avait abusé. Personne, même aujourd'hui, ne sait exactement ce qui arrive à la biosphère quand on déchaine en elle une explosion atomique ou quand on projette des fusées à travers elle vers l'espace. Ses ressources, qui sont le support de la vie, personne ne sait quand elles s'épuiseront, quand l'eau et l'oxygène disparaîtront — laissant mourir lentement la planète.

Les scientifiques se sont rendu compte, bien avant que les discussions sur l'écologie deviennent un succès public, que l'homme défiait la fortune, qu'il tarissait, gaspillait des ressources précieuses de façon insensée — suicidaire. Un fait paraît aussi particulièrement évident : aucun pays ne peut sauver la biosphère à lui seul. Il y en a qui polluent bien plus que d'autres, qui exploitent et détruisent davantage la nature, mais tous en souffrent les conséquences.

D'après le travail de l'Unesco en océanographie, il est clair que l'océan lui-même se trouve en danger de devenir un égout. Décharger seulement un tas de déchets dans ses profondeurs, cela fait penser à une goutte d'eau dans une baignoire — mais qui peut

savoir où ce morceau de pollution sera entraîné par les courants, et quel effet il aura sur la pureté de la mer ? Jetez seulement un petit morceau de cuivre dans un vivier et regardez ce qui arrive aux poissons. Ou bien, pire encore, mettez-y une quantité infinitésimale de mercure organique : bien sûr, les poissons et les algues qui l'absorbent pourront survivre, mais ils concentreront dans leur organisme une telle proportion de mercure qu'ils deviendront un poison pour ceux qui les mangeront.

Sur les continents, irriguer un vaste secteur aride, cela paraît un sérieux pas en avant, mais qu'est-ce que cela entraîne pour le climat des régions avoisinantes ? Pour chaque progrès heureux accompli à l'intérieur de la biosphère, semble-t-il, il y a un prix à payer quelque part ailleurs.

Le DDT et les autres hydrocarbures chlorés sont devenus partie intégrante du mode de vie qui est celui du 20^e siècle. Ils éliminent les insectes porteurs de la malaria et du typhus, tuent les nuisibles qui ruinent les récoltes, préservent même les tissus des mites. Il est alors assez peu étonnant que des traces de DDT aient été trouvées jusque dans les pingouins de l'Antarctique, transportées jusqu'à eux par l'intermédiaire des plantes et des poissons. Il ne faut pas beaucoup de pénétration pour penser que la disparition mystérieuse d'oiseaux de mer par colonies entières fait partie du même genre de phénomènes.

Et les pesticides fabriquent, avec l'aide de l'homme, un petit éco-système qui leur est propre. Un cas extraordinaire a été celui de poulets de ferme qui n'avaient jamais été lâchés dans la campagne et qui ont montré des traces de DDT. D'où ce DDT pouvait-il être venu ? L'histoire ressemble à une comptine pour petits enfants : les fermiers ont répandu sur leurs terres des produits chimiques ; vent et pluie ont lessivé les terres et emporté les produits chimiques à la mer ; les plantes marines les ont absorbés ; les poissons ont mangé les plantes ; les pêcheurs ont attrapé les poissons, qui ont été transformés en aliments pour le bétail ; enfin, les aliments ont été vendus aux fermiers — et le cycle de la ferme à la ferme

s'est trouvé bouclé, avec de la pollution à tous ses étages.

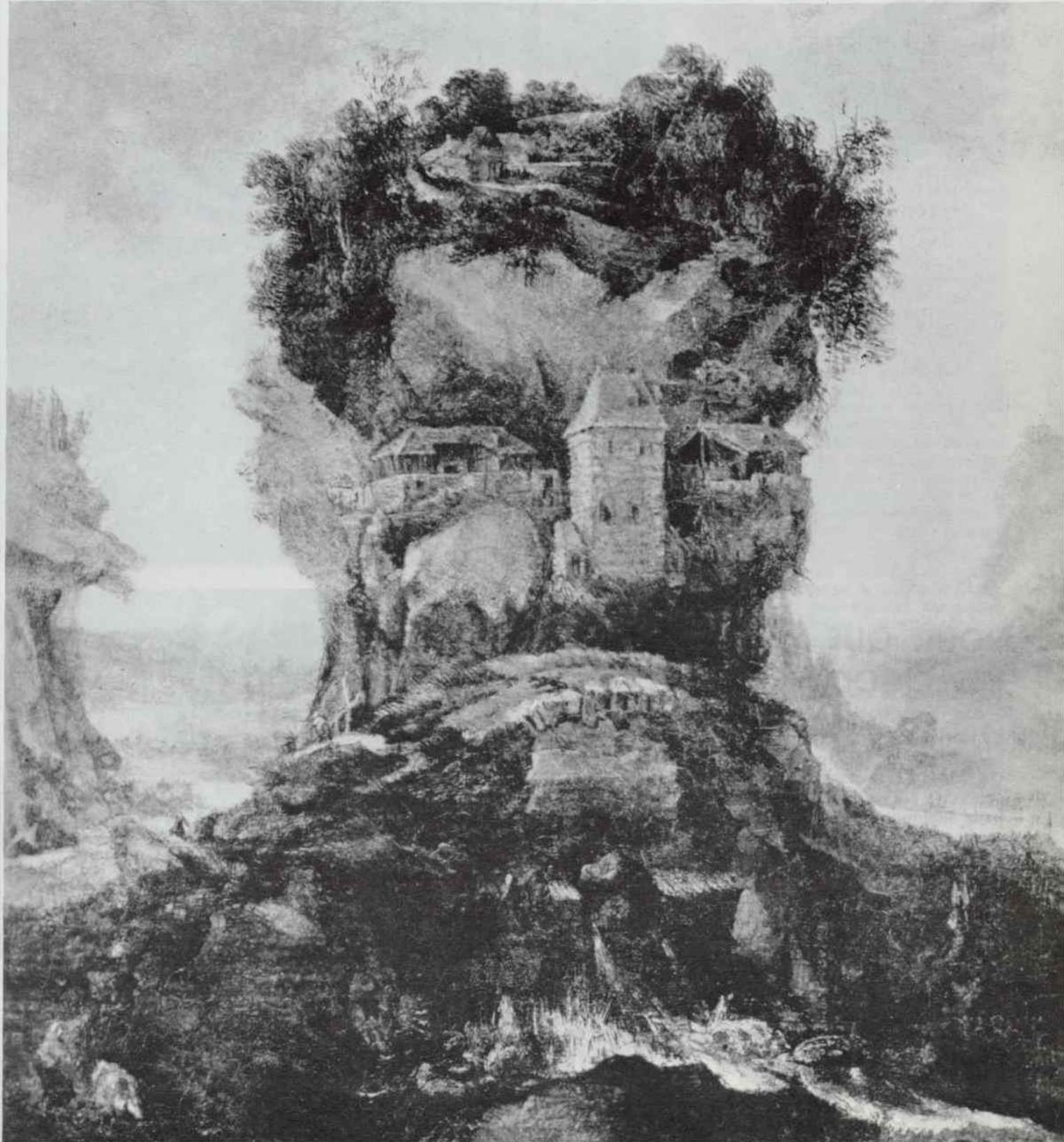
Ce qui fait peut-être le plus peur, dans toute cette histoire, est de voir le pesticide intégré au cycle des vents et de la condensation — le cycle hydrologique. Se trouvant dans les gouttes d'eau, la pollution peut atteindre n'importe quel endroit du globe et causer la destruction à des milliers de kilomètres de son point de départ. Certes, le cycle hydrologique est porteur de vie, mais il doit être soigneusement étudié et préservé — ou bien nous irons vers de graves ennuis.

L'UNESCO a mis de côté dix ans pour l'étude de l'hydrologie dans le monde. Quelle est au juste la quantité d'eau disponible ? Où se trouve-t-elle ? A la façon dont elle est employée, combien de temps l'approvisionnement durera-t-il ? Si l'on fait fondre une partie des glaces polaires, de combien l'approvisionnement peut-il être accru sans faire monter le niveau des océans ?

Il reste bien des réservoirs inexploités : par exemple, le bassin supérieur du Rio Paraguay, dans le Mato Grosso, en Amérique du Sud. La région est appelée le Pantanal, du mot portugais signifiant « marais ». Au total, elle a presque la taille de la France. Grâce à un projet commun de l'Unesco et du gouvernement brésilien, elle est en cours d'exploration. Sa richesse en eau douce est calculée et servira au développement, celui du Brésil et aussi, par la suite, de la Bolivie et du Paraguay.

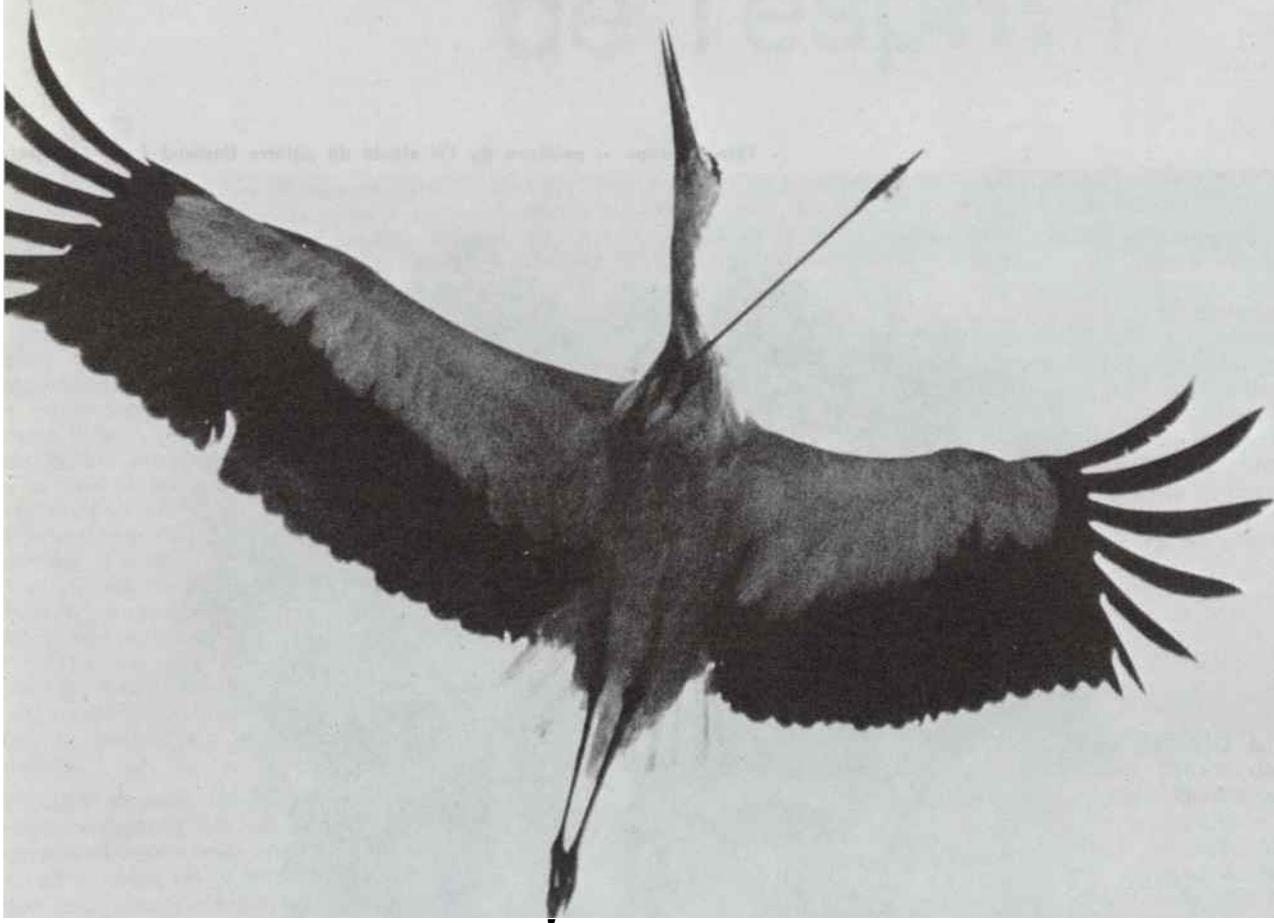
Pour distinguer un pays hautement industrialisé, développé, d'un pays en voie de développement, il y a un moyen, un de plus : la quantité d'eau consommée par individu. Pour les pays riches, la vieille phrase « gaspiller l'argent comme de l'eau » devrait être changée. Il faudrait dire « gaspiller l'eau comme de l'argent ». Ces pays se servent de l'eau comme si l'approvisionnement n'en devait jamais faiblir.

« Tête paysage », peinture du 17^e siècle du peintre flamand J. de Momper.



Extinction
de l'espèce

Extinction
de l'espèce



POUR QUE VIVENT AUSSI LES CIGOGNES

Cette cigogne, en Autriche, avait servi de cible à un vandale, qui lui avait percé la poitrine d'une flèche : blessée, elle cherchait à nourrir ses petits. On réussit à la capturer et les vétérinaires la délivrèrent de la flèche. La conservation de la vie animale et des ressources naturelles dans le monde a toujours été un des grands soucis de l'Unesco : à cette fin, elle a collaboré étroitement avec l'Union Internationale pour la protection de la nature et des ressources naturelles, ainsi qu'avec l'Organisation pour l'alimentation et l'agriculture. En 1957, une mission de l'Unesco se rendait aux îles Galapagos afin d'y étudier le moyen de sauvegarder ce site zoologique unique : il en résulta la création de la Fondation Charles Darwin, et une station de recherches biologiques a été établie aux îles Galapagos en 1964, avec l'aide de l'Unesco. Une autre mission de l'Unesco, dirigée par Sir Julian Huxley, a procédé en Afrique, en 1960, à des études sur le terrain en vue de sauvegarder la vie animale et les ressources naturelles en Afrique centrale et orientale. Un Centre régional de l'Unesco pour la science et la technologie, installé à Nairobi (Kenya), assiste actuellement divers gouvernements africains pour résoudre les problèmes que leur pose la protection de la nature.

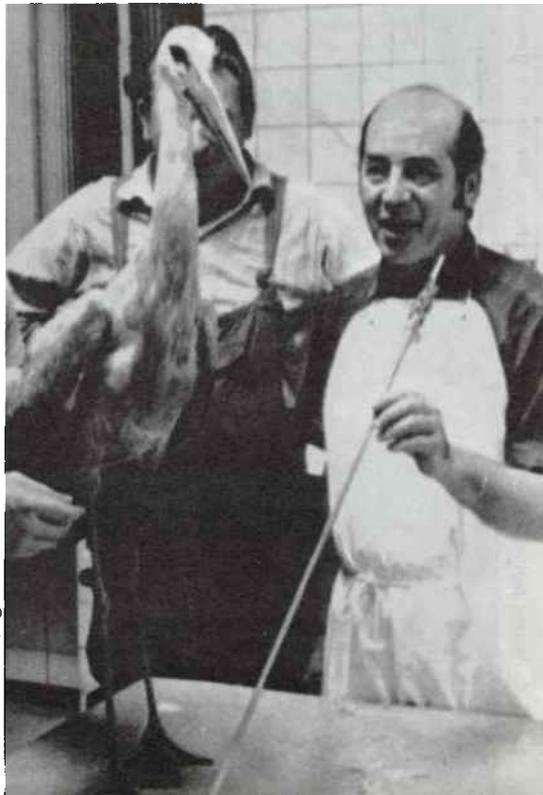


Photo © Associated Press

EXTINCTION DE L'ESPRIT (Suite de la page 38)

Pour toutes les richesses de la Terre, les hommes doivent apprendre à devenir les étudiants et les fermiers de la nature, non ses maîtres impitoyables. Depuis les satellites, nous pouvons examiner la surface de la Terre et voir des régions dépouillées de toute végétation, des régions où le sol est devenu salé, où rien ne peut pousser. De même les grandes tendances météorologiques deviennent claires sous les caméras. En bref, c'est toute la biosphère qui se déploie et peut être examinée. Il appartient maintenant à l'Unesco de stimuler l'examen, de se comporter comme une centrale, d'aider les pays à planifier la préservation de ressources qui sont pour eux des bénédictions.

AUTRE objectif : trouver des signaux d'alarme naturels, qui fonctionnent quand l'homme a dépassé les limites et menace de bouleverser les équilibres — tout comme les mineurs prenaient des canaris avec eux pour descendre dans les galeries. Quand l'oiseau était tué par les gaz, c'était pour l'homme le signal d'avoir à se sauver lui-même. Aujourd'hui, quand une espèce donnée se trouve menacée, ou quand un grand changement naturel survient, il existe peut-être des avertisseurs de ce genre. A nous d'apprendre à les interpréter.

La plus grande contribution de l'Unesco à l'écologie est peut-être encore à des années de nous : elle sera d'arriver à des accords entre les nations pour qu'elles ne se polluent pas les unes les autres. Les gouvernements auront à admettre qu'un système international d'inspection et de contrôle de l'environnement sera absolument nécessaire, si nous voulons survivre.

Mais tous les accords du monde resteront inutiles si le problème fondamental n'est pas affronté carrément. Toute la pollution terrestre a une cause : l'homme. Or la population mondiale aura doublé bien avant l'an 2000. Peu importe la quantité de solutions ingénieuses que la science aura pu trouver pour y faire face : la pollution fera partie de la vie. Nous serons comme des lapins en cage, avec une ration de nourriture limitée, vivant dans nos propres ordures, proliférant à une vitesse démentielle et menant un combat forcené pour l'eau et les aliments — afin de rester vivants...

Le tableau n'a rien d'enchanteur. Mais si la croissance démographique n'est pas stoppée, il apparaît inévitable. Parler de la pollution industrielle, de l'empoisonnement chimique, du gaspillage des ressources, c'est assez facile... Le blâme retombe toujours sur quelqu'un d'autre. Mais, en ce qui concerne la « bombe » démographique, nous n'avons personne à blâmer que nous-mêmes. Et personne

SUITE PAGE 43



Photo © Gamma



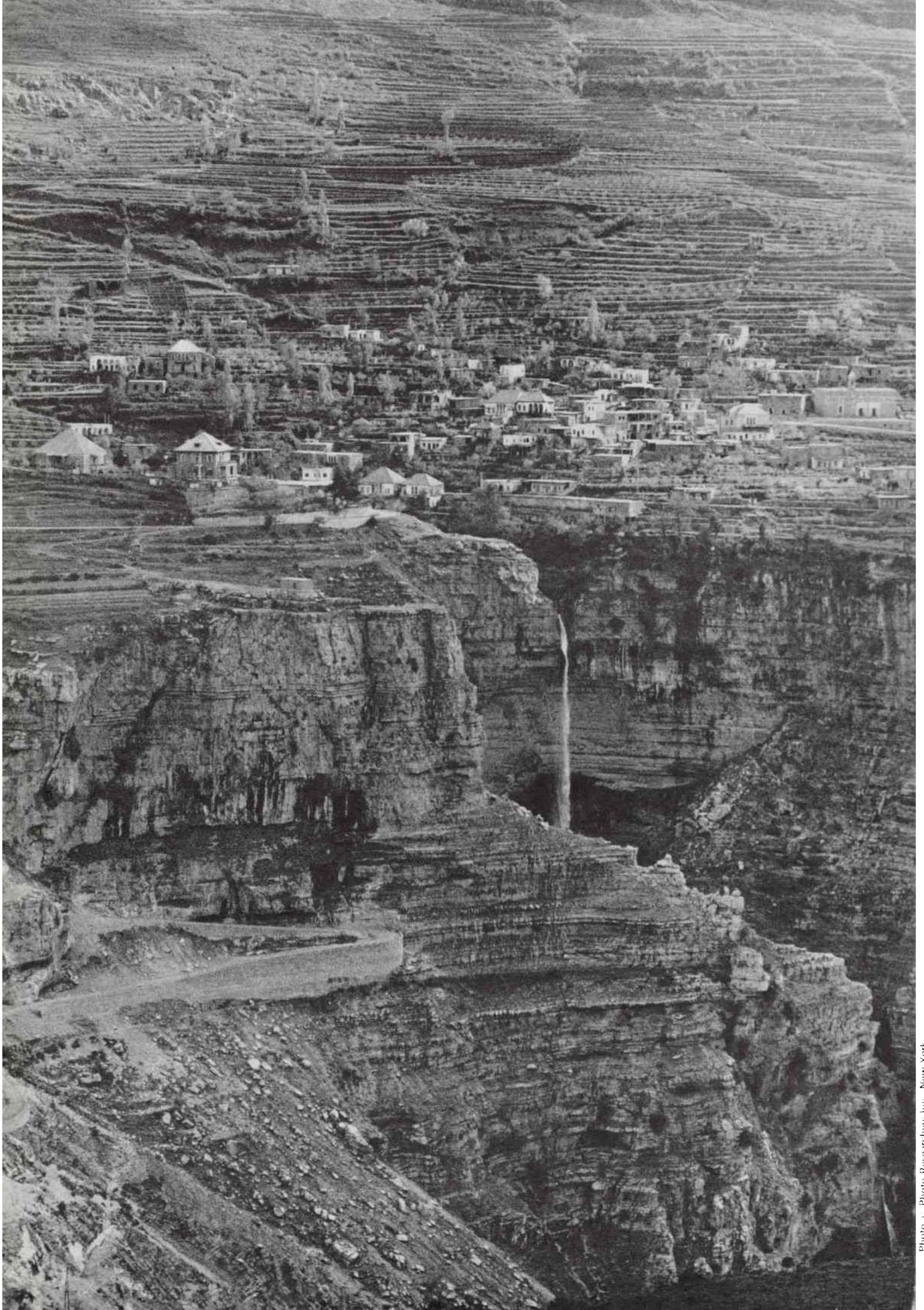


Photo © Photo Researchers, Inc., New York

EXTINCTION DE L'ESPRIT (Suite de la page 41)

ne peut résoudre ce problème, sinon les individus qui respectent assez leurs semblables pour n'avoir qu'un nombre d'enfants limité.

De toute l'œuvre accomplie par l'Unesco en matière d'écologie, une idée se dégage, encore et toujours : l'environnement doit apporter à l'homme bien davantage qu'une ration de nourriture et un petit carré de sol. Car l'homme est tout de même autre chose qu'un lapin. Sa vie doit avoir une certaine qualité. Dans son monde, il lui faut de la place pour se remuer, de la vue, de la couleur, des stimulations et des affections, sinon, il n'est vivant que comme un animal et ne mérite pas d'être appelé homme.

Malgré l'œuvre des scientifiques, malgré celle de l'Unesco, si nous continuons à polluer et à ravager notre planète comme en ce moment, nous aurons à vivre tôt ou tard, avec nos enfants, de tristes matins les uns après les autres, regrettant amèrement d'avoir jamais vu le jour. ■

Jadis, au Liban, de majestueuses forêts de cèdres couvraient près d'un demi-million d'hectares. Les Phéniciens d'abord, puis ceux qui leur succédèrent exploitèrent tant et si bien ces forêts qui fournissaient le bois de construction des navires qu'il n'en est demeuré que quatre petits bosquets. Le gouvernement libanais a mis en œuvre le « Plan Vert » vaste programme de reforestation. Tout le long des chaînes du Liban, jeunes cèdres et jeunes pins furent plantés sur des terrasses accrochées aux flancs rocheux, comme celles (à gauche) qui dominent les falaises à pic, dans la vallée où coule l'Abou Ali. L'Unesco a joué un rôle décisif en alertant l'opinion mondiale sur l'importance de la conservation des ressources naturelles. En septembre 1968, l'Unesco, coopérant avec les Nations Unies, la FAO, l'OMS, le Programme international de biologie et l'Union internationale pour la Conservation de la nature et les ressources naturelles a réuni la première conférence mondiale sur l'emploi rationnel et la conservation des ressources naturelles de la biosphère. A la suite de cette conférence, l'Unesco a établi un programme international à long terme sur « L'homme et la biosphère » pour examiner les problèmes scientifiques, techniques, éducatifs et institutionnels relatifs à l'emploi rationnel des ressources naturelles et l'assainissement de l'environnement.

REFLETS DE L'UNESCO SUR LE MONDE

" Dans l'esprit des hommes ", tel est le titre du volume célébrant le 25^e anniversaire de l'Unesco. Préfacé par M. René Maheu, Directeur général de l'Unesco, ce livre contiendra des études de quatorze éminentes personnalités du monde de l'éducation, de la science, de la culture, qui ont été étroitement associées à l'œuvre de l'Unesco. Nous en présentons ici quelques brefs extraits.

POUR SE COMPRENDRE

Les tentatives de communication internationale échouent souvent. Elles engendrent parfois des sentiments de frustration, voire du cynisme. Et même quand elles aboutissent, ces tentatives exigent généralement plus d'énergie et de patience que la communication limitée aux frontières nationales. Comment expliquer, alors, que l'idéal de la communication intellectuelle internationale exerce une telle fascination ?

De toute évidence, la communication internationale représente un espoir de paix. Quand bien même elle serait couronnée de succès, elle ne saurait pour autant garantir la paix. N'a-t-on pas vu les nations d'Europe occidentale communiquer librement et ouvertement, au cours des nombreuses années pendant lesquelles elles se sont livrées des guerres suicidaires ? Il n'en demeure pas moins que, si l'on en juge par le passé, la formation de stéréotypes nationaux, la dépersonnalisation de l'ennemi, la déformation de ses intentions, et même de ses déclarations les plus simples, l'incapacité d'admettre que des êtres raisonnables puissent avoir en fonction de leur histoire une vision très différente des choses, constituent des facteurs qui ont contribué à la guerre. Certes, la connaissance ne peut garantir la paix, mais elle peut, à coup sûr, atténuer les prétextes de guerre.

CHARLES FRANKEL
Professeur de philosophie
à Columbia University, New York

MILLE FACETTES, UN IDEAL

L'Asie est un continent immense dont la population, déjà d'un milliard d'habitants au moment de la création de l'Unesco, en compte aujourd'hui le double. C'est aussi une pluralité de peuples et de nations où se côtoient des idéologies socialistes, libérales et de type mixte, et ces grandes religions historiques que sont le bouddhisme, l'hindouisme, l'islamisme et le christianisme. Enfin, l'Asie est une par ses valeurs culturelles et la lutte qu'elle mène contre la pauvreté. L'Unesco a dû tenir compte de ces caractéristiques fondamentales de l'Asie : son immensité, sa diversité, son unité.

MALCOLM S. ADISESHIAH
Ancien directeur général adjoint
de l'Unesco

ACTEURS, ET NON SPECTATEURS

L'Unesco n'est pas une académie savante, ni un laboratoire scientifique, non plus qu'une tribune libre ; c'est un organisme qui agit, dans un domaine qui lui est propre, c'est-à-dire la coopé-

ration et l'aide internationales ; dans le monde entier, elle a instauré et mis en œuvre un vaste programme dévolu à l'éducation, la science et la culture, programme clairement défini, auquel ont librement souscrit les Etats membres. Ceux-ci n'ont pas créé l'Unesco pour demeurer de passifs spectateurs ; ils sont les acteurs mêmes de l'action.

ATILIO DELL'ORO MAINI
Président de la Conférence générale
de l'Unesco (1970)

L'EXPLOSION DE L'EDUCATION

L'explosion de l'éducation, qui s'est produite au cours de ces 25 dernières années, doit maintenant satisfaire à des exigences de qualité ; partout dans le monde les systèmes d'enseignement ont besoin de faire peau neuve ; les nouvelles perspectives dégagées par le nouveau concept d'éducation permanente mettent en lumière les changements radicaux qui interviennent dans toutes les sociétés, lesquelles choisissent elles-mêmes leurs voies. Dans le processus de développement des années 70, l'Unesco aura un rôle catalyseur en apportant des données nouvelles, et le rôle qu'elle joue dans la coopération régionale et internationale aura une nouvelle ampleur.

PREM N. KIRPAL
Président du Conseil exécutif
de l'Unesco

TOUT, MAIS POUR TOUS

L'Unesco n'est pas un ministère mondial de l'éducation. Mais elle a pu constamment mettre l'accent sur la « non-discrimination » dans l'éducation, idée qui s'appuie sur des certitudes morales inattaquables. Elle revient sans cesse sur la non-discrimination, répétant inlassablement qu'il faut rendre effectifs tous les droits qui peuvent être effectifs, au bénéfice de ceux qui ont la peau noire comme de ceux qui ont la peau blanche, au bénéfice des filles comme au bénéfice des garçons, et toujours sans distinction de religion.

LIONEL ELVIN
Ancien directeur
du département de l'Education à l'Unesco

UN LEVAIN D'INTERNATIONALISME

Nous avons la conviction qu'un monde où l'alphabétisation deviendrait universelle, la culture plus internationale que jamais, où la science ne serait pas le privilège d'un certain nombre d'institutions universitaires dans quelques pays serait un monde plus assis dans la paix. Or, pour y parvenir, c'est l'éducation qui s'avère essentielle. Avant tout, il faut donner la possibilité de s'instruire là où elle n'existe pas ; ensuite, il faut

L'esprit créateur

VOUS rappelez-vous le temps où la culture était un luxe réservé aux riches, à ceux qui avaient assez de loisirs pour s'y tremper ? Rappelez-vous : certaines cultures étaient considérées comme « primitives ». Les normes de la « vraie » culture s'établissaient dans les capitales d'Europe ; les « indigènes » du reste du monde n'avaient qu'à copier. Dans certaines régions du monde, ces temps-là sont encore parmi nous. Les vieilles définitions ont du mal à mourir.

Au 19^e siècle, on se serait considéré comme participant au mouvement culturel même sans rien savoir de l'histoire et de la littérature d'Orient ou d'Afrique. Il n'en est plus ainsi. Whistler a adopté les techniques japonaises de gravure sur bois, et Picasso a reçu des sculptures africaines un sens nouveau des masses et des formes.

A travers eux, l'homme d'Occident a commencé à ouvrir les yeux et à voir ce qu'il avait d'abord omis. Mais peu d'œuvres originales étaient accessibles jusqu'à ce que l'Unesco commence son travail de pionnier et ouvre quelque chose de bien plus important que des routes commerciales entre Orient et Occident : les routes de la compréhension en littérature et en art.

Pour la littérature, un peloton de traducteurs a été mis au travail sur des œuvres représentatives — poèmes et histoire traduits en français et en anglais à partir d'un grand nombre de langues : arabe, birman, cingalais, chinois, coréen, indonésien, iranien, hébreu, japonais, ourdou, thaï, vietnamien, les langues non russes de l'U.R.S.S. et les langues de l'Inde avec le sanscrit, le hindi, le bengali et le tamil.

Egalement avec l'aide de l'Unesco, les textes bouddhistes écrits en pali ont été traduits en anglais, en même temps qu'une collection rare de « textes sacrés de l'Orient » était traduite du sanscrit, du pali et du chinois.

Mais le courant n'a pas été à sens unique. On a traduit Dickens en birman, Plutarque en chinois, Sophocle et Molière en langues indiennes, Nietzsche a été traduit en persan, Shakespeare en thaï, Voltaire a été publié en vietnamien. Ce sont quelques exemples seulement.

Toutefois, une nouvelle classique sur le 13^e siècle japonais ou une histoire shakespearienne du 16^e siècle anglais ne peuvent pas en dire tellement sur les sensibilités japonaise ou anglaise du 20^e siècle. Le processus, pour être complet, doit comprendre aussi les œuvres d'auteurs contemporains.

Choisir des œuvres classiques à traduire est relativement simple, mais choisir, pour les traduire, une poignée d'écrivains vivants parmi des centaines, investir de l'argent dans des publications qui ne seront probablement pas un succès commercial, cela demande beaucoup de discussions et de débats, avec des commissions formées de lettrés parmi les plus éminents.

En 1960, l'Unesco a décidé de publier un poète grec, Georgios Sféris. Il était presque totalement inconnu hors de son pays et, en 1963, il reçut le prix Nobel de littérature. Hasard heureux pour l'équipe d'experts de l'Unesco ? C'était davantage : auparavant, ils avaient déjà choisi celui qui sera le lauréat de 1968, Yasunari Kawabata.

Quelle que soit la traduction, classique ou moderne, l'Unesco l'aura cataloguée dans un volume gros comme un annuaire téléphonique et pourvu d'un titre latin impressionnant : *Index Translationum*. Si vous voulez lire une œuvre d'un autre pays ou d'une autre culture, ce volume vous donnera la liste des œuvres actuellement disponibles dans votre propre langue.

Les différences de langage représentent la première barrière quand on cherche à diffuser un héritage culturel. Mais il existe d'autres complications, d'autres obstacles inattendus à la compréhension. De la musique, on affirmerait volontiers qu'elle est un langage aussi universel que le sourire ; mais elle a aussi son propre vocabulaire.

Et dans ce cas, il n'y a pas de dictionnaire pour expliquer les différences. La seule façon pour un Occidental de commencer à « entendre » la musique orientale est de s'exposer à plusieurs reprises à ce qui paraît d'abord un vilain fatras de cris et de gémissements. De son côté une oreille « orientale » aura un tri à faire parmi les mugissements indifférenciés

d'une symphonie de Beethoven. Tout cela prend du temps ; mais on arrive toujours à reconnaître la beauté et la grandeur des « autres ».

Si la musique occidentale peut généralement se trouver en Orient, les Occidentaux n'avaient que peu de chances d'entendre de la musique orientale (japonaise, tibétaine, indienne, iranienne, etc.) avant que l'Unesco en prépare une anthologie. Quand ces enregistrements s'avèrent des succès, l'Unesco recommença avec la musique africaine, pour faire connaître ses rythmes et ses sons.

La seule forme d'art qui ne demande pas, ou presque pas, à être traduite est la peinture. Quand un très grand artiste regarde le monde d'une nouvelle façon, c'est le regard du monde entier qui change.

DANS les pays riches, des livres d'art somptueusement édités et des musées bien fournis sont à la disposition de tous. Mais dans les pays en voie de développement, l'accès à l'univers de la peinture est presque impossible. Du moins en était-il ainsi jusqu'à la création par l'Unesco de son « musée sans murs » : plusieurs expositions itinérantes de reproductions, et deux énormes anthologies des meilleurs gravures en couleurs du monde.

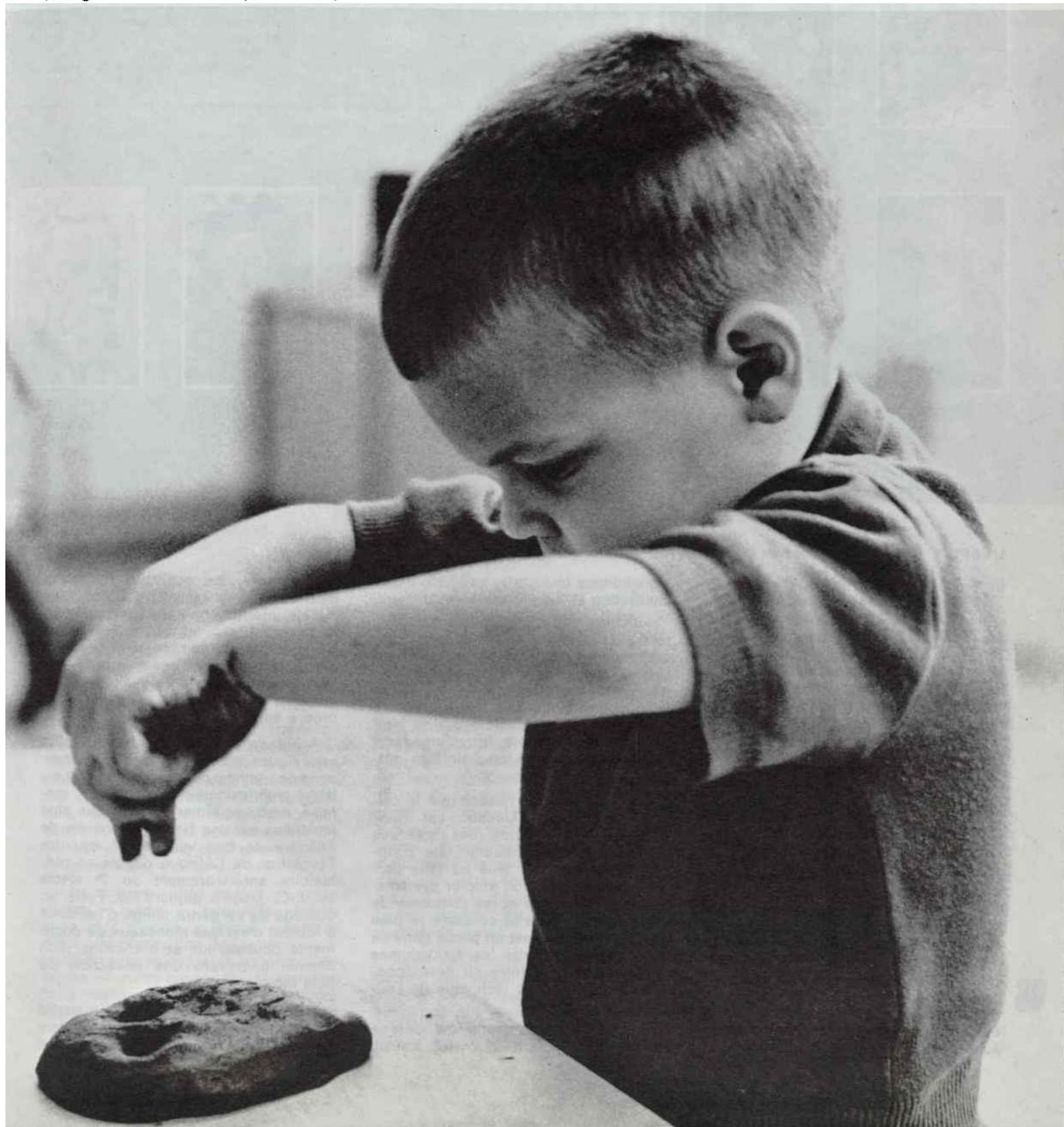
Même là où l'on peut se procurer toute une gamme de beaux livres, il serait peu rentable pour un éditeur de consacrer des volumes entiers aux miniatures persanes de la Bibliothèque impériale, aux manuscrits illustrés d'Éthiopie, aux mosaïques et fresques byzantines de Chypre. En sorte qu'il revient encore une fois à l'Unesco de chercher à les faire connaître en subventionnant leur publication.

Tous ces projets concernaient la culture la plus large. Mais un des caractères qui rendent la culture si fascinante dans le monde, c'est sa merveilleuse diversité ; dans bien des cas, les excentricités de certaines régions, de certaines sensibilités.

Un pays qui n'aurait pas sa propre saveur serait comme un être humain sans visage. Comme toute expression

Pour assurer le développement des facultés créatrices et élargir l'accès à la culture artistique, l'Unesco a multiplié au cours des années les réalisations originales : albums d'art, livres de poche d'art, diapositives d'art, expositions itinérantes, catalogues de reproductions de peinture, traductions des grandes œuvres littéraires, disques de musique, ouvrages de synthèse consacrés à la relation des arts et de la vie. Afin de promouvoir de nouveaux programmes d'éducation artistique qui visent à encourager l'esprit créateur sous toutes ses formes dans la société contemporaine, l'Unesco collabore étroitement avec de grandes associations internationales non gouvernementales : avec l'Institut international du théâtre, elle a entrepris de développer la recherche et l'enseignement pour les écoles d'art dramatique ; avec le Conseil international de la musique elle assure la diffusion de la connaissance de la musique occidentale, orientale et africaine ; avec l'Association internationale des arts plastiques, elle lance pour novembre 1971 un concours d'affiches pour les jeunes de 15 à 25 ans sur le thème « Un monde digne de vous ». En 1972 l'Unesco va convier de jeunes artistes à exprimer, lors d'un important colloque, leurs opinions sur les problèmes qui se posent aux créateurs, et à exposer leurs idées sur l'avenir des arts. Informer l'amateur, restituer à l'artiste une place de choix dans la société, telles sont ses préoccupations constantes en matière d'éducation artistique.

Photo © The Merrill-Palmer Institute, Donna J. Harris





GEORGIOS SÉFÉRIS
(né en 1900)



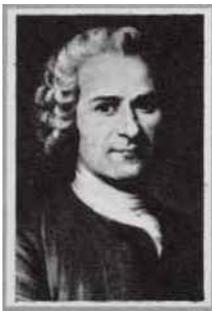
YASUNARI
KAWABATA
(né en 1899)



AL-GHAZALI
(1058-1111)



CERVANTÈS
(1547-1616)



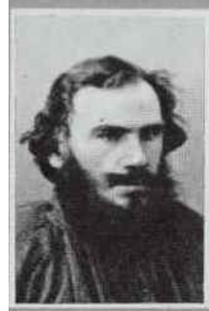
J.J. ROUSSEAU
(1712-1778)



GALILÉE
(1564-1642)



JOSÉ MARTÍ
(1853-1895)



TOLSTOI
(1828-1910)



LEIBNITZ
(1646-1716)



J.M. MACHADO
DE ASSIS
(1839-1908)

Chefs d'œuvre sans frontières

Plus de 400 traductions de grandes œuvres littéraires ont été publiées, 70 sont actuellement en préparation ; tels sont les remarquables résultats du programme des traductions de l'Unesco, qui a débuté en 1948. L'entreprise visait à instaurer une compréhension mutuelle entre les nations par le truchement de chefs-d'œuvres classiques ou contemporains du monde entier. Chaque année, l'Unesco met sur le métier des dizaines de traductions de ces œuvres, le plus souvent inconnues hors des frontières linguistiques au sein desquelles elles sont apparues. Pour l'Occident, où l'on ignore généralement les grandes littératures d'Asie et d'Afrique, il y a eu beaucoup de traductions en français, en anglais. Les grands écrivains d'Occident sont, en retour, traduits en maintes langues d'Asie. Les œuvres traduites sont issues de plus de

Toutes les photos Unesco sauf celles de Sefiris : © Keystone, Paris ; Tolstói : Musée Tolstói, Iasnaïa Poliana (URSS) ; Tagore : © Rabindra-Sadana (Inde) ; Tulsî Das : © Visvanath Prasad Misre (Inde) ; Monteiro Lobato : © Larousse, Paris

L'ESPRIT CRÉATEUR (Suite de la page 44)

de la personnalité, celle-là accompagne une conscience accrue de soi-même ; et, sans encouragement, elle est irrémédiablement perdue. Quand l'Unesco a été créée, une de ses tâches principales a consisté à persuader les pays ruinés par la guerre de ne pas négliger leur héritage culturel dans leur œuvre de reconstruction. La plupart des gouvernements veulent éviter de dépenser de l'argent pour la culture.

Pourquoi certains pays connaissent-ils, à certaines époques, ces furieuses explosions d'énergie créatrice, où leurs communautés artistiques brillent avec un éclat si particulier ?

Quelles étaient les forces qui ont permis les œuvres de la Renaissance florentine ? Quels ont été les facteurs responsables des chefs-d'œuvre de la dynastie T'ang, en Chine ? Ou les gloires de l'art aztèque ont-elles leur origine ? Si l'on veut recréer les conditions d'une telle créativité, on doit étudier la culture, non comme un passe-temps, comme une fantaisie,

mais comme une partie intégrale d'une civilisation et de sa vie.

Au cours des siècles, la science elle-même fait partie de la culture. Une automobile bien dessinée est expression culturelle tout autant que le char d'un pharaon. Dès que l'on envisage la question sous cet angle, tout le vieux snobisme associé aux arts tend à disparaître. Et alors, la culture d'une nation commence à pouvoir être dirigée.

Ce n'est pas par hasard que la culture, du côté de l'Unesco, est étroitement liée à l'étude des sciences sociales. Avant d'élaborer une politique culturelle pour telle ou telle partie du monde, on doit étudier systématiquement le passé et les coutumes de cette région, dans le contexte le plus vaste possible. C'est en partie dans ce but qu'ont été écrits les six volumes de l'énorme « Histoire du développement scientifique et technique de l'humanité ».

Le titre lui-même donne une idée de l'ampleur colossale d'un tel travail.

Plus encore, les préjugés nationaux individuels devaient y être évités. Une équipe internationale de spécialistes a donc réuni ses efforts pour tenter d'embrasser l'ensemble de l'aventure humaine, chacun de ses membres gardant par devers lui les théories et opinions qu'il pouvait avoir sur son propre secteur.

A l'heure actuelle, des travaux plus spécifiques sont en cours. Ils concernent des unités culturelles distinctes : latino-américaines, océanienne, malaise, arabe et indienne. L'un des plus ambitieux est une *Histoire générale de l'Afrique* en huit volumes. Il couvrira l'évolution de l'Afrique depuis sa pré-histoire antérieurement au 7^e siècle av. J.-C. jusqu'à aujourd'hui. Faire un ouvrage de ce genre oblige d'habitude à fouiller dans des monceaux de documents poussiéreux et à chercher son chemin à travers une collection de faits morts.

Ici, pour avoir au moins une partie des matériaux historiques et sociaux nécessaires, le seul moyen était

soixante littératures. Sont représentées, une quarantaine de littératures asiatiques et une vingtaine de langues européennes. Le répertoire inclut des littératures non slaves d'URSS et quelques littératures africaines. Certaines de ces traductions sont destinées à un large public, et les ouvrages ont été publiés en livres de poche à grand tirage. De plus, le programme comprend la publication d'ouvrages sur l'expression littéraire de grandes cultures d'Asie. Comme le montre notre page illustrée, les écrivains choisis dans le programme de traductions forment une réunion internationale de célébrités. Les œuvres des deux premiers, Georgios Séféris et Yasunari Kawabata, avaient été sélectionnées par l'Unesco pour être traduites avant que leurs auteurs aient reçu la haute distinction internationale qu'est le Prix Nobel de littérature.



DANTE
(1265-1321)



TARASS
CHEVTCHENKO
(1814-1861)



SHAKESPEARE
(1564-1616)



DOMINGO
F. SARMIENTO
(1811-1888)



RABINDRANATH
TAGORE
(1861-1941)



RUBÉN DARÍO
(1867-1916)



LAO-TSEU
(3^e siècle av. J. C.)



UNAMUNO
(1864-1936)



AL-GAHIZ
(776-868)



TULSI DAS
(1532-1623)



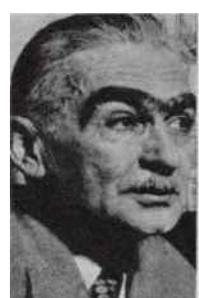
MANUEL DE
JÉSUS GALVÁN
(1834-1910)



MELIH
CEVDET ANDAY
(né en 1915)



HENRY THOREAU
(1817-1862)



MONTEIRO
LOBATO
(1883-1948)

d'écouter et d'enregistrer la profusion d'histoires et de contes transmis de bouche à oreille au cours des âges. C'est là une histoire directement issue des traditions vivantes. Même si le temps et le feu des imaginations ont changé les petits détails, l'esprit du passé reste immédiatement tangible.

Mais l'Unesco maintient fermement dans le présent le foyer de toutes ses activités. Elle répète que c'est une nécessité pour les nations de conserver vivant leur héritage. Dans la pratique, cela signifie s'attacher à lui, assez sérieusement pour accepter d'y investir de l'argent, comme à une partie essentielle de l'avenir national.

Les moyens d'expression — nouveaux « media », nouvelles techniques et nouveaux « stimuli » aujourd'hui à la disposition des artistes pour le théâtre, la musique et les arts plastiques — n'ont jamais été si étendus. Et le monde environnant n'a jamais été impatient. Le rôle d'animateur qui est celui de l'artiste dans la société ne peut être discuté. Pourtant, la « cul-

ture » telle que nous la connaissons marche peut-être vers une grande révolution, et c'est cela que l'Unesco se trouve sur le point d'explorer.

Il devient déjà difficile de dire, d'après leurs œuvres, de quelle société tel ou tel sculpteur peut venir ou quel milieu a formé tel ou tel peintre. Il existe maintenant ce qu'on appelle un style international en architecture et dans le « design ». Ici et là, les appréciations mutuelles ont abouti à une sorte d'uniformité dans le style et dans l'imagination, c'est-à-dire, par une ironie du sort, exactement l'inverse de ce que l'Unesco avait tenté de faire... Sous bien des aspects, cette ressemblance servile est pire que l'ignorance des autres cultures, contre laquelle l'Unesco a essayé de lutter.

Avec les perspectives de communications par satellites, on peut se demander jusqu'à quel point nous ne deviendrons pas tous les produits d'une même culture télévisée à l'échelle du monde. Ou bien n'y a-t-il dans ces

craintes que les terreurs perpétuelles des hommes étourdis par la rapidité du développement humain, et qui crient au dernier moment, juste avant de perdre leur individualité ?

Au point où nous en sommes, nul ne peut dire avec certitude quel sera l'effet des technologies nouvelles, à la fois sur la culture et sur la société. Mais une chose est claire : le temps est venu d'exalter les identités nationales dans toute leur diversité, dans toute leur originalité, pendant qu'elles existent encore.

De même que personne ne protégeait jusqu'à maintenant certaines espèces sauvages, belles et peu répandues, de même il y a actuellement trop peu de gens détenteurs d'autorité qui se sentent concernés par la culture de leur pays. Certaines études de l'Unesco pourraient bien être le dernier mot des cultures nationales et régionales telles que nous les connaissons. Non protégées par des projets et par une aide à long terme, elles risquent, comme le léopard, de bientôt s'éteindre. ■

Préservation de l'esprit

NOUS possédons tous quelque chose qui, pour nous, est sans prix et irremplaçable. Cela peut avoir la valeur d'une somme d'argent ; cela peut n'avoir pas de valeur du tout. C'est le portrait de quelqu'un, une collection d'enregistrements, une bague... mais quoi que ce soit, nous ne pouvons pas imaginer de nous en passer.

Et si quelqu'un, dans un accès de colère ou de jalousie, détruisait cela sous vos propres yeux ? Quelle serait votre réaction ? Fureur ? Effondrement ? L'impression de recevoir un coup en plein dans l'estomac ?

Les bombes pleuvent, elles détruisent la ville de Dresde, tuent des milliers de personnes et, par la même occasion, rasant une merveille entre toutes les cités. Au nom du progrès, d'anciens temples égyptiens, qui avaient survécu des milliers d'années, sont priés de dégager les lieux sur le champ. Qu'est-ce que cela fait comme impression ? A-t-on la même sensation angoissante d'avoir perdu quelque chose ?

Probablement pas. Pour la plupart, nous trouvons ces destructions désolantes, mais comme elles ne nous touchent pas directement, nous ne pouvons pas nous émouvoir à ce point.

L'Unesco pense autrement. Ces grandes merveilles de la civilisation appartiennent à tous. Leur destruction est une perte qui atteint directement chacun de nous et c'est à nous d'organiser une défense intraitable. Il peut paraître étrange de défendre les sommets de l'œuvre humaine contre les guerres, et la violence des hommes eux-mêmes. Mais ce que nous possédons aujourd'hui du passé, ce ne sont guère que des restes.

Dès 1964, l'Unesco avait préparé un traité de préservation des monuments en temps de guerre. Ce traité a été signé par moins de la moitié des États membres. Ce n'est pas une très belle attitude — mais quelques pays craignaient que les sites protégés par le traité soient utilisés par l'ennemi comme forteresses, et que l'on ne puisse pas tirer dessus. L'argument est aussi vieux que l'histoire même de la guerre : tout ce qui devient un point stratégique

doit être détruit — peu importe ce que c'est, peu en importe la valeur propre.

Souvent, le mieux que l'on puisse faire est d'élever des protections contre le désastre imminent, de prendre des photos pour conserver quelque chose du site au cas où les sacs de sable et autres protections seraient impuissants, enfin, si on en a le temps, d'emporter ailleurs les éléments les plus précieux pour les mettre à l'abri.

Certaines de ces précautions ont été prises par les experts de l'Unesco aux ruines d'Angkor Vat au Cambodge. Il y a là (il y en a aussi ailleurs) les restes d'une civilisation extrêmement riche qui s'est épanouie au 12^e siècle. Au 15^e siècle, les monuments ont été abandonnés, on ne sait pourquoi, la jungle les a recouverts et c'est seulement au 20^e siècle que les archéologues ont découvert toute l'ampleur de la cité ruinée.

Par chance, les extraordinaires sculptures et les corridors (extérieurs) à piliers sont restés presque intacts. L'histoire de ces temps inconnus est là ; elle attend d'être explorée à la fois par les touristes et par les spécialistes capables de déchiffrer les secrets d'Angkor.

Ces monuments sont aujourd'hui dangereusement près du conflit indo-chinois... si près qu'en fait, ils se trouvent même dans la guerre. Le Secrétaire général des Nations Unies et le Directeur général de l'Unesco ont lancé tous deux un appel public pour qu'Angkor soit sauvé. Mais, faute d'avoir pu mettre hors jeu les monuments et la région avoisinante, ce que l'on peut espérer de mieux, c'est que l'ensemble aura été assez protégé de façon ou d'autre pour survivre aux combats. Autrement, il ne nous restera plus que des séries de photos pour nous montrer ces beautés fascinantes.

Quelquefois, ce sont les intérêts matériels de l'homme, et non sa férocité, qui menacent les grandes œuvres d'art. Cela paraît lamentable, mais il n'existe pas d'autre moyen, pour réaliser certains projets de construction, que de tout détruire... Quand un nouveau barrage, plus élevé, a été projeté à Assouan pour transformer le Nil en

réservoir et fournir l'énergie électrique tant désirée, il apparut clairement que les grands temples égyptiens d'Abou Simbel allaient être submergés. Mais ils étaient creusés dans la paroi d'une falaise et rien, apparemment, ne pouvait être fait pour les sauver.

Alors, dans un élan remarquable, on suggéra que si plusieurs pays coopéraient avec l'Unesco et participaient aux frais énormes de l'opération, les temples pourraient être littéralement sciés par grands morceaux dans le rocher et transportés pièce à pièce en un lieu plus élevé. Une cinquantaine de pays furent volontaires et apportèrent une aide à l'Unesco. L'opération commença pendant la construction du barrage.

DES le début, ce fut une course contre la montée des eaux ; mais, aujourd'hui, cinq ans après l'opération — pour laquelle il fallut des millions de dollars — les temples se trouvent bien au-dessus du nouveau lac. Ils sont plus durables qu'ils ne l'ont jamais été. On a profité de l'opération pour ajouter des produits aux pierres. Et les techniques de construction les plus avancées ont permis de rendre les monuments encore plus résistants.

Abou Simbel a eu droit à une publicité considérable. C'était la vedette, le pôle d'attraction d'un projet en réalité beaucoup plus vaste : le sauvetage concernait toute la partie de la Nubie où les monuments étaient menacés. Il a fallu cinq ans à 70 expéditions, venues de plusieurs pays, pour répertorier et photographier tous les monuments, inscriptions et bas-reliefs qui allaient disparaître sous les eaux. Ensuite, tous les temples construits ont été découpés et enlevés. Les fresques de la période chrétienne ont été détachées et mises en lieu sûr. Les œuvres les plus précieuses ont été sauvées partout où c'était possible.

Cela fait, les experts posent un œil intrigué sur l'île de Philae, située entre l'ancien et le nouveau barrage. Depuis la construction du premier barrage sur le Nil, au début du siècle, le temple



Photo © Solvay, Paris

La préservation du patrimoine culturel mondial est l'une des tâches majeures que l'Unesco s'est assignée dans le domaine de la culture. La Campagne mondiale pour la sauvegarde d'Abou Simbel et des autres monuments de Nubie, lancée en 1960, a été couronnée de succès ; mais il reste encore les temples de l'île de Philae à sauver (voir page 63). L'action de l'Unesco s'étend à toute la terre. Le Conseil international des Musées, à la création duquel participa l'Unesco en 1946, est devenu l'organisation reconnue dans le monde entier par les conservateurs de musée et les spécialistes de la muséographie. En 1954, l'Unesco a établi une convention internationale pour la protection des œuvres d'art et des monuments historiques en cas de conflits armés. En 1959, elle a créé à Rome un centre international d'étude pour la conservation et la restauration des biens culturels. Ici, on injecte à une statue de bois un « médicament » qui lui évitera de tomber en poussière.

de la déesse Isis, sa colonnade et un temple romain baptisé « Kiosque » de Trajan — tous construits sur l'île — ont passé plusieurs mois dans l'eau chaque année, et ils ont survécu. Ils ont survécu à l'exception de fresques égyptiennes en plusieurs couleurs.

Ces fresques, toujours intactes au 19^e siècle, après 2 000 ans, ont été détruites par la montée des eaux. La décision ayant été prise d'utiliser le bassin entre les deux barrages comme réservoir pour la production d'électricité, l'île est submergée en permanence. Le niveau du lac a des variations quotidiennes qui peuvent atteindre six mètres et le grès des monuments est en train de s'éroder rapidement.

Pour sauver cette « perle de l'Égypte », il faut construire un barrage autour des temples. Par des techniques semblables à celles qui ont été nécessaires à Abou Simbel, ils seront démontés en 20 000 morceaux envi-

ron, puis réassemblés sur l'île encore émergée d'Agelkia, une île déserte de granit rose en aval de Philae.

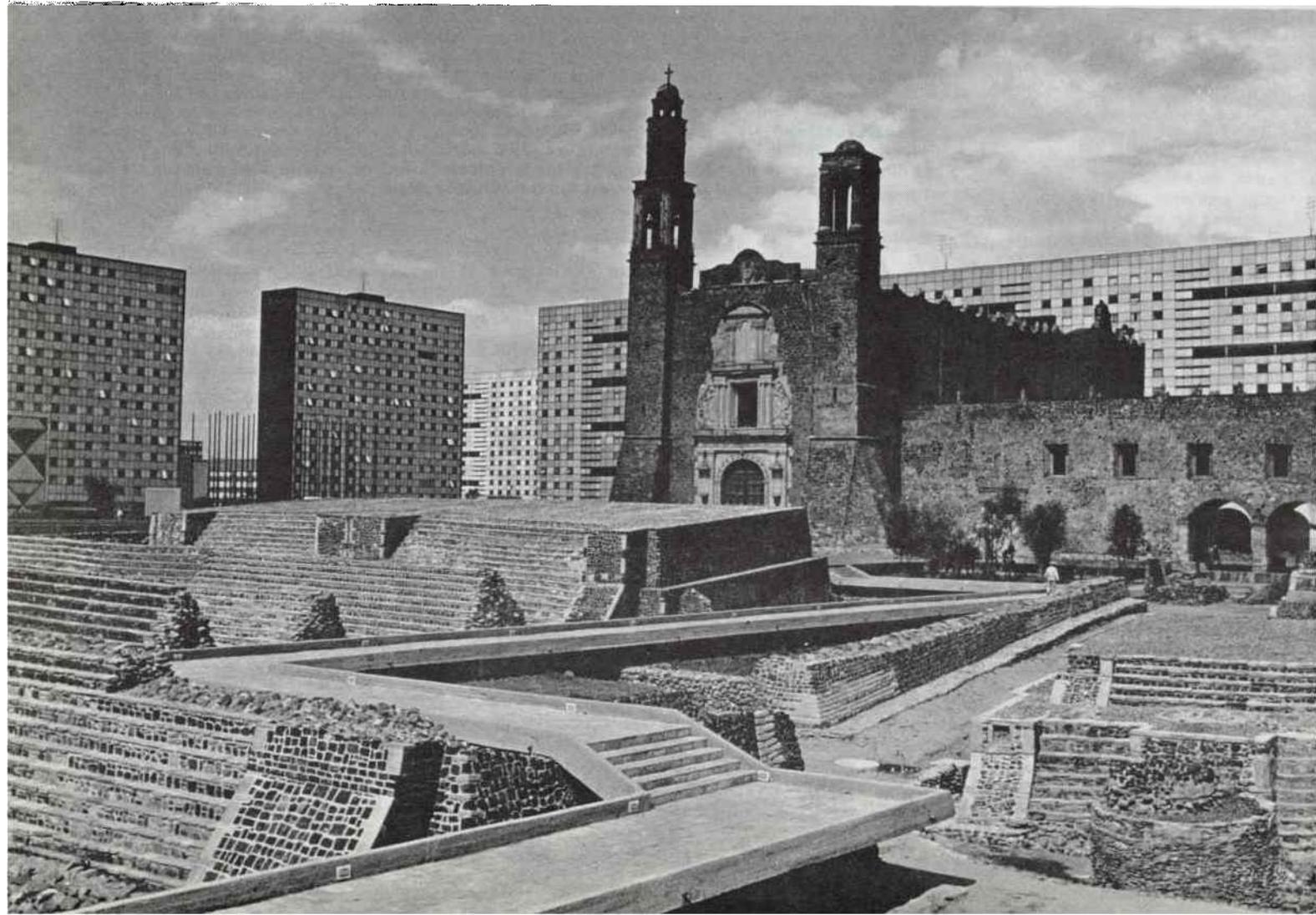
Ce qui est désolant, dans ce projet, c'est qu'au moment où le premier barrage a été construit, il y a soixante-dix ans, les historiens ont fait campagne pour essayer de sauver les temples. Mais les gouvernements n'ont pas eu les moyens de réaliser le projet. S'il y avait eu, à cette époque, une organisation comme l'Unesco, elle aurait peut-être pu réunir l'aide internationale nécessaire. Et non seulement les peintures murales auraient été conservées, mais l'ensemble du sauvetage pouvait être effectué pour une petite fraction du prix qu'il coûte aujourd'hui.

Beaucoup de trésors comme ceux de la Nubie sont sur le point d'être détruits. Il va falloir les sauver maintenant ou jamais. Heureusement, les gouvernements actuels montrent un élan nouveau pour leur épargner la destruction. S'ils dégagent les capitaux

nécessaires, on ne pourra pas dire seulement qu'ils dépendent de l'argent pour l'« Art » : ils investissent dans une entreprise hautement rentable de tourisme culturel, attirent les visiteurs, les devises, une industrie multimilliardaire d'hôtels et de voyages. Beaucoup d'entre nous peuvent prendre l'avion et, quelques heures après, visiter en chair et en os le temple d'Isis et Abou Simbel. C'est en tout cas une chose possible.

Dans ce cas, pourquoi pas une visite aux temples de Boroboudour, près de Djakarta, un clair de lune sur le site de l'ancienne Carthage, ou une exploration des itinéraires andins et mayas en Amérique latine ? Boroboudour est un massif sanctuaire bouddhiste construit à Java il y a 1 200 ans : quatre terrasses carrées superposées dont il faut faire le tour pour atteindre le sommet.

Tout au long du chemin, des centaines de bas-reliefs révèlent plusieurs





LA SAUVEGARDE DES TRÉSORS DU PASSÉ

Des centaines de missions techniques ont été organisées par l'Unesco, dans toutes les parties du monde, en vue de conserver et protéger sites et monuments, ainsi que les trésors culturels. En 1964, l'Unesco lançait une campagne pour rendre public et gouvernements conscients de la nécessité de sauvegarder les vestiges du passé et les œuvres d'art. Elle a créé en Afrique, en Asie, au Moyen-Orient, des cours spéciaux de formation technique : à Jos (Nigeria), pour les spécialistes des musées africains ; au Centre latino-américain pour la conservation des biens culturels, près de Mexico ; enfin à Bagdad, pour les spécialistes issus des États arabes. L'Unesco a d'autre part mobilisé l'aide internationale pour restaurer des monuments célèbres, tels ceux de Boroboudour, dans la partie centrale de Java (ci-contre, en haut, une statue de Bouddha, sur une terrasse de Boroboudour) et les ruines du Mohenjo Daro au Pakistan. En 1966, l'Unesco a lancé un appel à l'aide internationale afin de sauver Venise : elle collabore actuellement aux études et à la mise en œuvre d'un plan de sauvegarde et de restauration de la ville. Ci-dessus, les anges au sommet de l'église de Santa Maria della Salute, à Venise. Ci-contre, à gauche, un « rendez-vous de trois cultures » (des vestiges aztèques, une église du 16^e siècle, un immeuble d'habitation moderne) à Mexico.



Photo Unesco

En 1953, l'Unesco a envoyé des missions de conservation pour aider la Syrie et le Liban à préserver d'importants ensembles et monuments, y compris les ruines de Palmyre, les châteaux construits par les Croisés, dont le fameux Krak des Chevaliers (ci-dessus), et les ruines de Baalbek. Les études accomplies se sont attachées au difficile problème que soulève l'intégration d'un monument historique à la cité moderne. Dans le cas du Liban, il s'agissait des vieux quartiers de Tyr, Sidon et Tripoli. De nombreuses missions de l'Unesco ont travaillé en Asie, dont plusieurs au Népal pour y planifier la préservation des monuments de Katmandou et d'autres villes népalaises. A droite, sculptures polychromes représentant le dieu hindou Siva et son épouse, Parvati, dans un temple de Katmandou.

PRÉSERVATION DE L'ESPRIT (Suite de la page 49)

niveaux de spiritualité : vous les longez dans un long pèlerinage vers la terrasse supérieure, vous éloignant des préoccupations du monde, vous préparant au silence du sommet...

Ici, au centre, se trouvent beaucoup de « stupas », dômes en forme d'ognons, à travers les ouvertures desquels on peut saisir les lueurs de centaines de Bouddhas assis. Le plus grand, au milieu, contient un globe scellé, représentation de la plus haute vérité spirituelle accessible à l'homme, l'immatériel Nirvana.

Cet édifice spectaculaire a été construit entièrement sans mortier, sur une énorme butte de terre. Les siècles passant, l'eau s'est infiltrée par les intervalles et a érodé les fondations. Résultat : toute la structure aujourd'hui se déforme et s'affaiblit de tous les côtés. Si les murs supportant la terrasse inférieure cèdent, tout va s'effondrer et l'on aura comme l'écroulement d'une montagne de statues.

Le gouvernement indonésien a sauvé autant de statues qu'il a pu. Mais il lui faudra l'aide de l'Unesco pour sauver le temple lui-même. Cette opération obligera à le démonter complètement pierre à pierre, puis à le reconstruire sur des fondations de béton ren-

forcé soigneusement dissimulées, avec des canalisations pour permettre l'évacuation des eaux de pluie.

Pendant l'opération, les reliefs seront nettoyés des lichens et des dépôts minéraux qui les rongent, puis seront recouverts de produits protecteurs contre tous les ravages possibles des intempéries et des siècles.

Ce qui menace le site de l'ancienne Carthage est d'une autre nature : c'est la croissance de l'agglomération moderne qui l'entoure. A moins d'être exploré et en partie restauré avec l'avis des experts de l'Unesco, il se retrouvera sans doute recouvert par une mer d'asphalte et de béton. Les projets entrepris actuellement par l'Unesco avec les gouvernements d'Amérique latine consistent essentiellement à débarrasser de la jungle l'héritage des Incas et des Mayas pour les rendre accessibles au tourisme.

La liste des noms exotiques et des endroits où l'Unesco envoie des missions dans le monde est certainement très longue, mais cet engagement ne se limite en aucune façon à ce qui rend un son rare et ésotérique à des oreilles occidentales. En 1966, quand les inondations ont balayé des villes de l'Italie du Nord, un grand nombre

de chefs-d'œuvre célèbres — que l'on pensait en sécurité et bien protégés — ont été endommagés et même, dans certains cas, complètement détruits.

Florence s'est trouvée particulièrement éprouvée et l'Unesco a lancé une campagne internationale pour la secourir d'urgence. Les fonds ont afflué. Les particuliers comme les gouvernements, dans le monde entier, étaient sensibles à l'énormité des pertes. L'œuvre de restauration, de nettoyage, de reconstruction et de remise en état a pris plusieurs années. Elle ne s'achève qu'en ce moment.

Elle a permis aux experts de l'Unesco, non seulement d'apprendre à restaurer et à préserver les œuvres d'art, mais aussi de voir comment musées et librairies devraient être faits pour empêcher le renouvellement d'un tel désastre. Ces nouvelles techniques ont été ensuite adoptées pour les musées et bibliothèques que l'Unesco aide à mettre sur pied.

Des documents précieux ont été détruits dans les archives de Florence. Ils seraient intacts si les voûtes qui les abritaient avaient été imperméables ; et, s'ils avaient été catalogués et microfilmés, leur contenu au moins n'aurait pas été perdu. Avec les tech-

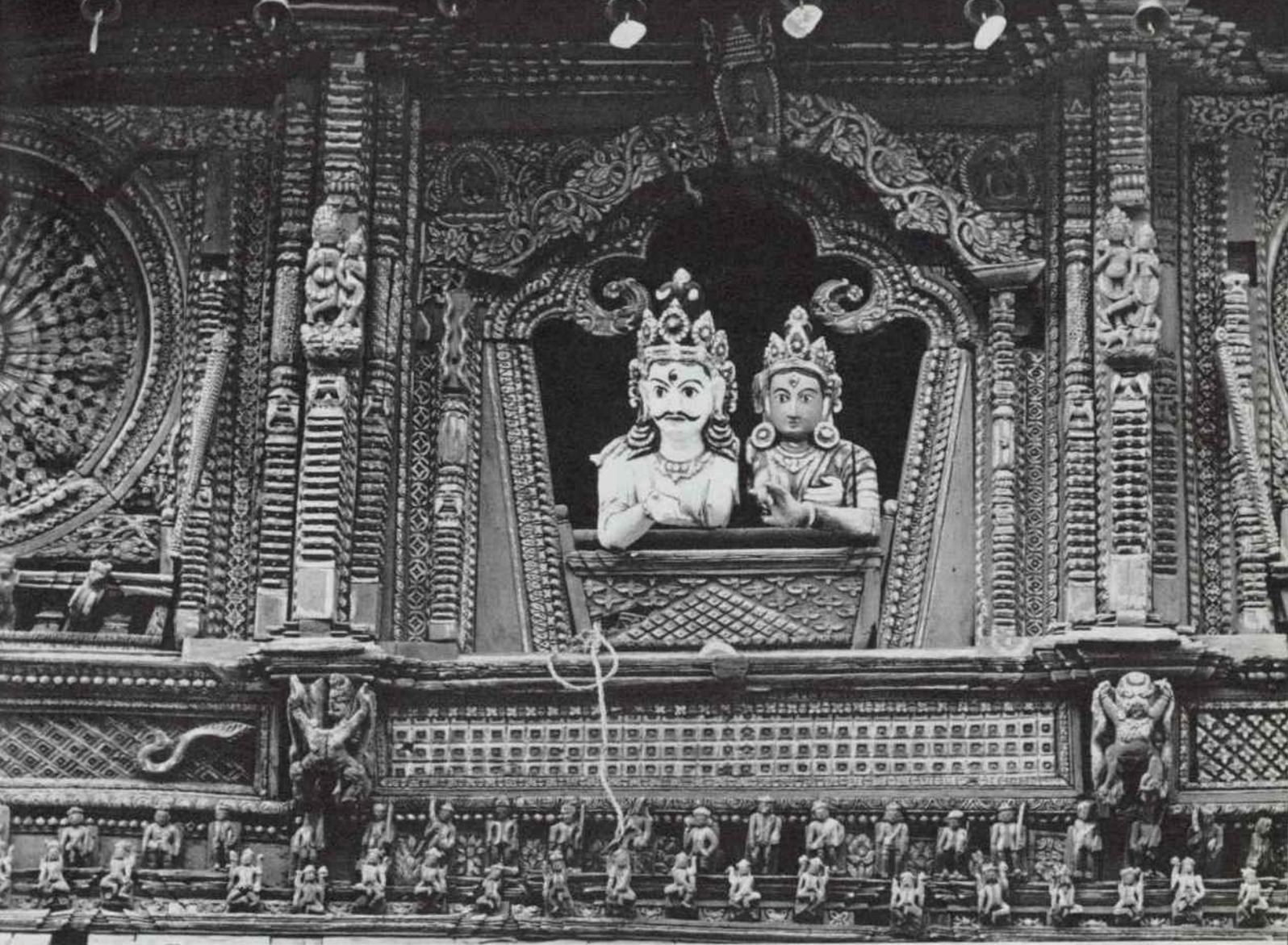


Photo © Photo Researchers Inc. New York

riques modernes de protection, les fresques noyées dans la boue n'auraient peut-être pas été complètement détruites. Bien sûr, il est assez facile de parler ainsi après l'événement.

Mais Florence est devenue pour l'Unesco une géante opération pilote qui fournira les informations nécessaires pour prévenir des pertes semblables ailleurs.

Autre victime des inondations de 1966 : Venise, la perle de l'Adriatique. Mais la ville étant bâtie sur une lagune, les changements dans le niveau des eaux n'y sont pas une catastrophe aussi grave. Pourtant, les difficultés culturelles de Venise sont plus sérieuses, elles vont plus loin que tout ce que l'Unesco a eu à affronter jusqu'ici. Ce n'est pas seulement l'héritage culturel de la cité qui doit être préservé : c'est la vie même de la cité qui est en jeu.

Les eaux salées prélèvent un lourd tribut sur les palais magnifiques qui bordent les canaux. Les fondations pourrissent. Des pans entiers de briques et de plâtre s'effondrent dans l'eau, au risque d'engloutir les gondoles qui passent par là. La ville est de plus en plus exposée aux coups

des vagues. Si bien que les gens ne se cassent plus la tête à réparer les dégâts. Beaucoup de maisons sont abandonnées et les habitants émigrent en terre ferme par troupes entières. Bien réellement, comme une « prima donna » vieillie, la cité s'abandonne aux souvenirs et à la dépression.

Sauver Venise est plus qu'une œuvre culturelle. Il ne suffit pas de préserver ses œuvres d'art, de la protéger de la mer, de réparer les dommages actuels. Sans doute, la ville entière est un sanctuaire de l'art, mais il faut l'envisager sous l'angle social, économique et géographique. Et s'il en est ainsi, le mouvement destiné à sauver la cité doit venir pour une bonne part de l'intérieur, de la cité elle-même.

Les splendeurs créées par un empire maritime florissant doivent être préservées en rendant la Venise moderne économiquement saine. Une amélioration des transports, peut-être un métro sous-marin, pour établir une liaison avec la terre ferme, cela pourrait rendre la ville plus commode à habiter.

Evidemment, il faudrait développer le tourisme de manière que les visiteurs ne se contentent pas de venir

pour la journée jeter un coup d'œil à la place Saint-Marc, respirer l'ambiance et retourner à terre pour la nuit. Une fois à Venise, ils doivent s'y sentir assez attachés pour y rester — et y dépenser leur argent.

Ce projet représente la somme de tout ce que l'Unesco a fait et prêché depuis des années. Tous ces palais impraticables et décorés, cette passion coûteuse de décors extravagants, cette fascination pour des peintures et des sculptures représentant des rançons de rois..., toute cette folle dépense d'argent du temps passé est la seule raison pour laquelle la ville ne se trouve pas aujourd'hui abandonnée aux marais et à la mer.

Ce que l'Unesco n'a cessé de seriner aux oreilles des gouvernements modernes sonne aujourd'hui comme une grande vérité. Toutes les réussites pratiques d'une société aujourd'hui florissante mises de côté, la seule chose qui convaincra sans doute les générations futures d'en sauver les vestiges, ce sont les épanchements inutiles, illogiques, insensés de ses artistes et de ses artisans. Si nous voulons laisser quelque souvenir, c'est notre vie culturelle qui doit, avant tout, s'épanouir et être préservée. ■

L'esprit en partage

DANS les camps de prisonniers, le lavage de cerveau a des conséquences terrifiantes, non éprouvées ailleurs : l'une d'elles est que si l'on ôte à un esprit toute chance de communiquer, cet esprit s'effondre dans la paralysie et le désespoir. Dans les expériences de psychologie, les sujets dont les mains, les yeux et les oreilles sont empêchés de fonctionner, et qui ne peuvent se déplacer, sont bientôt désorientés et désespérés devant n'importe quel type de stimulation... un changement de température ou même une démangeaison. Il apparaît tout simplement que l'esprit ne peut pas supporter d'être isolé. Il lui faut se sentir à sa place dans un monde réel, un monde à voir et à entendre, un monde de sentiments et d'ennuis...

En fait, aujourd'hui, une société qui serait privée de moyens d'information est tout à fait inconcevable, de même que, dans le même ordre d'idées, il serait inconcevable de considérer les moyens d'information sans tenir compte de l'influence qu'ils peuvent exercer sur la vie sociale.

L'éducation, la science et la culture ne sont que différents moyens par lesquels ce qui se passe dans l'esprit d'un homme pendant son travail est transmis à l'esprit d'autres hommes. L'Unesco s'estime donc profondément concernée par l'idée de la communication. Un enseignant doit vendre des notions à ses élèves et les rendre vivantes, ou bien il perd son temps. Trop de sujets différents cherchent à les séduire pour qu'on puisse prendre le risque de les ennuyer.

Nous avons tous appris à couper court aux tentations de la publicité, au bruit et aux pressions des vendeurs qui nous harcèlent tous les jours. L'ennui est qu'en le faisant, nous pouvons passer à côté d'idées et d'expériences réellement intéressantes...

Dans les sociétés très mécanisées, les moyens de communication de type ancien, les livres par exemple, sont considérés comme des choses acquises. Beaucoup de gens ne prennent même pas le temps de s'arrêter pour en lire un, quand ils peuvent faire des douzaines de choses « plus excitantes ». Il sort toujours des millions de

livres, et qui trouvent des lecteurs, mais l'idée qu'un livre puisse représenter une aventure, que sa production demande un effort réel, cette idée a presque complètement disparu.

En revanche, dans les pays en voie de développement, il faut une presse, une industrie du livre, un système de bibliothèques publiques pour que le matériel de lecture soit accessible à tous : sinon l'alphabétisation serait impossible. Aussi l'Unesco a-t-elle cherché à soutenir les entreprises d'édition nationales : elle a fourni du matériel et délégué des experts pour former des journalistes, des imprimeurs, des bibliothécaires, aptes à diffuser le mot imprimé.

Le développement des moyens de communication doit-il s'y borner? Parce que ce pays est « en voie de développement », parce qu'il n'est pas prospère, doit-il refuser les commodités de la radio et de la télévision? Nous sommes au dernier tiers du vingtième siècle, un siècle qui a connu la révolution des communications, — mais peut-être tous les progrès sont-ils seulement pour les riches. Les pays qu'on dit « développés » utilisent la télévision, en particulier, une bonne partie du temps comme si c'était un jouet, un luxe dont les pauvres du monde ne sauraient avoir besoin. En termes de programme de l'Unesco, pourtant, c'est un outil essentiel dont tout pays en voie de développement aura besoin.

Les possibilités de la télévision dans l'enseignement sont seulement en train d'être explorées : avec « Sesame Street » (la rue Sésame), un projet américain pour l'âge pré-scolaire, avec le projet de l'Unesco pour les écoles publiques de Côte-d'Ivoire, et avec l'« université ouverte » anglaise. La vraie valeur de ce moyen d'expression — ainsi que de la radio et du cinéma, au surplus — commence enfin à apparaître et tout aussi bien comme instrument de l'une des plus grandes gageures des décennies prochaines : les « média » au service de l'éducation permanente. Et cette valeur apparaît désormais très, très vite.

Ou bien les pays en voie de développement possèdent des communications modernes — avec les cinéastes, les techniciens radio et télévision for-

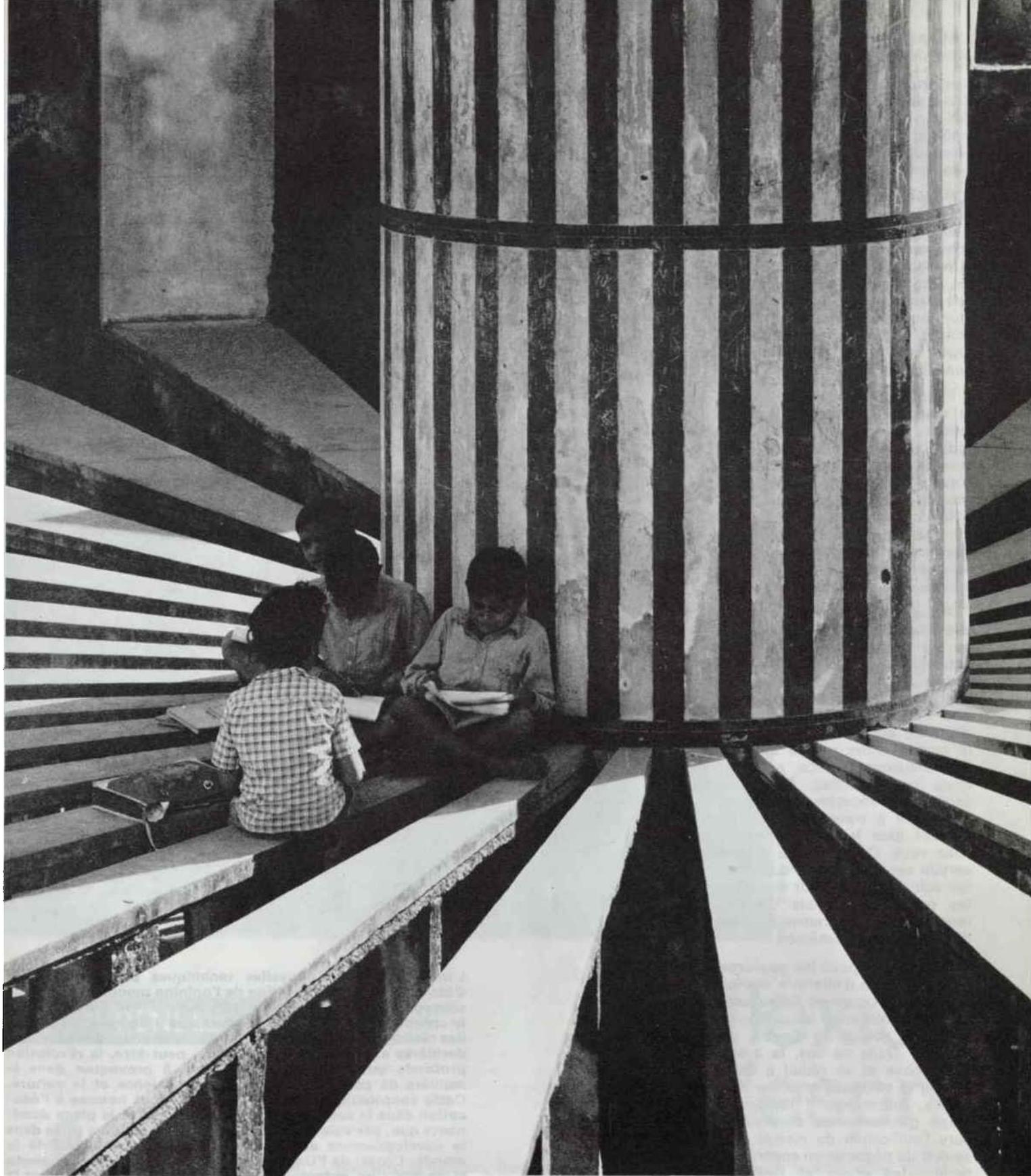
més par l'Unesco pour les faire fonctionner dans un proche avenir — ou bien ils resteront tellement loin en arrière qu'ils ne rattraperont jamais leur retard.

L'Unesco se rend bien compte que le grand « boom » moderne des communications a deux aspects. D'un côté, il peut offrir des possibilités insoupçonnées à la compréhension mutuelle, de l'autre il peut être affaire de dupes et créer du ressentiment entre les nations. Par exemple, quand un auteur écrit un livre ou un scénario, il prévoit des droits de reproduction pour son pays et pour quelques autres pays liés au sien par des accords mutuels : chaque fois que l'œuvre sera imprimée ou jouée, l'auteur touchera une somme pour ses heures de travail, son investissement personnel et son talent.

Effectivement, ses idées lui appartiennent et il doit en être crédité. Mais dans les pays qui n'ont pas d'accord avec le sien, son œuvre est un simple jeu. On peut la reproduire, la modifier tant qu'on veut et l'exploiter comme s'il n'en était pas l'auteur. Et il ne peut rien faire pour se protéger.

L'UNESCO a rédigé un accord international sur les droits d'auteur. Cet accord pourrait couper court aux interminables complications politiques actuelles et mettre fin à la défaillance et à la piraterie qui sont de règle dans la vente de livres entre pays. Cette « Convention universelle des droits d'auteur » couvre non seulement le matériel littéraire mais aussi les œuvres scientifiques et artistiques. Elle n'a encore été signée que par soixante pays (ce n'est pas beaucoup pour une organisation qui en rassemble 125). Mais, au moins parmi les signataires, l'atmosphère s'est considérablement détendue. On peut espérer que d'autres nations découvriront la sagesse d'un comportement loyal.

Mais la question des droits d'auteur n'est pas l'unique obstacle à la diffusion des livres dans les pays en voie de développement. Un autre problème se pose, celui des devises convertibles



Ces écoliers indiens étudient à l'ombre de l'un des immenses appareils astronomiques de l'observatoire de Jantar Mantar, à New Delhi, que construisit en 1710 le souverain astronome Jai Singh II. Ils bénéficieront bientôt de l'enseignement dispensé par satellite éducatif, auquel participe l'Unesco, et qui sera introduit en Inde à titre expérimental en 1972. L'Unesco a en effet un vif intérêt pour l'emploi des communications spatiales dans le domaine de l'éducation, de la science et de la culture, et a soutenu les travaux de mise au point d'un enseignement par satellite. Elle a envoyé en Côte-d'Ivoire, au Brésil et en Inde des missions d'étude pour aider à planifier ce système de communications, et y voit le moyen de réaliser

son idéal et d'assurer la libre circulation de l'information et des idées. Un accord sur l'importation du matériel éducatif, scientifique et culturel, adopté par la Conférence générale de l'Unesco en 1950, a permis de réduire les taxes et de faciliter les échanges commerciaux. L'Unesco patronne la Convention universelle sur les droits d'auteur, adoptée en 1952, qui permet de combler les lacunes existantes dans les accords existants. Une conférence, qui s'est récemment tenue au siège de l'Unesco, à Paris, a étudié la manière d'étendre les garanties assurées par la Convention aux droits de reproduction dans d'autres domaines que celui de l'édition, afin que puissent en bénéficier les pays en voie de développement.

pouvant permettre à un pays à « monnaie pauvre » d'acheter non seulement des livres, mais aussi des films, du matériel scolaire ou des équipements scientifiques dans des régions à « monnaie riche ».

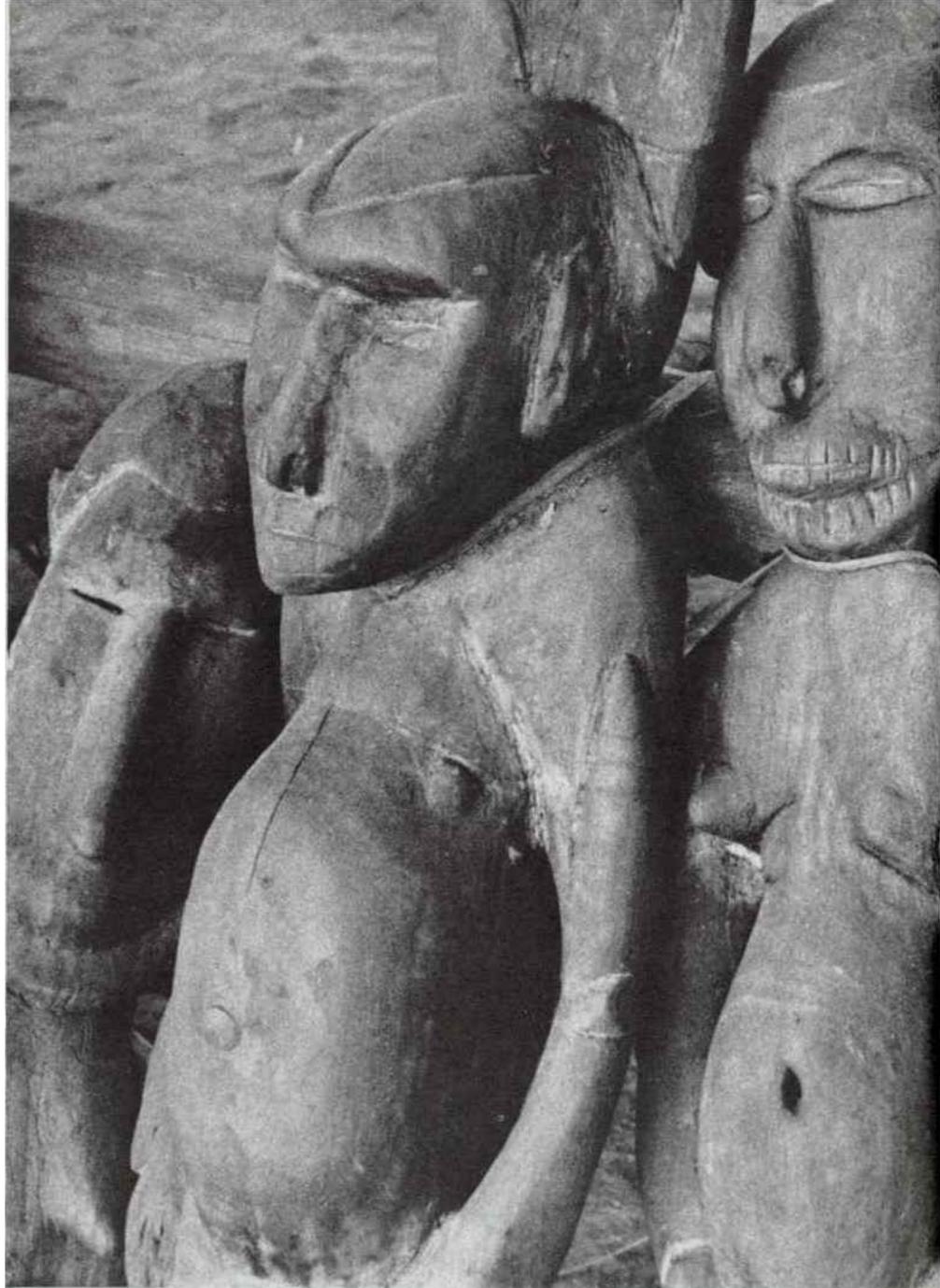
Pour tourner ces immenses difficultés, l'Unesco a inventé un système de « monnaie d'échange internationale », connu sous le nom de Bons d'achat de l'Unesco, que les universités, les écoles, les instituts de recherche, voire des particuliers peuvent acheter dans leur monnaie locale et envoyer à un éditeur ou à un fournisseur, afin de payer les livres et les équipements dont ils ont besoin.

Pour le flot de livres, d'œuvres d'art et d'appareils scientifiques en circulation à travers le monde, l'Unesco a rédigé un accord prévoyant la suppression des droits de douane. Mais l'idée d'avoir à transporter quelque chose à travers une frontière pour pouvoir le diffuser, cette idée est en train de disparaître rapidement : aujourd'hui les communications par satellite peuvent vous envoyer à des milliers de kilomètres en une fraction de seconde.

Actuellement, pour un programme de télévision, un enregistrement sur bande ou sur disque, on peut connaître parfaitement la portée du transmetteur et arriver à une décision satisfaisante concernant le droit de les diffuser, mais très bientôt, quand on chantera une chanson, quand on jouera une pièce, le monde entier pourra tout entendre immédiatement, grâce aux transmissions par satellites. Dans quelques années, des récepteurs communs fonctionneront à travers le monde et relayeront tous les programmes jusque chez vous. Cela laissera subsister un certain contrôle sur ce que vous pourrez voir. Mais au début des années 80, les postes individuels de télévision recevront les programmes directement des satellites eux-mêmes.

Jusqu'à quel point les gouvernements ont-ils le droit d'interdire aux citoyens tel ou tel programme ? Peuvent-ils les empêcher d'écouter les critiques faites sur leur action de l'autre côté du monde ? Dans ce cas, le système se décompose et se réduit à une gigantesque et coûteuse machine de propagande. Autrement, il représente une étape passionnante, et enrichissante, vers l'unification du monde. L'Unesco se doit de négocier un accord qui maintiendra les droits et l'intégrité des cultures et des idéologies particulières, et qui, en même temps, préservera le droit pour tous d'être informés honnêtement et impartialement.

C'est une bonne chose que les satellites ne soient pas prêts à une exploitation commerciale avant plusieurs années : un projet comme celui-là est chargé de dynamite sur le plan politique et demande à tous les habitants du monde un changement complet de mentalité : sa discussion exigera toutes les minutes de négociation dont l'Unesco pourra disposer. ■



L'introduction de nouvelles techniques pédagogiques en Côte-d'Ivoire, la mobilisation de l'opinion mondiale en vue de sauvegarder les monuments de Venise ou de Boroboudour, la création d'un institut de technologie à Bombay, ce sont là des réalisations concrètes de l'Unesco, au cours de ces toutes dernières années. Moins manifeste, peut-être, la révolution profonde que l'Unesco a contribué à provoquer dans la manière de concevoir l'éducation, la science et la culture. Cette conscience nouvelle du droit de tout homme à l'éducation dans le sens le plus large du terme, et la place dominante que, par voie de conséquence, l'éducation a prise dans le développement économique et social, ont remodelé le monde. L'idéal de l'Unesco peut être symbolisé par la photo ci-dessus : un enfant, dans un monde que l'éducation et la science moderne feront meilleur, sans que disparaissent les valeurs culturelles du passé qu'incarnent les statues.

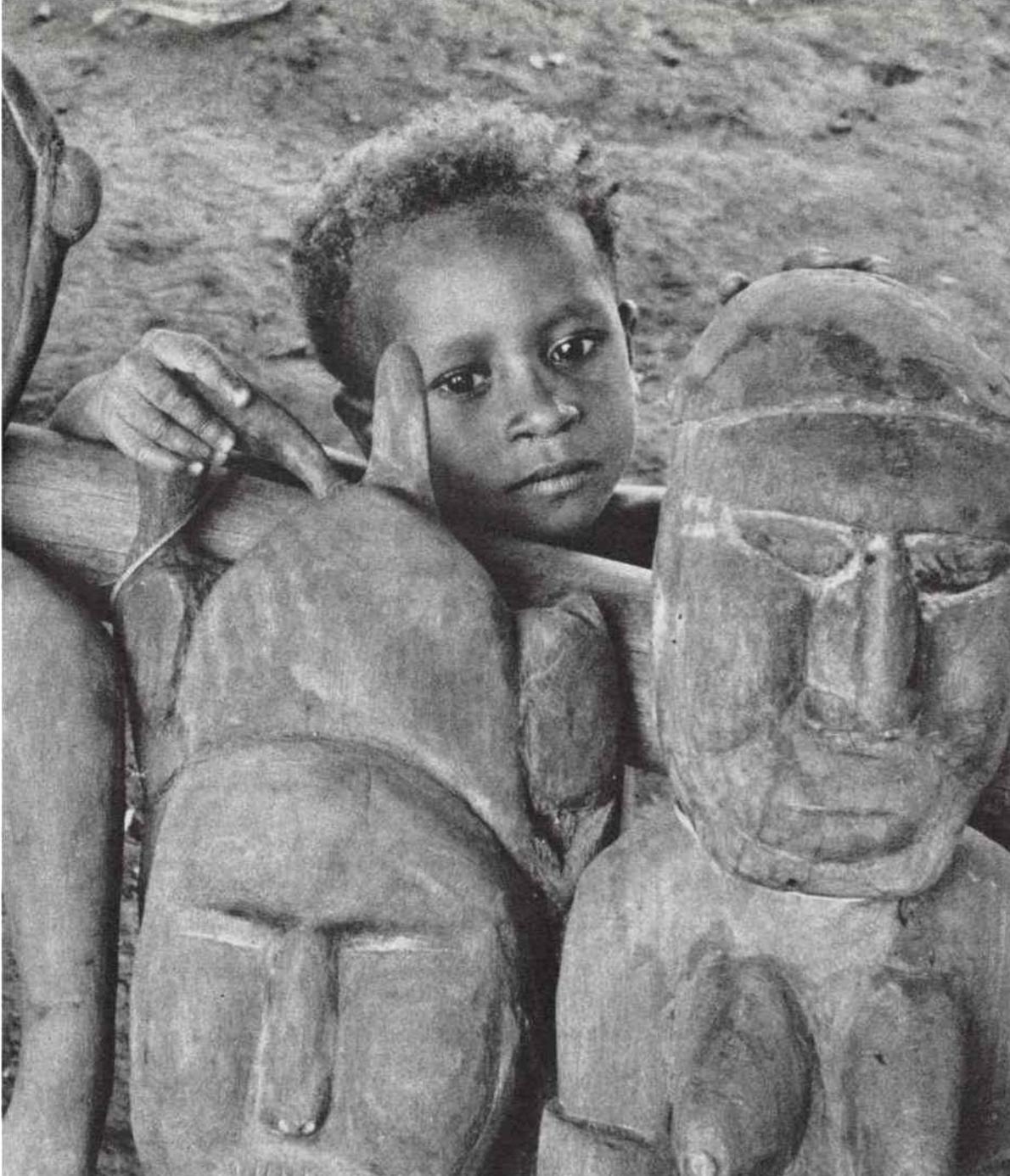


Photo George Holton - UNICEF

10 – PENSÉE ET IDÉAL

ABRITE entre deux ailes de l'Unesco, à Paris, il y a un petit jardin japonais. L'eau coule d'un rocher, glissant sur un caractère japonais ancien qui veut dire « paix », profondément gravé. Par des pierres en escalier, elle descend une série de chutes dont chacune a un son différent, — ici le grondement d'une cataracte miniature, là un murmure.

Elle trouve enfin la paix dans un bassin plus profond. Une carpe cuirvée s'y cache sous des branches surplombantes, sous un pont, ou sous une île flottante de lys rouges sombres. Ce jardin est sensible aux chan-

gements de saisons, floraisons glorieuses, roses et blanches, du printemps ; iris de l'été parmi les roseaux ; desins purs de la nouvelle neige sur les branches noires. Seuls la montagne miniature et ses rochers paraissent inchangés, intacts.

Ici, dans le silence et la tranquillité, on peut trouver l'endroit idéal pour réfléchir. Les affaires du Secrétariat se font tout autour, à quelques mètres. Ici, les détails et les tâches s'effacent. Tout prend une autre place dans d'autres perspectives.

Ce lieu isolé rafraîchit quiconque accepte de lui accorder quelques mi-

Réflexion de l'esprit

nutes. Mais il existe, dans l'Unesco même, un autre lieu tranquille, réservé aux théoriciens, à la réflexion personnelle, et surtout à la contemplation du monde tel qu'il devrait être. Cet endroit se trouve chez les penseurs de l'Unesco. C'est un groupe dont le travail consiste à examiner toute la gamme des activités de l'Organisation, et à dire : « Ici, nous avons une responsabilité à assurer », « là, il faut arriver à un accord entre les Etats membres. » Beaucoup d'idées et de principes sont nés en ce lieu, qui sont devenus part active de l'œuvre de l'Unesco.

57

Dans bien des cas, c'est par la pensée que l'Unesco peut apporter sa contribution la meilleure. Au début de son existence, les Nations Unies ont rédigé une Déclaration Universelle des Droits de l'Homme, déclaration qui énonce le droit de tout individu à se développer et à s'accomplir lui-même, à s'exprimer et à vivre dans la dignité. Officiellement, les Etats membres ont tous accepté cette revendication optimiste.

En réalité, dans les vingt dernières années, depuis que la Déclaration a été signée, ses principes ont été ignorés, méprisés, violés et pervertis — de bien plus de façons que ses rédacteurs n'auraient jamais pu l'imaginer. Elle devient vraiment pénible à lire, aujourd'hui, à la lumière de l'oppression, de la discrimination sociale et raciale, de la dégradation spirituelle — qui sont des phénomènes de tous les jours.

La déclaration a été signée comme un « gentlemen's agreement » entre nations : l'appliquer était affaire d'honneur national ; ce qui ne représente pas les fondations les plus inébranlables quand les politiques de puissance et les expédients sociaux sont en jeu. Effectivement, les Nations Unies n'avaient rien de plus que des signatures.

CES idées restent aussi valides qu'à l'origine (au moins pour la plus grande partie du monde). Mais les Nations Unies et leurs institutions n'ont aucune autorité pour intervenir dans — ne parlons pas de discuter — la façon dont les pays traitent les individus ou les groupes à l'intérieur de leurs frontières. La conception des droits de l'homme en est réduite à la seule force de ses idées — là où elle peut être entendue.

Récemment l'Unesco a de nouveau examiné la Déclaration à la lumière des sciences sociales modernes, — pour voir à quel point elle était universelle. Comment l'étendre et la repenser, comment élargir son champ d'application sans lui faire perdre sa force première ? Il semble que personne ne devrait avoir de mal à accepter les droits de l'homme, au moins en principe. Mais c'est un fait, il peut y avoir désaccord, philosophique ou sentimental, avec cette idée.

Si vous êtes bouddhiste, par exemple, votre attitude à propos de l'individu est bien différente de celle que prône la Déclaration : ici le souci de la valeur propre et de l'individualité est une forme de l'orquiel ; l'idéal est la fusion de la vie individuelle dans un ensemble plus vaste, avec humilité et sans doléances. Une vie — même si c'est la vôtre — ou beaucoup de vies, cela ne mérite pas tant d'embarras.

Si vous êtes disciple de Confucius ou hindouiste, l'idée que tous les hommes puissent être égaux vous

paraît en elle-même des plus étranges. Pour vous, il existe une hiérarchie parmi les hommes. Vous devez accepter docilement tout ce que les personnes de rang plus élevé (chef, père, employeur) peuvent suggérer. Vous ne possédez aucun droit moral à parler pour vous-même, quels que soient les usages dans le reste du monde.

Où les choses deviennent vraiment compliquées, c'est au moment de décider ce qui est un droit universel pour les femmes. Légalement, dans certains pays, on considère la femme comme inférieure, comme un meuble ; et c'est une idée aussi ancienne que la civilisation elle-même. Toute l'organisation de la vie s'est faite sur cette base. Les femmes elles-mêmes seraient peut-être plus choquées que les hommes si l'ordre traditionnel était bouleversé.

Toutefois, même dans le cadre d'une suprématie sociale des hommes, chaque femme possède un empire privé, personnel : ce qui se passe dans son esprit. Et l'Unesco s'en tient fermement à l'opinion énoncée dans la Déclaration, opinion selon laquelle tous les êtres humains, — hommes, femmes ou enfants — possèdent un droit égal à l'éducation, sans considération des inégalités qui peuvent leur être imposées. Le droit à la formation de l'esprit est absolument fondamental, et tous les autres principes concernant les droits de l'homme peuvent s'édifier à partir de là.

Il est un secteur des droits de l'homme où l'Unesco a pu prendre une position très dure : celui des préjugés raciaux. Les racistes ont toujours appuyé leurs arguments sur des pseudo-évidences biologiques, sociologiques et historiques. L'Unesco était en mesure de s'adresser à des anthropologues, biologistes et généticiens de réputation mondiale pour découvrir, dans l'argumentation des racistes, ce qui était vrai et ce qui correspondait à une distorsion des faits. Aux opinions de ces spécialistes s'ajoutèrent celles des ethnologues, des sociologues, des historiens et des juristes.

L'ensemble fut publié dans un Rapport sur les races et les préjugés raciaux : le racisme était condamné comme menace contre la paix internationale et crime contre l'humanité. Un pays connu pour sa politique d'Apartheid se retira de l'Unesco. Les autres membres restèrent résolus et, en principe, appuyèrent les découvertes faites par les scientifiques.

« En principe » est un petit terme diplomatique bien utile. Il laisse la porte ouverte à toutes les restrictions. En principe, tous les Etats membres de l'Unesco sont voués à la paix. Mais, depuis la seconde guerre mondiale, cent conflits ont éclaté. L'Unesco en a dressé la liste douloureuse dans un numéro de son mensuel, le « Courrier de l'Unesco ».

Traduits en une douzaine de langues, les faits ont donc été exposés à la vue du monde — mais la fabrication

d'armes s'est poursuivie, et les nations continuent à dépenser plus de deux milliards de dollars tous les ans (soit le revenu annuel total de la partie pauvre du monde) en super-armes toujours plus sophistiquées.

Les idées de paix, après lesquelles l'Unesco soupire, semblent loin, vraiment très loin, enlisées dans les marécages anciens — dans l'étroitesse d'esprit, l'égoïsme, la haine.

LES succès de l'Unesco dans ses entreprises parlent d'eux-mêmes. Mais de tels succès sont les premières choses qu'on oublie quand les progrès sont lents, et quand de nouvelles légions de problèmes se présentent.

Au Secrétariat et sur le terrain, il y a des gens qui possèdent la qualité rare et merveilleuse de travailler intensément sur un projet et qui, à travers les détails, les erreurs des hommes, la paperasse et les retards inattendus, restent capables de garder en permanence les yeux fixés sur le but final, le leur et celui de l'Unesco.

Education - Science - Culture. Idées de paix. Une formidable expérimentation en cours avec les esprits des hommes. Dans les siècles passés, l'idée de l'Unesco aurait fait rire — inconscience, irréalisme... On en rit bien encore aujourd'hui ! Mais ses progrès se mesurent aux leurs fugitives et à la compréhension qui apparaissent sur le visage d'un homme en train de lire ; ils se mesurent à une respiration qui s'arrête quand une jeune femme passe le coin d'un mur et reçoit en plein regard un temple baigné de soleil ; ils se mesurent à un sourire, après des heures passées sur une page, quand l'équation se vérifie et quand la solution apparaît dans son évidente simplicité...

Ils se mesurent à tous les moments de clarté et d'apaisement, quand, enfin, les choses deviennent comme elles doivent être. Les sourires, les pensées, les illuminations — cela ne se compte pas. Mais il suffit d'en saisir un seul, une seule, pour savoir qu'il y en a et qu'il y en aura beaucoup d'autres.

L'œuvre de l'Unesco n'en est qu'à ses débuts. Vingt-cinq années, cela n'est pas long pour une entreprise d'hommes. Est-ce qu'un jour nous recevrons tous un enseignement ? Notre planète sera-t-elle un jour, pour nous tous, un lieu de beauté et de fraîcheur ? Serons-nous tous disponibles pour les beautés et les gloires sorties de l'imagination humaine ?

Tout cela paraît un rien trop près du Paradis, et absolument impossible à la lumière de ce que nous savons des hommes. Mais, comme le projet d'aller sur la Lune, de guérir les maladies ou de découvrir quelqu'un à aimer — c'est une pensée vraiment belle et un bien bel espoir. ■

faire de l'éducation, à tous les niveaux, le levain de l'internationalisme. Certes, l'éducation en soi est la condition primordiale, mais l'éducation doit être ouverte sur l'internationalisme, et répandre l'idée que l'internationalisme est indispensable et nécessaire. Il faut à tous les hommes un seul monde. Et le propos même de l'éducation, c'est que tous les hommes le comprennent. C'est à cela que tendent toutes les activités de l'Unesco...

ALVA MYRDAL
Ancien directeur
du département des Sciences sociales
à l'Unesco

UNE POLITIQUE SCIENTIFIQUE

La conquête de l'indépendance politique par les anciennes colonies ne résout pas les questions que pose leur indépendance économique, intellectuelle, scientifique et technique. Le potentiel scientifique et technique d'un pays, c'est son personnel scientifique national, le niveau et l'ensemble des infrastructures et ses institutions qui permettent de circonscrire et de résoudre les problèmes scientifiques et pratiques. Il y a 25 ou 30 ans, l'idée d'une politique scientifique et celle de la planification de la science et de ses applications paraissaient absurdes à de nombreux hommes politiques ainsi qu'aux hommes de science eux-mêmes. De nombreux jeunes Etats, devenus indépendants, s'efforcent de créer un réseau d'instituts scientifiques, de mettre en place des organismes officiels chargés de la haute direction des affaires scientifiques et d'affecter régulièrement

une part du budget à la formation du personnel scientifique et à la recherche.

VICTOR KOVDA
Ancien directeur
du département des Sciences exactes
et naturelles à l'Unesco

AU SERVICE DE L'HOMME

Il est plus que jamais nécessaire d'élaborer un code de la science et de la technologie, qui définirait leur finalité éthique et formulerait les principes régissant leur utilisation au service exclusif de l'homme, en vue d'un développement harmonieux de l'humanité sur les plans spirituel et matériel.

La loi internationale doit protéger l'individu contre les atteintes qu'un abus de nouvelles techniques, ou de certaines formes de publicité et de propagande, portent à sa vie privée, à son indépendance intellectuelle et morale; elle doit le protéger également contre les dangers croissants et graves d'une pollution totale de son environnement consécutive à l'industrialisation.

HANNA SABA
Ancien sous-directeur général
pour les normes internationales
et les affaires juridiques à l'Unesco

COROLLAIRE DE LA SOLIDARITE

« Toutes les activités de l'Unesco, découlant de ses trois grandes fonctions indivisibles (intellectuelle, éthique, opérationnelle), concourent au développement de l'Afrique. D'autre part, elles peuvent susciter l'élan de solidarité intellectuelle et morale dont la coopération internationale en faveur du déve-

loppement est le corollaire. C'est donc à la fois « l'Unesco idéale » et « l'Unesco réelle », l'Unesco de réflexion et l'Unesco de l'action qui œuvrent en Afrique pour le développement.

WILLIAM ETEKI-MBOUMOUA
Président de la Conférence générale
de l'Unesco (1968)

LA CULTURE EST UN TOUT

La culture d'aujourd'hui doit tendre, plus que jamais, à un approfondissement et à un élargissement. Chacun sait naturellement que l'âge des encyclopédistes est, hélas! terminé et que l'avenir de la science et de la culture repose entre les mains de spécialistes de plus en plus étroitement confinés dans leur propre sphère d'activité.

Voilà des années que les conséquences dramatiques de l'opposition entre les deux « cultures » scientifique et littéraire ont été soulignées avec force. La culture devra cesser de se refermer frileusement sur elle-même sous peine de disparition. Inversement, le milieu, l'éducation, la science seront pénétrés de culture sous peine de catastrophes majeures. Disons que la culture est une totalité et qu'un des drames des temps modernes est d'avoir distendu les liens qui l'unissaient non seulement à la science, mais encore à la nature. L'opposition radicale entre culture et nature, nous en voyons aujourd'hui les périls mortels, et pour l'une et pour l'autre.

JEAN D'ORMESSON
Secrétaire général adjoint
du Conseil international de la Philosophie
et des Sciences humaines

LA FAMILLE DES NATIONS UNIES



ONU
Organisation des Nations Unies
Siège : New York

UNRWA
Office de secours et de travaux
des Nations Unies pour
les réfugiés de Palestine

FISE (UNICEF)
Fonds des Nations Unies
pour l'enfance

PNUD
Programme des Nations Unies
pour le développement

CNUCED
Conférence des Nations Unies
sur le commerce et le
développement

**Conseil du commerce et
du développement**

**Organisation des Nations Unies
pour le développement
industriel**

**Haut-commissariat des
Nations Unies pour les réfugiés**



Cour internationale de justice
Siège : La Haye



UNESCO
Organisation des Nations Unies
pour l'éducation, la science et
la culture
Siège : Paris



OMS
Organisation mondiale
de la santé
Siège : Genève



FAO
Organisation des Nations Unies
pour l'alimentation
et l'agriculture
Siège : Rome



OIT
Organisation internationale
du travail
Siège : Genève



OMM
Organisation météorologique
mondiale
Siège : Genève



AIEA
Agence internationale
de l'énergie atomique
Siège : Vienne



UIT
Union internationale des
télécommunications
Siège : Genève



UPU
Union postale universelle
Siège : Berne



OACI
Organisation de l'aviation
civile internationale
Siège : Montréal



IMCO
Organisation
intergouvernementale
consultative de la navigation
maritime
Siège : Londres



FMI
Fonds monétaire international
Siège : Washington D.C.



BIRD
Banque internationale pour
la reconstruction et le
développement
Siège : Washington D.C.



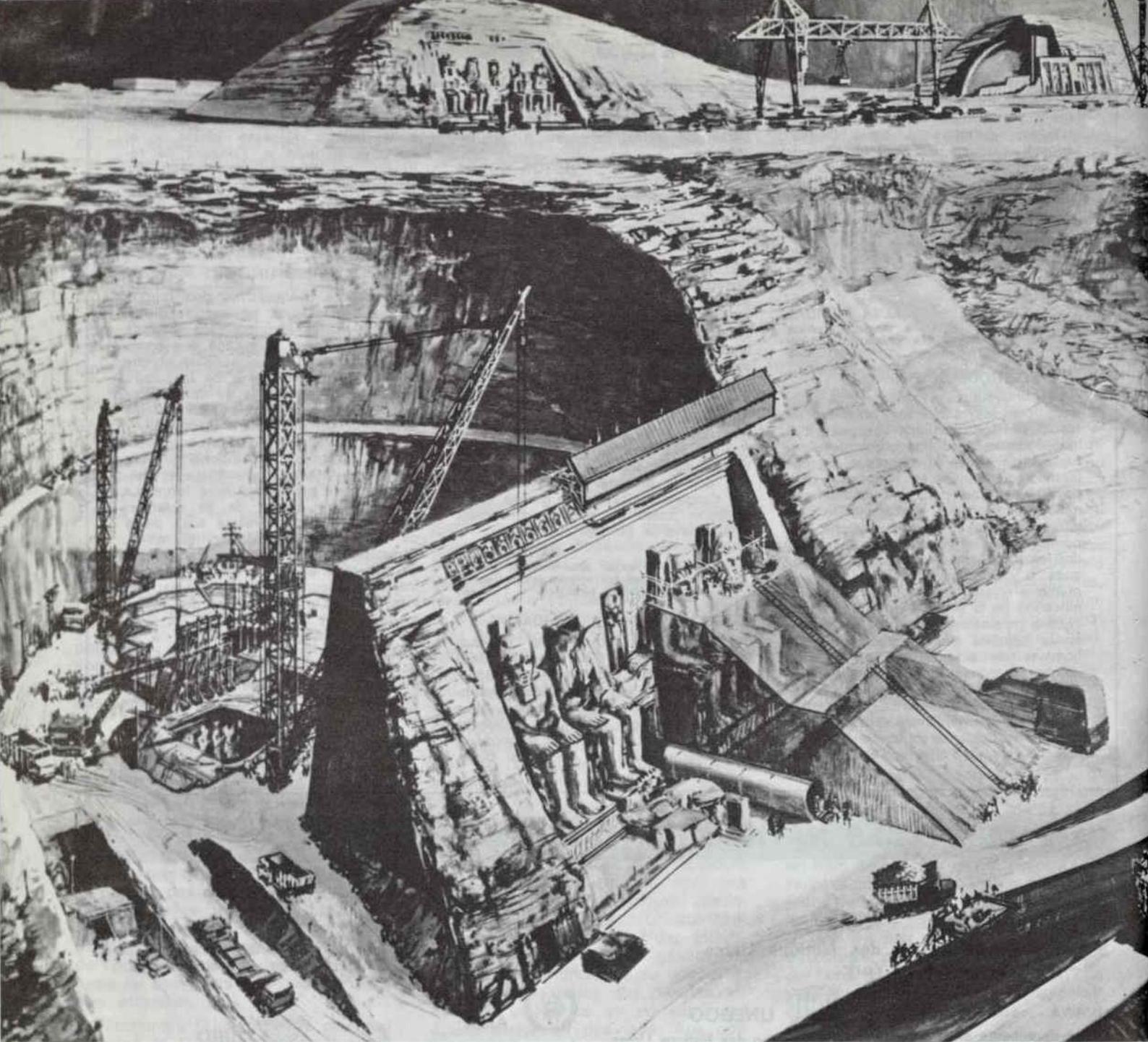
AID
Association internationale de
développement
Siège : Washington D.C.



SFI
Société financière
internationale
Siège : Washington D.C.



GATT
Organisation internationale du
commerce (Accord général sur
les tarifs douaniers et le
commerce)
Siège : Genève



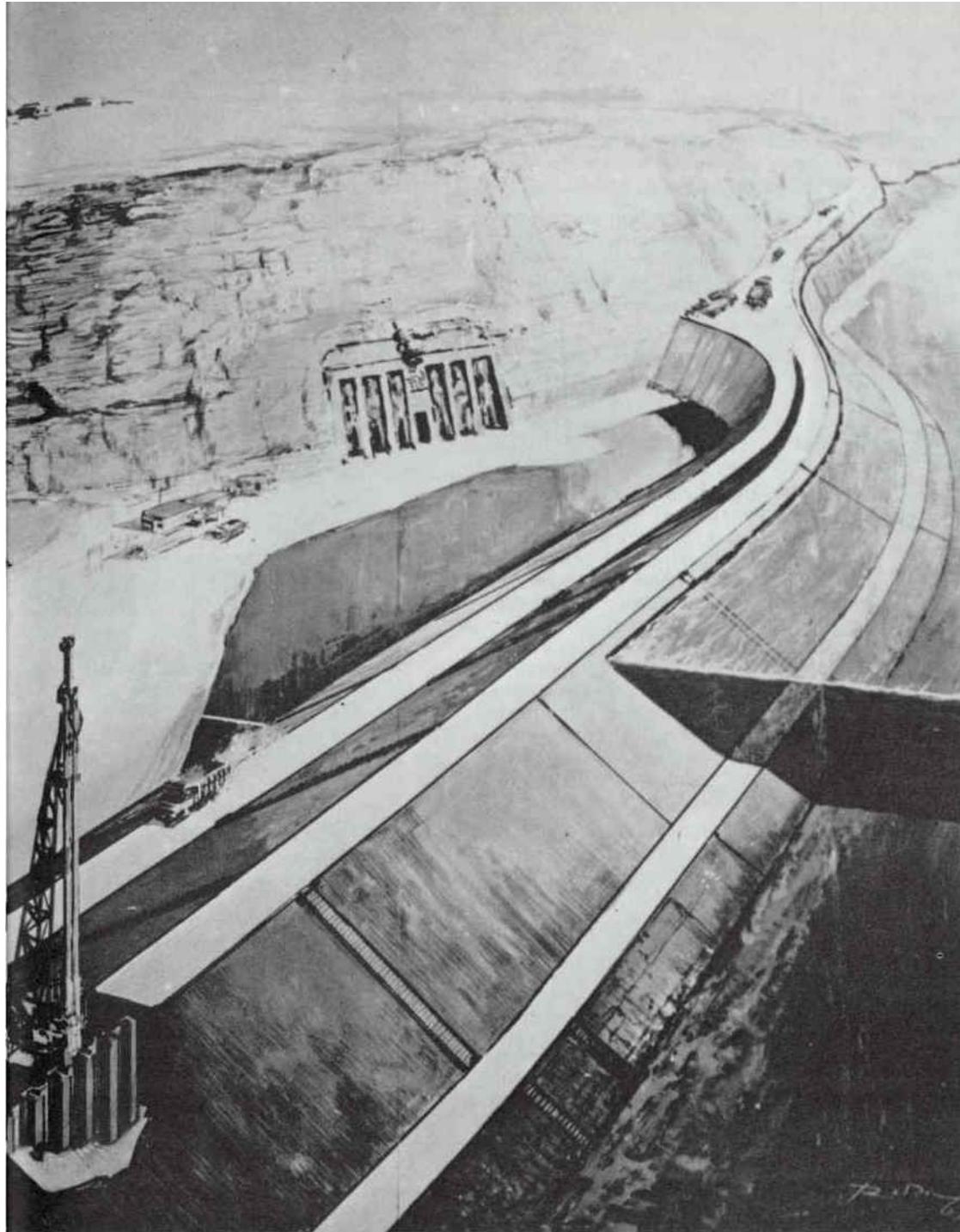
NUBIE

Victoire
de la
solidarité
internationale

60

par
Abdel Moneim El Sawi

ABDEL MONEIM EL SAWI a été pendant douze ans sous-secrétaire du ministère de la Culture en R.A.U. Ce fut dans ses fonctions qu'il eut directement à s'occuper de la campagne internationale pour la sauvegarde des monuments de Nubie. Vice-président du comité de coordination des opérations de déplacement des temples d'Abou-Simbel, il a supervisé le programme de sauvegarde jusqu'à la fin de 1969. M. El Sawi est secrétaire général de l'édition en langue arabe du *Courier de l'Unesco* et président du Centre national des publications de l'Unesco au Caire, lequel a la charge de la publication en langue arabe de divers périodiques de l'Unesco. Ecrivain, il est l'auteur de divers ouvrages en langue arabe.



Dessin de Gunter Radtke - Hochtitel

Le sauvetage des temples d'Abou-Simbel qu'eussent engloutis les eaux du Nil a constitué non seulement l'un des tours de force de la technique moderne, mais aussi l'un des plus nobles exemples de la coopération internationale. A gauche, une représentation schématique approximative de l'opération de sauvetage. Une digue provisoire, au premier plan, met à l'abri des eaux le grand temple de Ramsès sur le point d'être démantelé. Le temple de la reine Nefertari, plus petit, (à droite) demeure encore en place. Une route construite en vue des travaux de sauvetage longe la digue, et mène au nouveau site sur lequel les deux temples ont été finalement installés sur un escarpement artificiel, quelque 60 mètres au-dessus de leur emplacement original. Pour découper les temples dans la colline où ils avaient été creusés, il fallut d'abord déblayer 300.000 tonnes de rocs. Puis les temples eux-mêmes furent découpés en blocs de 30 tonnes, ce qui, pour les deux temples représentait des fragments d'un poids total de 15.000 tonnes. Le travail commença en 1964 avec la construction de la digue et l'inauguration des deux temples eut solennellement lieu sur leur nouveau site le 22 septembre 1968.

LA campagne internationale pour la sauvegarde et l'exploration des sites archéologiques de la Nubie a été pour l'Unesco, dans son quart de siècle d'existence, l'une de ses grandes réussites. Onze temples menacés par la montée des eaux du nouveau barrage d'Assouan ont été démantelés et reconstitués sur de nouveaux emplacements, cependant que quatre autres temples étaient démantelés et offerts à l'Espagne, aux Etats-Unis, à l'Italie et aux Pays-Bas, en hommage à l'aide que ces pays avaient fournie en vue de la sauvegarde des temples d'Abou-Simbel.

A l'heure qu'il est, il reste encore à démonter les temples de Philae et à les reconstruire dans l'île d'Agilkia, à l'abri des menaces du Nil.

Aujourd'hui, en Nubie, le touriste

qui admire les temples ressuscités dans les « oasis » d'Abou-Simbel, d'Amada, d'Ouadi Es Seboua et de Kalabcha, ne peut vraiment se rendre compte des efforts gigantesques qu'a exigés cette victoire internationale.

La Nubie s'étend sur plus de 500 kilomètres, entre le barrage d'Assouan, en Egypte, et la cataracte de Dal, au Soudan : c'est, en bordure du Nil, un pays tourmenté, de climat difficile, qui n'est accessible que par bateau, à l'écart de toute civilisation urbaine.

Quand on commença à construire le nouveau barrage d'Assouan, un vaste exode de population se produisit dans les villages et hameaux nubiens : en peu de temps, la région fut entièrement désertée. Vergers et potagers mouraient, et la montée des eaux, derrière le barrage, submergeait

lentement, mais inexorablement, les routes, les palmeraies, les habitations, les lignes téléphoniques et télégraphiques.

Finalement toute la région se trouva dépourvue de communications, de récoltes, de nourriture. La sécurité même, naguère assurée par les postes de police, laissait fort à désirer. En fait, ne demeuraient que les eaux du Nil et les sables du désert. Or, dans ce décor austère et grandiose, commençait bientôt une opération de sauvegarde culturelle sans exemple.

Au cours de la campagne de sauvegarde des monuments de Nubie, qui s'échelonna entre 1960 et 1968, les années les plus difficiles furent sans doute celles pendant lesquelles il fallut évacuer la population locale. Cette émigration achevée en 1963, la

Nubie paraissait morte, et si vide qu'on n'eût pu croire que l'homme y eût jamais vécu. Et pourtant, de nouveaux « habitants », — spécialistes, techniciens, ouvriers, venus d'Égypte, du Soudan et de maints autres pays — ont relevé le défi, et, sous un soleil brûlant, dans des conditions de vie exténuantes, ont donné le départ de l'opération lancée par l'appel international de l'Unesco, le 8 mai 1960.

Évoquant les diverses phases de cette campagne, j'aimerais rendre hommage aux femmes et aux hommes qui se sont trouvés embarqués dans cette aventure historique : savants, ingénieurs, artistes, techniciens et ouvriers de toutes les parties du monde.

AU cours des saisons de fouilles, la Nubie se transformait en arène internationale sans pareille. Pendant les longs mois d'été, le niveau du Nil baissait derrière le barrage d'Assouan, les vannes étaient ouvertes pour que le flot s'écoule : c'est alors que les équipes archéologiques sillonnaient la Nubie, explorant le terrain pour découvrir des monuments oubliés ou tous autres vestiges d'une antique civilisation.

Vivant dans des bateaux, sur le fleuve, ou sous des tentes blanches, elles travaillaient de l'aube jusqu'à la fin de la matinée : puis, de l'après-midi à la nuit, elles consignaient leur travail. En toutes saisons, les lumières étincelaient sur l'une et l'autre rive du Nil, car les savants continuaient à s'occuper de leurs travaux et, autant que faire se pouvait, entretenaient une manière de vie sociale pendant leurs loisirs.

On pouvait, dans ces camps, entendre parler l'anglais, le français, le tchèque, l'espagnol, le polonais, l'allemand ou le russe, aussi bien que l'arabe et d'autres langues encore.

Il régnait partout, en Nubie, un esprit international. Cet « esprit du Nil », comme on disait, effaçait toutes les dissemblances et créait une unité au sein d'un réseau de coopération et d'amitié. Le même esprit régnait parmi ceux qui se vouaient à la sauvegarde des temples.

Chaque année, les équipes archéologiques reprenaient pendant plusieurs mois leur travail de fouille, pour regagner ensuite leurs pays respectifs avec leurs moissons de découvertes. Au cours de ces mêmes mois de fouilles, les équipes chargées du démontage des temples étaient à l'œuvre, elles aussi. Toute la région bruissait d'activité.

Il sied de rappeler que l'opération de démantèlement et de déplacement des deux temples d'Abou-Simbel s'est poursuivie sans interruption pendant presque cinq ans, de 1963 à 1968, mal-

gré de très grandes difficultés matérielles. Pour les équipes engagées dans cette opération, c'était une course contre la montre devant les eaux montantes du Nil.

Le contrat qui avait trait au mode de sauvetage des temples d'Abou-Simbel n'ayant été signé qu'en novembre 1963, il n'avait pas été possible de construire avant le commencement des travaux les installations nécessaires.

On ne pouvait, en effet, risquer des millions de dollars dans ces travaux avant que les orientations de la Campagne internationale à l'égard de ce problème précis eussent été parfaitement définies.

Aussi nous fallait-il avoir recours à tous les expédients, fussent-ils élémentaires. Deux bateaux furent aménagés sur le Nil, qui servirent à transporter les archéologues, ingénieurs et techniciens à leurs lieux de travail. Au début, c'est également par bateau qu'était assuré l'approvisionnement. Mais les capacités de réfrigération étaient si limitées, que les légumes frais étaient aussitôt gâtés par la chaleur accablante. En fin de compte, force nous fut de nous contenter de conserves, en compensant les déficiences organiques par des vitamines.

Un autre grand problème était le manque d'eau potable. Nous avons pu le résoudre en créant une installation de filtrage d'eau du Nil. Le pain aussi n'était guère abondant : au début, c'est par avion que nous alimentions Abou-Simbel ; par la suite on construisit une boulangerie.

Ainsi, petit à petit, nous procédions à l'édification de ce qui allait devenir le village de Ramsès II, à Abou-Simbel, et qui est aujourd'hui la plus jolie agglomération de la région du lac du Haut-Barrage. Elle comprend à présent des habitations et un hôtel bénéficiant d'électricité et d'eau potable : elle comporte aussi une piscine, des terrains de tennis, un hôpital, une mosquée, un bureau postal et télégraphique, une station de radio, un poste de police et des routes pavées. De beaux jardins ont surgi, où poussent des arbres fruitiers et des légumes. Depuis qu'on a construit un aéroport à Abou-Simbel, il y a une liaison directe avec Assouan.

Avec la campagne de Nubie, l'Unesco a fait plus qu'atteindre un objectif majeur. En entreprenant de sauvegarder l'ancien héritage culturel de Nubie, elle a rattaché le passé au présent d'une part, et, d'autre part, elle a réussi à lier tous les pays du monde dans un même idéal, rapprochant les nations et les peuples dans une seule et vivante unité.

Au bout du compte, l'Unesco a prouvé que les différences nationales pouvaient disparaître si le monde, d'un même mouvement, avec une volonté unanime, s'attelait à un travail constructif, au lieu de gaspiller ses forces et ses ressources dans des conflits et des guerres qui ne relèvent que d'un égoïsme borné. ■



Photo © Max-Pol Fouchet

**SOUS
LES EAUX
DU NIL
PHILAE
QU'IL FAUT
SAUVER**



Philae, la « perle du Nil », reste encore à sauver. Les temples de l'île, submergés par les eaux pendant une grande partie de l'année, seront irrémédiablement perdus, s'ils ne sont rapidement démontés et reconstruits sur l'île d'Agilkia, proche de l'île de Philae. Dernière phase de la campagne internationale de sauvegarde des temples de Nubie, qui permit de sauver en République Arabe Unie et au Soudan des trésors d'art et d'architecture menacés par la construction du Grand Barrage d'Assouan, Philae couronnera l'un des plus extraordinaires élans de la solidarité internationale. Il faut à sa sauvegarde cinq millions de dollars d'ici à 1976, dont un million de dollars pour juillet 1972, date à laquelle devraient commencer les premiers travaux de protection. Le coût total de l'opération Philae, du démontage à la reconstruction, s'élève à 13 millions 700 000 dollars, dont le gouvernement de la RAU assurera le tiers. En juin 1971, le montant des contributions volontaires qu'à l'appel de l'Unesco avaient déjà promises 17 gouvernements atteignait près de 1 million 600 000 dollars : République Fédérale d'Allemagne,

Belgique, Cambodge, Chypre, Cuba, Espagne, France, Ghana, Inde, Italie, Japon, Koweït, Liban, Malte, Pays Bas, Royaume-Uni, Soudan. L'effort international doit se poursuivre, au terme de cette campagne de sauvegarde sans précédent historique, qui permet de conserver à l'humanité tout entière d'inestimables valeurs d'art et de culture. Le Directeur général de l'Unesco renouvelle son appel du 6 novembre 1968 en faveur de Philae, aux gouvernements, institutions, fondations et personnes privées qui veulent assurer le succès complet de la Campagne internationale. Ci-dessus, une image de « l'île des dieux » : à gauche, le mammisi, sanctuaire consacré au dieu Horus, fils d'Isis. Les chapiteaux sont sculptés à l'image d'Hathor, la vache nourricière, mère du monde. A droite, les dieux de l'Égypte gardent la porte monumentale du temple d'Isis. Cette photo a été prise lors des basses eaux. L'architecture des temples, leurs merveilleuses sculptures vieilles de plus de 2 000 ans ne sauraient résister plus longtemps à l'immersion dans les eaux du Nil pendant les trois quarts de l'année. Le temps presse...

QUELQUES FAITS ET CHIFFRES

- ▶ Il y avait 216 000 écoles primaires en Amérique latine quand fut lancé par l'Unesco, en 1957, le projet majeur pour le développement de l'éducation primaire dans cette région. Dix ans plus tard, on en comptait 300 000. Le pourcentage des maîtres non diplômés était tombé de 53 à 37. 1 500 écoles normales ont été créées durant cette période.
- ▶ Parmi les monuments et les sites les plus prestigieux, dans le monde, pour la conservation desquels l'Unesco a prêté son concours, citons : le Parthénon (Grèce), les vestiges de Cappadoce et de la région d'Izmir (Turquie), le Mohenjo-Daro (Pakistan), les grottes d'AJanta (Inde), les sites de Persépolis et de Pasargade (Iran), les ruines de Palmyre et le Krak des Chevaliers (Syrie), les sites de Ctésiphon et de Ninive (Irak), les vestiges de Baalbek (Liban), les statues colossales de l'île de Pâques (Chili), le temple maya de Bonampak (Mexique), les palais royaux d'Abomey (Dahomey). La première mission Unesco en vue de sauvegarder des monuments en danger date de 1950 et du séisme qui détruisit en partie le site historique de Cuzco, au Pérou.
- ▶ Pour favoriser l'essor des cultures africaines, l'Unesco a prêté son concours à la création de diverses institutions dans les États africains : Centre fédéral linguistique et culturel du Cameroun, Instituts de science humaine du Gabon, du Mali, du Tchad, Instituts d'études africaines de l'Université du Ghana, du Tanganyika, de l'Université d'Ibadan, de l'Université d'Addis-Abeba, etc.
- ▶ Sur 1 072 millions d'habitants dans 18 États membres de l'Unesco en Asie, plus de trois sur cinq sont des moins de 25 ans. On évalue à quelque 164 millions le nombre de jeunes qui fréquentaient des établissements scolaires en 1967, contre 111 millions en 1960. La scolarisation augmente au rythme d'environ 7 millions de jeunes par an.
- ▶ De 1948 à 1968, plus de 20 000 personnes ont reçu des bourses ou allocations de voyage attribuées par l'Unesco : 11 000 d'entre elles environ, dont 17 % de femmes, ont reçu des bourses d'études ou des allocations d'études. Plus de 800 allocations de voyage ont été accordées à des personnes (553 dirigeants de jeunesse, 150 ouvriers, 27 à des spécialistes de l'éducation des ouvriers, 99 à des dirigeants d'organisations féminines, 35 à des professeurs et étudiants s'occupant de l'éducation des adultes). 923 autres bourses ont été accordées à des groupes ouvriers.
- ▶ 20 % des bourses et allocations d'études Unesco sont attribuées en Afrique, 9 % dans les États arabes, 27 % en Asie et Océanie, 16 % en Europe et en Amérique du Nord, 28 % en Amérique latine et aux Caraïbes pour les domaines de l'éducation (43 %), des sciences naturelles et de la technologie (31 %), des sciences sociales, des sciences humaines et de la culture (14 %) et de l'information (12 %).
- ▶ Une Faculté latino-américaine de sciences sociales a été établie en 1958 à Santiago du Chili par les soins de l'Unesco. Devenue aujourd'hui un vrai centre continental de recherche et d'enseignement sociologiques, cette faculté s'est enrichie de nouvelles disciplines : les sciences politiques et l'administration publique.
- ▶ Pour stimuler le développement des moyens d'information en Afrique, l'Unesco a aidé à la création, à Nairobi (Kenya), d'un Institut d'information pour les pays anglophones de la région ; pour les pays francophones, elle a aidé à la création d'un Centre d'études des sciences et des techniques de l'information, à Dakar (Sénégal). En outre, un Institut de l'information a été créé à l'Université de Lagos (Nigeria) pour la formation de spécialistes de l'audio-visuel.
- ▶ Depuis 1965, l'Unesco a apporté une aide technique à la construction d'écoles qui ont permis d'accueillir plus de 100 000 élèves et d'améliorer les conditions de scolarité dans un grand nombre de pays.
- ▶ Une vaste étude des cultures de l'Amérique latine est sur le point d'être terminée après cinq ans de recherches et de travaux internationaux. Cette étude de l'Unesco, dont la publication commencerait avant la fin de 1971, porte sur la littérature, les arts plastiques, l'architecture, la musique, l'urbanisme, les arts du spectacle, l'histoire des idées, ainsi que sur l'interaction qui s'exerce entre ces divers domaines et la société en évolution.
- ▶ L'Unesco a établi un fichier de plus de 22 000 œuvres d'art et dressé un inventaire de quelque 600 palais et églises à conserver et à mettre en valeur à Venise, dans le cadre du programme de sauvegarde de cette prestigieuse cité.
- ▶ Plus de 40 000 enseignants du premier degré ont été formés à travers le monde, de 1961 à 1970, dans les écoles normales et les instituts pédagogiques qui ont bénéficié de l'aide de l'Unesco et de l'apport financier du Programme des Nations Unies pour le développement. 16 000 ingénieurs ou techniciens spécialisés sont sortis des 50 écoles qui ont bénéficié de la même assistance. En matière d'éducation, de science et de culture, pas moins de 167 projets d'un coût de 658 millions de dollars ont été entrepris au total, de 1960 à 1970, par l'Unesco, le Programme des Nations Unies pour le développement et les différents gouvernements.
- ▶ Les grands progrès techniques des moyens d'information ont permis l'emploi de ceux-ci au service de l'éducation et du développement. L'expansion quantitative intervenue pendant la première décennie pour le développement (1960-1970) a été saisissante. Le nombre des émetteurs radiophoniques a doublé en Asie et en Europe, et celui des récepteurs s'est accru davantage encore ; le tirage des journaux a presque doublé en Asie ; le nombre des pays possédant des services de télévision a quadruplé en Afrique, doublé en Asie et triplé en Amérique latine.
- ▶ Il s'en fallut de peu que le nom UNESCO ne comportât pas d'« S ». L'Organisation fut d'abord conçue comme UNECO : organisation des Nations Unies pour l'éducation et la culture. Ce fut le poète américain Archibald MacLeish qui milita pour l'« S », et l'introduction de la science. Le premier directeur général de l'Unesco, Julian Huxley, était un savant.
- ▶ Près de 900 écoles primaires, écoles secondaires et écoles normales d'instituteurs de 61 pays participent aujourd'hui au Projet des Ecoles Associées pour la compréhension internationale. Le but des Ecoles Associées est de développer la coopération internationale, de promouvoir la connaissance des problèmes mondiaux, des diverses cultures et des droits de l'homme.
- ▶ L'Unesco a fait dans le monde entier une gigantesque enquête sur l'éducation. Quatre volumes de quelque 1 500 pages ont été publiés jusqu'ici, couvrant l'étude de l'enseignement primaire, secondaire et supérieur dans les États membres de l'Unesco.
- ▶ Au cours de la dernière décennie, l'aide de l'Unesco au développement de l'Asie a atteint quelque 80 millions de dollars. Vers la fin des années 1960, l'aide des Nations Unies, y compris l'Unesco, pour l'éducation, la science et la culture en Asie a atteint 300 millions de dollars. L'aide internationale gouvernementale et non-gouvernementale, publique et privée, multilatérale et bilatérale a atteint 150 millions de dollars par an.
- ▶ La vente des Bons de l'Unesco, qui a commencé il y a 21 ans pour aider les institutions et les personnes des pays à monnaie « faible » à acheter du matériel éducatif et scientifique, a atteint plus de 100 millions de dollars à la fin de 1970, dont 60 pour l'Asie, 25 pour l'Afrique, 15 pour l'Amérique latine.
- ▶ Pour la première fois dans l'histoire, une grande conférence internationale s'est réunie pour étudier les problèmes de politiques culturelles qui se posent dans le monde moderne. 88 États (dont près de la moitié se sont fait représenter par leur ministre de la Culture) ont participé à cette conférence organisée par l'Unesco à Venise, en 1970, à l'invitation du gouvernement italien.
- ▶ Le Centre d'études supérieures du journalisme pour l'Amérique latine, créé avec l'aide de l'Unesco en 1959 à Quito sur l'initiative du gouvernement de l'Équateur et de l'Université centrale de Quito, joue désormais un rôle capital dans la formation indépendante de journalistes et autres professionnels de l'information de ce continent.

Nos lecteurs nous écrivent

EN ATTENDANT

LES 7 MILLIARDS...

Abonné depuis cinq années à votre revue, j'en ai généralement apprécié les articles : mais vous avez été beaucoup moins bien inspirés dans votre numéro de juin 1971, en publiant certains articles sur les « magies de la chimie ».

Permettez-moi de faire quelques remarques au sujet d'articles et légendes parus dans votre numéro.

Ainsi pour la glorification des plastiques, à propos de chaussures faites de fibres synthétiques. Dès octobre 1970, chez Du Pont de Nemours, on a arrêté la fabrication de cette peausserie synthétique, les pertes ayant dépassé les cent millions de dollars : avec loyauté, on y a reconnu « s'être lourdement trompés sur les effets physiologiques sur le pied humain ». Vous avez, en juin 1971, mal choisi votre exemple.

D'une manière générale, il faut bien accepter les synthétiques. Ils forment souvent des « alliages » ou mixtures intéressantes avec des fibres naturelles. Mais, employées sans mélange, les fibres synthétiques sont en opposition avec le confort physiologique ou le confort tout court. Il n'y a vraiment pas de quoi chanter victoire.

Mêmes remarques pour la mousse de polyuréthane. Sans doute, on en fait toutes sortes de produits intéressants, mais on ne devrait pas trop insister sur ces matières poreuses synthétiques. Faut-il rappeler le récent coup de semonce du destin, l'incendie de la salle de bal du « Cinq à sept », près de Grenoble, en France, où plus d'une centaine de jeunes gens ont trouvé une mort atroce, ces mousses synthétiques s'étant trop facilement enflammées et ayant dégagé de par leur composition chimique du gaz cyanogène.

Sur un plan plus général, s'agissant de la surpopulation de la terre et des sept milliards d'habitants pour l'an 2000, je crains fort qu'on n'ait à déplorer d'épouvantables famines d'ici à la fin de notre millénaire.

Or, c'est déjà d'une légèreté insigne que d'envisager froidement la capacité de la terre de nourrir sept milliards d'habitants, grâce à la « révolution verte », inapplicable, car, pour réaliser les miracles de cette révolution verte, il faudrait avoir à sa disposition une quantité d'énergie (rien que pour créer l'eau d'irrigation) que ni l'atomique ni aucune autre source ne saurait offrir pour l'époque en question.

Avec une probité remarquable, N. E. Borlaug, considéré comme le père de la révolution verte, et lauréat du Prix Nobel, a réitéré les paroles déjà prononcées par lui lors de la réception de ce Prix : ne croyant pas aux magies de la chimie, il a mis son auditoire en garde contre le « monstre » d'une population sans cesse croissante, qui pourrait détruire le monde.

Les chimistes créateurs de protéines synthétiques à base de dérivés du pétrole, procédant de la même loyauté,

déclarent à chaque occasion que leur invention, intéressante en soi, ne pourrait avoir aucun effet si l'explosion démographique continue à la même cadence.

La thalassoculture ne saurait donner raisonnablement qu'un complément utile et nécessaire, voire indispensable avant l'échéance des sept milliards d'habitants.

Jean Pilisi
Paris, France

BON PIED, BON ŒIL

Abonné depuis quelques années, je suis intéressé par les articles toujours très instructifs du « Courrier de l'Unesco ».

Ma lettre concerne le numéro de juin 1971 et la légende de la photo page 7 « de la nappe à route à la nappe de semelles ». A en croire l'auteur, ces chaussures synthétiques avec les millions de pores pour quelques centimètres carrés permettent de « respirer » comme le cuir. Alors là, je m'insurge et m'indigne que de tels savants méconnaissent l'hygiène des pieds. Je suis cordonnier, donc en contact direct avec une clientèle qui de plus en plus s'aperçoit qu'il est malsain de marcher dans de telles chaussures qui provoquent champignons de la peau, suppuration lors des meurtrissures, transpiration anormale, mauvaise circulation du sang, favorisent l'affaissement de la voûte plantaire. Je ne suis pas contre les produits synthétiques qui rendent de grands services, mais pour les pieds, je dis NON. Je m'étonne que l'Organisation Mondiale de la Santé, qui connaît bien ces dangers pour les pieds, reste inactive ou presque et n'intervienne pas, surtout pour les jeunes enfants qui, eux, ont besoin de chaussures saines pour leur formation.

Ces enfants ne seront-ils pas les piétons de la Lune ? Donc, ils auront besoin de leurs pieds. Alors, chaussons-les de cuir, matière noble et hygiénique pour les pieds.

Michel Suignet
Compagnon cordonnier bottier du
Devoir du Tour de France
Saint-Mandé, France

UN CARGO CHARGÉ

D'AMMONIAQUE

Ayant constaté de nos yeux, l'autre soir, à quel point la forêt qui longe le détroit de Lillebelt, au Danemark, avait noirci comme charbon de bois et à quel point son feuillage s'était rabougri, et cela pour avoir été atteints par les exhalaisons des réservoirs d'ammoniaque d'un cargo de passage, il nous paraît inquiétant de voir, dans le dernier numéro du « Courrier », consacré aux « Magies de la chimie moderne » (juin 1971), un consultant industriel écrire dès l'abord ce qui suit : « Mais beaucoup de gens rendent la chimie responsable des aspects déplaisants de la chimie moderne. » Ce technocrate aux yeux bandés, de toute évidence, s'y connaît moins en écologie que la moindre ménagère de village.

Avec une augmentation de la pollution qui, depuis 1960, atteint plus de

20 % par an, pollution due principalement aux merveilles que sont les industries pétrochimiques ou des plastiques résineux et à leurs besoins en haute énergie hautement polluante, avec tous les poissons qui meurent dans les centaines de lacs de la Norvège méridionale du fait des pluies porteuses d'acides, avec le nombre de rennes du Hardangervidda qui est tombé subitement de 14 000 à 5 000 (le DDT, la dieldrine, etc., charriés par les vents, se concentrent avec une rapidité inhabituelle sur les mousses et les lichens des rennes), — nous avons parfaitement compris que les merveilles de la nature importent moins, en vue de la survivance de l'homme, que les prestiges de l'industrie chimique.

Les chimistes ont rendu précaire notre condition actuelle. S'ils ne sont pas, dès à présent mobilisés, sous la stricte supervision des spécialistes de l'environnement, pour sauver notre biosphère, ils seront plutôt maudits que bénis. L'empoisonnement des océans est effectué, en ce moment, dans le même secret qui entourait jadis l'assassinat par les chambres à gaz de 6 millions de juifs.

Ulf Christensen et Gloria Newton
Oslo, Norvège

DISCUSSIONS ET CONCLUSIONS

Les sujets que vous traitez dans votre excellent périodique sont toujours à l'ordre du jour des réunions hebdomadaires que je tiens avec des collègues professeurs et des étudiants, et sont souvent le point de départ de discussions animées et de conclusions. Je voudrais vous résumer quelques-unes de ces conclusions auxquelles nous sommes arrivés à propos de trois numéros récents du « Courrier ».

Sur « L'homme meurtrier de la nature mais non meurtrier par nature » (août-septembre 1970) :

La violence, provoquée chez l'homme par la surpopulation ou l'isolement peut être immédiatement neutralisée en formant de petits groupes d'études en commun, où des échanges individualisés mais mutuels seraient possibles.

Sur l'article de Boris Nikitine, « La valeur n'attend pas le nombre des années » (février 1971) :

Les expériences du neurobiologiste suédois Holger Hiden prouvant que « les neurones privés d'aliments physiques et d'une stimulation intellectuelle ne peuvent pas produire les protéines indispensables... et finissent par s'atrophier », ne devraient pas être considérées seulement par rapport à l'enfance, mais aussi par rapport aux adultes âgés, chez lesquels la sénilité pourrait être prévenue. Il ne suffit pas de conserver une activité sociale : des stimulations intellectuelles et émotives, jointes à une nourriture appropriée, devraient leur être procurées.

Sur « L'art moderne et le grand public » (mars 1971) :

L'enquête de Toronto a montré que « ce qui, dans l'ordre de la violence et des autres perversions de la vie, n'est que lieu commun à la télévision, ne paraît pas devoir fournir des sujets

acceptables en peinture (d'après le grand public) ». La raison en est peut-être qu'à la TV la violence évolue souvent vers une conclusion qui la rachète, au lieu que, dans l'œuvre d'art, la représentation de la violence est fixe et définitive, et devient ainsi insupportable.

Dr. Herbert Rona
Salt Lake City, Etats-Unis

IL Y A MUSÉE...

Etant moi-même un « insider » du monde des musées, j'ai été plongé dans un état d'euphorie en lisant l'article de Duncan F. Cameron sur les « Musées pour notre temps » (« Le Courrier de l'Unesco », octobre 1970).

Dans son article, M. Duncan a le grand mérite de donner un aperçu fort détaillé des tendances muséologiques actuelles. Son seul défaut est de présenter les choses de telle façon, que les moins initiés pourraient croire que tout ce qu'il décrit, avec des verbes à l'imparfait, appartient effectivement au passé. Existe-t-il vraiment un pays où tout se passe comme l'auteur le décrit ? Je n'en connais aucun, et certainement pas dans la vieille Europe.

Quelques réalisations spectaculaires, bien connues du grand public parce que toujours montées en épingle, font oublier qu'une grande partie des musées (et même des institutions à renommée internationale) vivent dans des conditions indignes de notre temps. Par manque de fonds, par manque de personnel, ils ne peuvent jouer le rôle que le public est en droit de réclamer d'eux.

Il ne nous reste qu'à espérer qu'un avenir pas trop éloigné nous réservera ce que M. Cameron décrit au présent.

George van Deuren
Anvers, Belgique

...ET MUSÉE

Je dois admettre au départ que lorsque je parlais de ce qu'ont été les coutumes des musées, des tendances et des initiatives nouvelles et peut-être même du « nouveau visage » des musées, je faisais preuve d'un optimisme outrancier. Il est bien évident qu'au Canada et aux Etats-Unis, comme en Europe, un grand nombre de musées — dont quelques-uns comptent parmi les plus considérables — sont encore régis par des modes séculaires. De plus, j'observe que la « modernisation » de plusieurs musées d'Amérique du Nord se ramène à un carénage sommaire, à un peu de chrome, à l'introduction de quelques « jouets » audiovisuels et au lancement d'une campagne serrée de relations publiques, le tout greffé sur une philosophie esquintée.

Il serait injuste, évidemment, de dire que l'on ne reconnaît pas le besoin de réformer l'institution du musée dans la société nord-américaine. Le carénage décrit plus haut est une réaction possible, mais il en est une autre que je devrais mentionner : la tendance à confier les postes clefs des musées à des professionnels de l'extérieur. Il n'est pas rare de voir un jeune cadre devenir conservateur en chef de tel

musée ou un publicitaire directeur des services éducatifs et externes de tel autre. Cela veut non seulement dire que la profession est incapable de se réformer toute seule mais encore qu'elle manque de personnel qualifié.

Il ressortait clairement de mon article que je trouve nécessaire une profonde réorganisation du musée, et que le public doit finir par avoir son mot à dire dans la prise des décisions au niveau de l'administration. Certaines institutions réactionnaires ont choisi d'ignorer le nouveau rôle que pourrait jouer le musée dans la société et se bornent aux fonctions traditionnelles et académiques du musée sans se soucier des services à rendre au public. Il nous faut trouver un juste milieu entre la démocratisation et le service public, d'une part, et l'obligation morale de la préservation et la recherche pour des générations futures, d'autre part.

En ce qui concerne mon usage de « verbes à l'imparfait », défaut dénoncé amicalement dans la lettre de M. van Deuren, je n'en vois d'explication que dans le monde très imparfait dans lequel nous vivons, un monde que nos musées et nos galeries d'art pourraient rendre encore meilleur que nous ne l'imaginons.

Duncan F. Cameron
Directeur national de la
Conférence Canadienne des Arts
Toronto, Canada

LES ÉCOLIERS SOURDS A

BARCELONE

Nous avons lu avec beaucoup d'intérêt l'article sur les écoliers aveugles dans votre numéro de mai 1971. Je crois qu'il serait intéressant aussi de parler un jour des écoliers sourds.

Je vous signale la remarquable réalisation, en l'année de l'Éducation, de la municipalité de Barcelone : il s'agit d'une des écoles les plus modernes, munie de l'équipement le plus récent pédagogique et électroacoustique pour l'éducation de l'enfant sourd. Je crois que cet effort mérite une mention dans le « Courrier ».

J. Perello
Centro Municipal Fondaudioologico
Barcelone, Espagne

L'ENFANT N'EST-IL QU'UN

ADULTE INACHEVÉ ?

Dans le numéro de février du « Courrier », l'article de Boris Nikitine « La valeur n'attend pas le nombre des années » fait état de maintes nouveautés intéressantes et généralement convaincantes en matière de recherches sur l'éducation. On y trouve toutefois d'autres points sur lesquels j'aimerais avoir votre avis.

D'après Nikitine, « dans presque tous les emplois, on fait toujours davantage appel à l'intelligence et à l'invention : c'est pourquoi la tâche essentielle de l'éducation est de développer l'intellect et les facultés créatrices de l'enfant ».

La fonction fondamentale de l'éducation consiste-t-elle à façonner dès que possible l'enfant en vue des besoins de ce qui sera son métier futur ?

Ailleurs, parlant de son expérience familiale, l'auteur dit que « nous décidâmes d'élargir l'univers de nos enfants, afin de les faire accéder à tout ce qui compose le monde de l'adulte : matériaux, outils, instruments, etc. ».

Pourquoi les adultes sont-ils si pressés de projeter leur propre monde sur les enfants ? Il est certain que les enfants ont des occupations qui leur tiennent à cœur, par exemple, des jeux dépourvus de toute utilité : on devrait leur laisser le droit de s'amuser. Jusqu'à quel point l'éducation doit-elle être « totale » ? Et le monde des adultes, quel qu'il soit, est-il tout entier bon ? Pourquoi nous, les « grands », devons-nous imposer aux « petits » notre propre monde, — le monde de l'utilité, le monde du froid rationalisme de l'ingénieur ?

Ingo Knap
Ingénieur
Wettingen, Suisse

DE LA CULTURE DE L'IMAGE

A LA SOUS-CULTURE ?

En soi, le fait que nous entrons de plus en plus dans ce qu'on appelle la « culture de l'image » n'est pas inquiétant, dans la mesure où les moyens de communication de masse (électronico-mécaniques) ne font que transmettre la culture. Ce qui est inquiétant, c'est que nous assistons à l'apparition d'images sans idées, c'est-à-dire à la naissance de sous-cultures ou, pis encore, d'anticultures.

Les tentatives de « cinéma LSD » (McLuhan, « Kino-Automat » de Raduz Cincera, « Dypoliécran », « Polyvision », etc.), portées au cinéma coutumier et à la TV, peuvent présenter un intérêt en tant que réactifs de laboratoire psychologique ou d'expériences psychiatriques. Mais aucun éducateur conscient et équilibré ne tiendra pour licite leur exploitation publique et d'autant plus qu'on sait à l'avance qu'un tiers de l'audience éventuelle serait formé d'enfants.

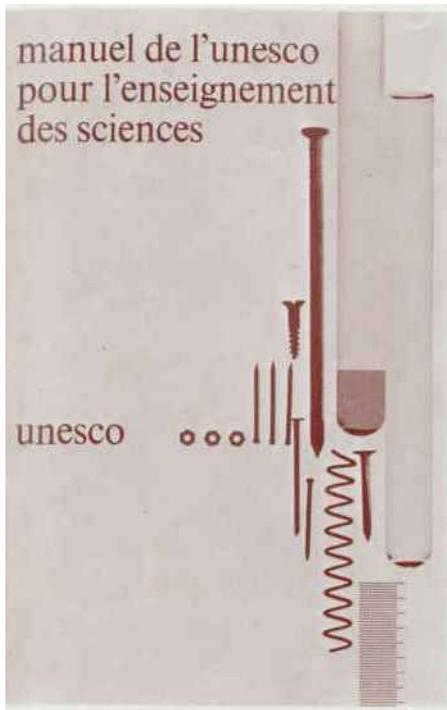
Les stimulants psychédéliques ne sont pas une nouveauté. Des pratiques élaborées « scientifiquement » ont été dénoncées dès 1939. Par la suite, le monde sera horrifié quand le rideau se lèvera sur Nuremberg.

La tension psychique provoquée par des chocs audio-visuels, qui, joints à d'autres moyens de répression, causaient le démembrement de la conscience, l'anéantissement de la volonté et la perturbation mentale, s'appelaient « torture ».

Aujourd'hui, on lui donne d'autres noms, estampillés par des étiquettes aseptisées par la mode. Mais, en fin de compte, le traumatisme n'est pas bien différent : il en diffère peut-être par le fait que, sous le signe de la guerre, il était produit dans le silence des geôles, par doses massives et par la main du bourreau, alors que, sous le signe de la paix, il est publiquement accepté en doses courantes et par la main des spécialistes du montage audio-visuel.

J. Mallas Casas
Directeur d'école
Barcelone, Espagne

DIX OUVRAGES IMPORTANTES PUBLIÉS PAR L'UNESCO



MANUEL DE L'UNESCO POUR L'ENSEIGNEMENT DES SCIENCES

Une mine d'informations et d'idées, un succès mondial
14 F £ 1.05 \$ 3.50

ÉTUDES A L'ÉTRANGER. BOURSES ET COURS INTERNATIONAUX

Un répertoire de plus de 200.000 bourses offertes par 130 pays
24 F £ 1.80 \$ 6.00

CATALOGUE DE REPRODUCTIONS DE PEINTURES : 1860 A 1969

Une sélection de plus de 1500 chefs-d'œuvre
34 F £ 2.55 \$ 8.50

ART D'ENSEIGNER ET ART D'APPRENDRE INTRODUCTION AUX MÉTHODES ET MATÉRIELS NOUVEAUX UTILISÉS DANS L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR

14 F £ 1.05 \$ 3.50

ANNUAIRE STATISTIQUE DE L'UNESCO, 1970

Cinéma, Télévision, Livres, journaux, écoles, etc., dans le monde entier
Relié : 140 F £ 10.50 \$ 35
Broché : 116 F £ 8.70 \$ 29

UTILISATION ET CONSERVATION DE LA BIOSPHERE

Des savants devant un angoissant problème de notre temps
24 F £ 1.80 \$ 6.00

ÉLÉMENTS POUR UN NOUVEAU CINÉMA

Les influences réciproques du cinéma et de la télévision
12 F 90 p \$ 3.00

LA RÉVOLUTION DU LIVRE

Une brillante étude par Robert Escarpit
14 F £ 1.05 \$ 3.50

TENDANCES NOUVELLES DE L'INTÉGRATION DES ENSEIGNEMENTS SCIENTIFIQUES

28 F £ 2.10 \$ 7.00

LES ARTS ET LA VIE

Place et rôle des arts dans la société.
Publié conjointement par l'Unesco et Weber. Distribution pour
France, Suisse, Belgique, Canada : Weber, Paris. Prix relié 52 F.
Autres pays : Relié 48 F £ 4.10 \$ 12.95

Pour vous abonner, vous réabonner et commander d'autres publications de l'Unesco

Vous pouvez commander les publications de l'Unesco chez tous les libraires ou en vous adressant directement à l'agent général (voir liste ci-dessous). Vous pouvez vous procurer, sur simple demande, les noms des agents généraux non inclus dans la liste. Les paiements peuvent être effectués dans la monnaie du pays. Les prix de l'abonnement annuel au « COURRIER DE L'UNESCO » sont mentionnés entre parenthèses, après les adresses des agents.

★

ALBANIE. N. Sh. Botimeve, Naim Frasher, Tirana. — **ALGÉRIE.** Institut Pédagogique National, 11, rue Ali-Haddad, Alger. Société nationale d'édition et de diffusion (SNED), 3, bd Zirout-Youcef, Alger. — **ALLEMAGNE.** Toutes les publications : Verlag Dokumentation, Postfach 148, Jaiserstrasse 13, 8023 München-Pullach. Unesco Kurier (Édition allemande seulement) : Bahrenfelder Chaussee 160, Hamburg-Bahrenfeld, CCP 276650 DM 12). — **AUTRICHE.** Verlag Georg Fromme et C*, Arbeitergasse 1-7, 1051 Vienne. — **BELGIQUE.** Jean de Lannoy, 112, rue du Trône, Bruxelles 5. CCP 3 380.00. — **BRÉSIL.** Librairie de la Fundação Getúlio Vargas, Serviço de Publicações, Caixa postal 21120, Praia de Botafogo, 188, Rio de Janeiro, GB. — **BULGARIE.** Raznoiznos 1, Tzar Assen, Sofia. — **CANADA.** Information Canada, Ottawa, Ont. (\$ 4.00). — **CHILI.** Editorial Universitaria S.A., casilla 10220, Santiago. — **REP. DEM. DU CONGO.** La Librairie, Institut politique congolais. B.P. 23-07, Kinshasa. Commission nationale de la République démocratique du Congo pour l'Unesco, Ministère de l'Éducation nationale, Kinshasa. — **COTE-D'IVOIRE.** Centre d'Édition et de Diffusion africaines. Boîte Postale 4541, Abidjan-Plateau. — **DANEMARK.** Ejnar Munksgaard Ltd, 6, Nørregade 1165 Copenhague K (D. Kr. 19). — **ESPAGNE.** Toutes les publications : Ediciones Iberoamericanas, S.A., Calle de Oñate, 15, Madrid 20; Distribución de Publicaciones del Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Vitrubio 16, Madrid 6; Librería del Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Egiptacas, 15, Barcelona. Pour « le Courrier » seulement : Ediciones Liber, Apartado,

17, Ondárroa (Vizcaya). — **ÉTATS-UNIS.** Unesco Publications Center, P.O. Box 433, New York N. Y. 10016 (\$ 5). — **FINLANDE.** Akateeminen Kirjakauppa, 2, Keskuskatu, Helsinki. (Fmk 11,90). — **FRANCE.** Librairie Unesco, place de Fontenay, Paris. C.C.P. 12.598-48. (F. 12). — **GRÈCE.** Librairie H. Kauffmann, 28, rue du Stade, Athènes. — Librairie Eleftheroudakis, Nikkis, 4, Athènes. — **HAÏTI.** Librairie « A la Caravelle », 36, rue Roux, B.P. 111, Port-au-Prince. — **HONGRIE.** Akadémiai Könyvesbolt, Vaci, U 22, Budapest, V., A.K.V. Könyvtárosok Boltja, Népköztársaság U. 16, Budapest VI. — **ILE MAURICE.** Nalanda Co. Ltd., 30, Bourbon Str. Port-Louis. — **INDE.** Orient Longman Ltd. : 17 Chittaranjan Avenue, Calcutta 13. Nicol Road, Ballard Estate, Bombay 1; 36a, Mount Road, Madras 2. Kanson House, 3/5 Asaf Ali Road, P.O. Box 386, Nouvelle-Delhi 1. Publications Section, Ministry of Education and Youth Services, 72 Theatre Communication Building, Connaught Place, Nouvelle-Delhi 1. Oxford Book and Stationery Co., 17 Park Street, Calcutta 16. Scindia House, Nouvelle-Delhi. (R. 13.50). — **IRAN.** Commission nationale iranienne pour l'Unesco, 1/154, av. Roosevelt, B.P. 1533, Téhéran. — **IRLANDE.** The National Press, 2 Wellington Road, Ballsbridge, Dublin 4. — **ISRAËL.** Emanuel Brown, formerly Blumstein's Bookstore : 35, Allenby Road and 48, Nahlat Benjamin Street, Tel-Aviv. (IL. 15). — **ITALIE.** Libreria Commissionaria Sansoni, via Lamarmora, 45, Casella Postale 552, 50121 Florence. — **JAPON.** Maruzen Co Ltd., P.O. Box 5050, Tokyo International, 100.31. — **LIBAN.** Librairie Antoine, A. Naffal et Frères, B.P. 656, Beyrouth. — **LUXEMBOURG.** Librairie Paul Bruck, 22, Grand'Rue, Luxembourg. (170 F.L.). — **MADAGASCAR.** Toutes les publications : Commission nationale de la République malgache. Ministère de l'Éducation nationale, Tananarive. « Le Courrier » seulement : Service des œuvres post et péri-scolaires, ministère de l'Éducation nationale, Tananarive. — **MALI.** Librairie Populaire du Mali, B.P. 28, Bamako. — **MAROC.** Librairie « Aux belles images », 281, avenue Mohammed-V, Rabat. CCP 68-74, « Courrier de l'Unesco » : pour les membres du corps enseignant : Commission nationale marocaine pour l'Unesco 20 Zenkat Mourabitine, Rabat (C.C.P. 324-45). — **MARTINIQUE.** Librairie Félix Conseil 11, rue Perrinon Fort-de-France. — **MEXIQUE.** Editorial Hermes, Ignacio Mariscal 41, Mexico D. F., Mexique (Ps. 30). — **MO-**

NACO. British Library, 30, bd des Moulins, Monte Carlo. — **MOZAMBIQUE.** Salema & Carvalho Ltda., Caixa Postal, 192, Beira. — **NORVÈGE.** Toutes les publications : A/S Bokhjornet, Josefinegate 37, Oslo 3. Pour « le Courrier » seulement : A.S. Narvesens, Litteratur-jeneste Box 6125 Oslo 6. (Kr 2.75). — **NOUVEAU-CALÉDONIE.** Reprex. av. de la Victoire, Immeuble Paimboc. Nouméa. — **PAYS-BAS.** N.V. Martinus Nijhoff Lange Voorhout 9. La Haye (fl. 10). — **POLOGNE.** Toutes les publications : ORWN PAN. Palac Kultury i Nauki, Varsovie. Pour les périodiques seulement : « RUCH » ul. Wronia 23, Varsovie 10. — **PORTUGAL.** Dias & Andrade Lda, Livraria Portugal, Rua do Carmo, 70, Lisbonne. — **RÉPUBLIQUE ARABE UNIE.** Librairie Kasr El Nil 3, rue Kasr El Nil, Le Caire, sous-agent : la Renaissance d'Égypte, 9 Tr. Adly Pasha, Le Caire. — **RÉPUBLIQUE KHMÈRE.** Librairie Albert Portail, 14, avenue Boulloche, Phnom Penh. — **ROUMANIE.** Cartimex P.O.B. 134-135, 126 Calea Victoriei, Bucarest. — **ROYAUME-UNI.** H.M. Stationery Office, P.O. Box 569, Londres S.E.1. (20/-). — **SÉNÉGAL.** La Maison du livre, 13, av. Roume, B.P. 20-60, Dakar. — **SUÈDE.** Toutes les publications : A/B C. E. Fritzes, Kungl. Hovbokhandel, Fredsgatan, 2, Box 16356, 103 27 Stockholm, 16. Pour « le Courrier » seulement : Svenska FN-Förbundet, Vasagatan 15, IV 10123 Stockholm 1 - Postgiro 184692 (Kr. 18). — **SUISSE.** Toutes les publications : Europa Verlag, 5, Ramistrasse, Zürich. C.C.P. Zürich VIII 23383. Payot, 6, rue Grenus 1211, Genève 11, C.C.P. 12.236 (FS. 12). — **SYRIE.** Librairie Sayegh Immeuble Diab, rue du Parlement. B.P. 704, Damas. — **TCHÉCOSLOVAQUIE.** S.N.T.L., Spalena 51, Prague 2 (Exposition permanente); Zahranicni Literatura, 11 Soukenicka 4, Prague 1. Pour la Slovaquie seulement : Nakladatelstvo Alfa, Hurbanovo nam, 6, Bratislava. — **TUNISIE.** Société tunisienne de diffusion, 5, avenue de Carthage, Tunis. — **TURQUIE.** Librairie Hachette, 469, Istiklal Caddesi, Beyoglu, Istanbul. — **U.R.S.S.** Mezhdunarodnaja Kniga, Moscou, G-200. — **URUGUAY.** Editorial Losada Uruguaya, S.A. Librería Losada, Maldonado, 1092, Colonia 1340, Montevideo. — **VIETNAM.** Librairie Papeterie Xuan Thu, 185, 193, rue Tu-Do, B.P. 283, Saigon. — **YOGO-SLAVIE.** Jugoslovenska-Knjiga, Terazije 27, Belgrade-Drzavna Zaluzba Slovenije, Mestni Trg. 26, Ljubljina.

